

ANNE STUART

HARLEQUIN

Le secret de Tallulah

Sixième Sens



Depuis l'enfance, Susan Abbott a toujours entendu évoquer sa tante Tallulah, morte tragiquement cinquante ans plus tôt, à la veille de ses noces. Et voilà que, quelques jours avant ses propres noces, un inconnu lui apporte en cadeau la robe de mariée de sa tante. Le premier choc passé, Susan se demande qui est cet étrange messenger que le sort lui envoie. Fascinant Jake, qui la trouble plus que ne l'a jamais fait son fiancé... Mais Susan se raisonne et s'apprête à célébrer ses noces comme prévu. Un événement extraordinaire va alors changer le cours de sa vie : tandis qu'elle essaie la robe de sa tante devant une psyché, une image se superpose à la sienne, et elle se sent comme aspirée par une personnalité étrangère. Peu après, Jake vient à elle en prétendant s'appeler Jack, Pire, il l'appelle Lou et semble la prendre pour une autre.

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre :
THE RIGHT MAN

PREMIÈRE PARTIE

SUSAN

Susan Abbott avait toutes les qualités nécessaires pour faire honneur à son illustre famille : elle était intelligente, ambitieuse, jolie et fort bien élevée. Et pourtant, cinq jours avant son mariage avec l'un des célibataires les plus convoités du Connecticut, elle commit un acte hautement répréhensible en piquant une colère digne d'un enfant de six ans.

— Je déteste cette robe ! Je refuse de la porter !

D'un geste qui frisait l'hystérie, elle tenta d'arracher le voile blanc.

— Voyons, chérie, ne tire pas comme ça : tu vas finir par tout déchirer ! s'écria Mary Abbott. Et la mère d'Edward sera furieuse.

— Justement ! Si je la déchire, je ne pourrais pas la porter, répliqua Susan. Et c'est exactement ce que je veux.

La mâchoire crispée, elle lança un regard mauvais au miroir en pied qui lui faisait face.

Non, décidément, elle ne se marierait pas déguisée de cette façon ! Elle voulait une cérémonie à son image : à la fois élégante et simple. Pas question de s'affubler d'une robe pareille, qui la faisait ressembler à un gros nuage de crème fouettée ! Susan était prête à parier que Vivian, sa future belle-mère, avait fait exprès de lui envoyer cet accoutrement, dans le but de l'humilier le jour de son mariage.

Non seulement la robe était ridicule, mais elle était trop serrée. C'était à peine si Susan pouvait respirer sous le corsage qui lui aplatissait les seins au lieu de les mettre en valeur. Quant aux manches ballon, elles lui sciaient le haut des bras.

Vivian avait porté cette robe quarante ans plus tôt, quand elle avait épousé le père d'Edward, et elle avait émis le souhait de voir sa future belle-fille se marier dans la même tenue. Comment faire pour refuser ? se demandait Susan. D'autant plus que ce geste était censé représenter une tentative de rapprochement de la part de Vivian, qui, jusque-là, n'avait jamais caché ses réticences quant à ce mariage. Elle estimait, en effet, que Susan n'était pas assez bien pour Edward, même si elle était issue de la digne famille des Abbott.

Susan se mordilla nerveusement la lèvre. Elle se sentait prise au piège. Aidée par sa mère, elle avait imaginé tous les prétextes possibles pour ne pas porter cette robe, mais aucun ne leur avait semblé valable. Mary Abbott s'était mariée à l'étranger, dans un tailleur crème acheté chez Dior, que Susan ne pouvait décemment pas porter. La coupe était démodée, le modèle trop simple et la taille bien trop petite.

Avec un soupir, la jeune femme recula d'un pas et examina son reflet d'un œil critique.

— On pourrait peut-être raccourcir un peu la jupe, murmura-t-elle.

— Tu n'y penses pas ! Ça n'irait pas avec la traîne.

— Quoi ? Il y a une traîne, par-dessus le marché ? Oh, non ! gémit Susan.

Puis elle se tourna vers sa mère, et déclara d'un air faussement résolu :

— Je crois qu'il ne me reste plus qu'une seule solution : m'enfuir et épouser Edward à l'étranger, en toute intimité.

— Vivian ne te le pardonnerait jamais.

Susan voulut hausser les épaules, mais elle se retint juste à temps. Ce geste aurait pu faire exploser les coutures.

— De toute façon, elle ne me pardonnera pas de lui avoir pris son fils adoré, répliqua-t-elle d'un air fataliste.

— N'oublie pas que c'est samedi prochain que tu te maries... Tu as déjà dépensé une fortune pour organiser la réception : tu ne vas pas tout annuler au dernier moment.

— Oh, mais je n'annulerai rien du tout ! Vous pourrez festoyer pendant que je prendrai la fuite avec Edward.

Mary secoua la tête et regarda sa fille d'un air pensif.

— Ecoute, chérie, tu peux compter sur moi pour te soutenir, quelle que soit ta décision. Mais je suis étonnée que tu sois aussi bouleversée à propos d'une robe.

— C'est une robe de mariée, maman. Et c'est la première fois que je me marie.

— Ne t'inquiète pas, chérie. De toute façon, les mariées sont toujours ravissantes, murmura Mary, les yeux embués de larmes.

— Si seulement tu avais fait un mariage conventionnel, dit Susan en soupirant. Ce serait ta robe

que je porterais aujourd'hui, et cela me permettrait d'échapper à cet horrible déguisement!

Cela lui aurait également permis de faire bien d'autres choses, songea Susan en se mordillant la lèvre inférieure. Par exemple, si sa mère avait épousé quelqu'un de bien, au lieu d'un alcoolique comme Alex Donovan, elle se serait peut-être autorisée à épouser un homme moins parfait qu'Edward Jeffries.

Mais non, elle se faisait des idées. Jamais elle n'avait rêvé d'épouser un autre homme. Toute sa vie, elle avait recherché la stabilité. Toute sa vie, elle avait voulu redorer le nom et la réputation des Abbott. C'était précisément ce qu'elle allait faire en épousant ce cher Edward. Sa décision était prise. En fait, les dés étaient jetés depuis bien longtemps. Il était trop tard pour changer d'avis.

D'ailleurs, pourquoi l'aurait-elle fait, alors qu'elle allait enfin réaliser ses rêves?

— Tu rêves! lui dit sa mère, comme en écho à ses pensées. Tu mesures dix centimètres de plus que moi. Tu ne pourrais jamais entrer dans mes vêtements ! Et puis, après la mort tragique de ta tante, je crois bien que personne, dans la famille, n'aurait voulu assister à un mariage conventionnel, même s'ils avaient apprécié l'époux que je m'étais choisi.

Susan tourna le dos à sa mère, et se rapprocha du miroir.

— Peut-être que j'aurai de la chance et que je mourrai, moi aussi, le jour de mes noces. Comme tante Tallulah. Le matin, de préférence, avant d'avoir eu le temps d'enfiler cette horreur.

— Susan ! s'exclama sa mère, indignée. Comment peux-tu dire des choses pareilles?

La jeune femme se reprit, l'air désolé.

— Oh, pardonne-moi, maman ! Je me comporte comme une enfant gâtée. Je sais bien que tante Tallulah te manque, même après toutes ces années.

— Cela fait exactement cinquante ans qu'elle a disparu, dit Mary avec calme. Je n'avais que neuf ans, à l'époque, et je pense toujours à elle. Je ne pourrai jamais l'oublier.

Mary tendit la main vers la robe que portait sa fille pour remonter la fermeture Eclair.

— Flûte ! Elle est coincée, marmonna-t-elle.

Le tissu amidonné commençait à gratter furieusement Susan, et le corsage ajusté la gênait pour respirer. De plus, comme elle s'était mise au régime depuis deux semaines, elle avait les nerfs à vif. En entendant sonner à la porte d'entrée, elle tressaillit et ne put retenir un juron.

— Susan ! cria sa mère. Tu devrais surveiller un peu plus ton langage ! Reste ici : je vais aller ouvrir. Il s'agit sans doute d'un livreur qui apporte des cadeaux de mariage de dernière minute.

— C'est ça... Des vases ou des cendriers en cristal. A moins qu'il ne s'agisse d'un percolateur : ce ne sera jamais que le quatrième !

Quand sa mère l'eut quittée pour aller ouvrir, elle se regarda de nouveau dans le miroir d'un œil critique. Son mètre soixante-quinze, ses épaules carrées et ses seins menus lui conféraient une allure un peu androgyne. Elle avait récemment coupé sa somptueuse chevelure couleur de miel sauvage en un carré court, avec une frange qui donnait du mystère à ses grands yeux verts. Sans être coquette, elle avait du chic et une élégance naturelle que bien des femmes aux courbes plus sensuelles lui auraient enviés.

Le problème, c'était qu'elle n'avait vraiment pas le physique pour porter cette robe tout en dentelle et en froufrous.

De nouveau, elle crispa les doigts sur le tissu, comme pour arracher le vêtement. Ce fut la voix de sa mère qui l'arrêta dans son élan. Elle semblait parler à quelqu'un.

— Je suis sûre que Susan sera ravie de vous rencontrer. Elle est justement en train d'essayer sa robe de mariée. Suivez-moi...

Mary revenait en compagnie d'un inconnu. La jeune femme croisa son regard intense dans le

miroir, puis elle se retourna, stupéfaite.

Ce devait être le fils naturel d'Indiana Jones, songea-t-elle en le dévisageant. Ou bien celui d'un hippie égaré sur les chemins de Katmandou. Il avait une trentaine d'années — peut-être un peu plus —, la peau tannée par le grand air, un regard d'un bleu lumineux, des cheveux trop longs et décolorés par le soleil. Sa saharienne était couverte de poussière, ses joues étaient mangées par une barbe naissante, et il portait autour du cou une sorte de collier de cuir au bout duquel pendait une étrange amulette.

— Susan, je te présente un ami de ta marraine Louisa, annonça Mary d'un ton mondain, comme s'il s'était agi d'un hôte bien coiffé et vêtu d'un costume trois-pièces. Jake... Oh, je vous demande pardon : j'ai oublié votre nom de famille.

— Jake Wyczynski, dit l'étranger d'une voix grave, à l'accent rocailleux. C'est un nom qui n'est pas facile à retenir, je l'admets, ajouta-t-il sans sourire.

Mary hocha la tête.

— Jake, reprit-elle, voici ma fille Susan qui est sur le point de se marier.

Cette précision était inutile, étant donné la tenue que portait Susan. Mais Mary, d'habitude si calme, si réservée, était tout excitée et pétillante de gaieté.

— Susan chérie, Jake t'apporte des cadeaux de la part de ta marraine, poursuivit Mary en se tournant vers sa fille.

— Il ferait mieux de m'apporter ma marraine en chair et en os ! rétorqua Susan. J'ai trente ans, et je ne l'ai encore jamais vue !

Elle s'avança vers le nouveau venu. La main de Jake était grande, solide, rugueuse et chaude à la fois.

— Louisa est quelqu'un de spécial, expliqua-t-il. Elle ne reste jamais bien longtemps au même endroit. Elle voulait assister à votre mariage, mais elle n'a pas encore terminé son voyage funéraire. C'est pour cela qu'elle m'a envoyé. Je suis censé la représenter.

— Son voyage funéraire ? répéta Susan, les yeux écarquillés par la surprise.

— Son mari est mort l'année dernière, et elle lui a promis de disperser un peu de ses cendres dans chacun des endroits qu'ils ont visités ensemble. Comme ils ont fait plusieurs fois le tour du monde, ça va lui prendre un certain temps.

Il pencha la tête de côté, et plissa les yeux pour mieux examiner la jeune femme qui se tenait devant lui.

— On dirait que cette robe vous pose un problème.

« Il a de l'intuition », se dit Susan.

— La fermeture Eclair est coincée, expliqua-t-elle.

— Faites voir...

Susan hésita un instant avant de se tourner. Elle ne portait sous sa robe qu'un soutien-gorge en dentelle et une culotte minuscule et, pour une raison qu'elle ignorait, elle frémissait à l'idée de sentir les mains solides de l'étranger se poser sur sa peau nue.

— Laisse-le essayer, Susan, lui dit Mary. Moi, je n'y arrive pas.

Avec un soupir, la jeune femme se tourna enfin et présenta son dos à Jake. Dans le miroir, elle le vit pencher la tête, et sentit son souffle sur sa nuque tandis qu'il tirait sur la fermeture Eclair.

— Elle est coincée pour de bon, murmura-t-il. En fait, je crois bien que le métal est rouillé.

— C'est une robe ancienne, marmonna Susan.

— Ça se voit. Vous devez y attacher une grande valeur sentimentale pour vouloir porter un modèle pareil.

Elle tressaillit au contact des doigts de Jake sur sa peau.

— Je n'y attache aucune valeur, affirma-t-elle. C'est la robe de mariée de ma future belle-mère. Je la déteste.

— La robe ou la belle-mère?

« Les deux », songea-t-elle. Mais elle répondit de façon plus raisonnable :

— Je ferais n'importe quoi pour ne pas porter cette horreur, samedi, et...

Elle fut interrompue par le bruit caractéristique d'un tissu qui se déchire.

Jake recula d'un pas, et lui lança un regard énigmatique par le truchement du miroir.

— Désolé, murmura-t-il. Je crois bien que je l'ai abîmée.

Abîmée? C'était un euphémisme, songea Susan, tout en retenant d'une main la robe qui glissait de ses épaules.

Elle se tourna pour examiner les dégâts. Jake avait bel et bien déchiré le vêtement de haut en bas, mais en biais, ce qui rendait toute réparation impossible.

— Oh, Seigneur... Qu'allons-nous faire? gémit Mary, horrifiée.

Susan regarda Jake, dont le visage demeura impénétrable, et elle éclata de rire.

— Bravo! Vous venez de me faire le plus beau des cadeaux de mariage. J'espère bien que vous allez rester quelque temps pour assister à la cérémonie !

Jake eut un long sourire mystérieux.

— Je ne la manquerais pour rien au monde. J'ai promis à votre marraine de lui faire un rapport complet des festivités.

— Dans ce cas, je vais vous trouver un logement, dit Mary.

Il secoua ses mèches blondes.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, madame. C'est déjà fait. Je suis venu chez vous parce que j'ai promis à Louisa de vous apporter le premier de ses cadeaux aujourd'hui. Mais, ensuite, je me ferai le plus discret possible.

— Le premier cadeau ? répéta Mary, ébahie.

— C'est une tradition en vigueur dans une tribu nomade avec laquelle Louisa et son mari ont beaucoup voyagé. Pendant une semaine, la future mariée reçoit tous les jours un cadeau de la part de chacune des femmes les plus respectées de la tribu. J'ai laissé le paquet dans le vestibule.

— Laissez-moi au moins vous offrir un verre, dit Mary. Vous pourriez même rester dîner avec nous, si...

— Je vous remercie, madame, mais je suis attendu. Si vous le permettez, je reviendrai demain pour déposer le deuxième cadeau. Louisa compte sur moi.

— Je suis sûre que vous êtes digne de sa confiance, monsieur Wy...

— Appelez-moi Jake, s'il vous plaît. C'est beaucoup plus facile à prononcer.

Il lança un regard à Susan.

— Je suis heureux de vous avoir rencontrée, Susan.

Il s'exprimait comme un homme cultivé et fort bien élevé, songea la jeune femme. Une attitude qui contrastait avec son allure et sa tenue de baroudeur.

— Merci pour la robe, dit-elle avec un sourire complice.

Il se contenta de hocher la tête, puis quitta la pièce à grandes enjambées souples et silencieuses. Dès qu'elle entendit la porte se refermer sur lui, Susan laissa la robe glisser sur le sol, puis elle la repoussa de la pointe de son pied nu.

— Je suppose qu'on ne peut pas la recoudre, dit-elle à sa mère d'un ton plein d'espoir.

— J'ai bien peur que non, répondit Mary. Il l'a vraiment mise en lambeaux.

— Je lui en serai éternellement reconnaissante ! s'exclama Susan gaiement. Je me demande s'il portera un costume et une cravate, le jour de mon mariage, ajouta-t-elle d'un air pensif. Même s'il la fait nettoyer, sa saharienne fera tache au milieu des invités.

— Tu sais très bien qu'il fera tache, de toute façon, quelle que soit sa tenue, rétorqua Mary avec calme.

— Tant pis. Il mettra un peu de piquant dans la soirée, répliqua Susan avec nonchalance.

— Il est très beau, dit Mary du même ton paisible.

— Ah bon? Je ne l'ai pas remarqué.

— Voyons, Susan, tu n'as jamais su me mentir!

La jeune femme eut un sourire gêné.

— Tu as raison. C'est vrai qu'il est séduisant... Mais il n'est pas du tout mon genre. Je préfère les gens civilisés, dans le genre d'Edward. D'ailleurs, c'est à peine s'il m'a regardée. Je veux dire : en tant que femme...

— N'oublie pas que tu te maries dans cinq jours. Il ne peut pas se permettre de flirter avec toi.

— Ça ne l'a pas empêché de déchirer ma robe !

Elle secoua ses mèches courtes et dorées.

— Ne prends pas cet air soucieux, maman. Je ne vais pas changer d'avis. Edward est l'homme qu'il me faut, je le sais depuis des années. Ce mariage est l'aboutissement logique de notre relation.

— Et, bien sûr, tu vas me faire des petits-enfants très vite et tout aussi logiquement?

— Non, pas tout de suite. Edward préfère que nous nous consacrons d'abord à nos carrières.

Mary eut un sourire pincé.

— Il a raison, comme d'habitude.

— Oui. Edward a toujours raison, et c'est une habitude assommante, marmonna Susan.

La jeune femme enfila le jean qu'elle avait posé sur une chaise avant d'essayer sa robe de mariée.

— Mais tu auras une ribambelle de petits-enfants, un jour ou l'autre, ajouta-t-elle. Je saurai le persuader.

— C'est vrai? Je m'en réjouis à l'avance, dit Mary avec un sourire.

Elle attendit que sa fille eût enfilé son T-shirt pour lui demander :

— Qu'allons-nous faire, pour ta robe? Je n'ai aucune envie d'annoncer la mauvaise nouvelle à Vivian. Elle est encore plus intimidante que son fils chéri.

— C'est vrai : à côté d'elle, Edward est un chaton inoffensif. Et puis il t'adore, maman. En fait, les gens ont peur de lui parce qu'il est l'un des meilleurs avocats dans le monde de la finance, et qu'il a une réputation de requin dans les milieux d'affaires. Mais, sois tranquille : il sera un mari parfait, et nous serons très heureux, tous les deux.

— J'en suis sûre, murmura Mary sans regarder sa fille.

Elle se baissa pour ramasser la robe qui ressemblait à une montagne de blancs d'œufs battus en neige.

— C'est moi qui annoncerai la nouvelle à Vivian, déclara Susan. Mais je ne vais pas le faire tout de suite, parce qu'elle serait capable de dénicher une couturière assez experte pour la recoudre. En attendant, il faut que je trouve une autre tenue... Je vais commencer à prospecter dès demain matin.

— Viens, je vais te faire une bonne tasse de thé. Et puis il faut que tu ouvres le paquet que Louisa t'a envoyé. Elle a toujours fait preuve d'un goût plutôt excentrique, et je brûle d'envie de voir le cadeau qu'elle a choisi pour toi.

Le paquet les attendait sur la console de l'entrée. Une boîte en carton, longue et plate, enveloppée

d'un papier brun tout froissé. Quand Susan la prit pour l'ouvrir, elle fut étonnée de sentir son poids.

— C'est léger comme une plume ! Qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Allons l'ouvrir dans la cuisine, décida sa mère.

Elles pénétrèrent dans la petite pièce lumineuse, carrelée de blanc et de bleu, que Mary avait arrangée avec goût, malgré ses moyens modestes.

Après son mariage, Susan avait bien l'intention d'installer sa mère dans un endroit plus confortable et plus élégant que le cottage dans lequel elle vivait aujourd'hui. Si possible, dans la grande maison qu'Edward avait achetée au cœur du quartier le plus résidentiel de la ville. Susan savait qu'elle ne risquait pas d'entrer en conflit avec lui à propos de sa mère, car Edward éprouvait une admiration intense pour Mary.

Susan posa la boîte sur la table en pin ciré, et prit la paire de ciseaux que sa mère lui tendait.

— Je suis sûre que Louisa va nous surprendre, une fois de plus, dit Mary en lorgnant le paquet d'un œil brillant d'excitation.

Il ne fallut qu'une minute à Susan pour ôter la ficelle et retirer le papier brun. D'une main fébrile, elle détacha le bristol collé sur le couvercle. Quelques mots y étaient griffonnés. Elle reconnut aussitôt l'écriture de sa marraine.

« Ceci fait partie de l'héritage de ta famille, ma chérie. En dépit de ce que certains t'en diront, ce vêtement porte bonheur à celles qui le portent. »

— Louisa est toujours aussi mystérieuse, murmura Mary qui avait lu le mot en même temps que sa fille. Voyons ce qu'elle a choisi pour toi... Je parie qu'il s'agit d'un sari indien ou d'un pagne africain !

Susan souleva le couvercle et écarta le papier de soie qui recouvrait le vêtement. Quand Mary aperçut la robe de satin ivoire, elle poussa un gémissement.

— Oh, Seigneur... Ce n'est pas possible ! murmura-t-elle en s'effondrant sur une chaise.

Susan était tellement occupée à découvrir ce que venait de lui offrir sa marraine qu'elle ne prêta guère attention à la réaction de sa mère. Avec précaution, elle retira la robe de son emballage et la tint à bout de bras devant elle pour mieux l'examiner.

Aucun doute possible : il s'agissait d'une robe de mariée.

Le satin était lourd et brillant, la forme d'une élégante simplicité. En fait, Susan n'avait jamais vu de robe semblable. Elle semblait avoir été dessinée pour une princesse de l'époque médiévale, avec son corsage à manches longues et sa ligne très fluide.

Susan se tourna vers sa mère avec un regard émerveillé. Elle eut un choc en voyant le visage de Mary, pâle et défait.

— Que se passe-t-il, maman ? Tu ne te sens pas bien ?

— C'est la robe de mariée de Tallulah. dit Mary d'une voix étranglée. Je m'étais toujours demandé où elle était passée...

Susan tint le vêtement devant elle et déclara :

— Je suis sûre qu'elle m'ira comme un gant. Ta sœur devait être très grande.

— Elle dépassait d'une tête la plupart des autres femmes, murmura Mary, le regard Hou. Jamais je n'aurais cru que Louisa avait récupéré cette robe...

Susan contempla la robe pensivement.

— C'est un signe, déclara-t-elle enfin. Je la porterai samedi.

— Oh, non ! Tu ne peux pas te marier dans cette tenue, Susan ! Ça te porterait malheur...

— Pourquoi ? Tallulah ne portait pas une robe de mariée quand elle est morte, n'est-ce pas ? Tu m'as dit qu'elle avait été tuée dans un accident. Son train a déraillé au moment où elle partait en

voyage de noces.

— En fait, elle est morte le jour de son mariage, dit Mary avec son calme habituel. Ned et elle venaient de prendre le train pour New York, afin d'embarquer le soir même pour l'Europe où ils devaient passer plusieurs mois...

— Oh... Tu veux dire qu'elle n'a même pas eu de nuit de noces?

— Non.

— Elle était encore vierge quand elle est morte ? Voilà qui est vraiment déprimant, murmura Susan.

Mary lui lança un regard aigu.

— Figure-toi que ta génération n'a pas inventé les relations sexuelles, Susan.

La jeune femme sourit.

— Tu veux dire que tante Tallulah avait couché avec son fiancé avant de se marier? J'ai du mal à l'imaginer avec Ned Marsden. Quelle femme aurait eu envie de lui au point de briser les tabous de l'époque?

— Tallulah était assez excentrique. Elle se fiait à son instinct et n'écoutait que son cœur. Quand elle aimait quelqu'un, elle était capable de prendre des risques. De plus, c'était un esprit libre, et elle n'a jamais accepté les contraintes imposées par la société.

— Pourtant, elle aurait dû. Elle était censée faire honneur à sa famille : les Abbott du Connecticut, répondit Susan tout en caressant voluptueusement sa nouvelle robe.

— Justement ! Pour elle, une Abbott ne devait pas respecter les tabous mais les enfreindre. Tallulah était une rebelle.

— Comment, avec une nature aussi fouguese, a-t-elle pu tomber amoureuse d'un type aussi banal, aussi coincé que Ned Marsden? murmura Susan, perplexe. A moins qu'il ne soit devenu mou et insignifiant après la mort de Tallulah...

— Je regrette de te décevoir, mais Ned a toujours été mou et insignifiant, répondit Mary. Sa seconde femme lui ressemble. Je suppose qu'il a préféré oublier complètement Tallulah.

— Il paraît qu'on n'oublie jamais un premier amour, dit Susan à mi-voix, comme si elle s'était parlé à elle-même. C'est une histoire tellement romantique !

— J'avais neuf ans, à la mort de ma grande sœur. Et je n'ai pas trouvé ça romantique le moins du monde.

Susan contempla le doux visage de sa mère.

— Pardonne-moi, maman. C'était une remarque idiote. Je sais que ta sœur te manquera toujours.

Mary secoua la tête et se leva.

— Viens, chérie. Il faut que tu essaies cette robe devant le miroir.

Elle sortit de la cuisine et se rendit dans le salon. Susan lui emboîta le pas. Quand elle tint de nouveau la robe devant elle, face au grand miroir en pied, elle croisa le regard confus de sa mère derrière elle.

— Je n'arrive pas à comprendre comment Louisa s'est procuré cette robe, murmura Mary.

— Tu m'as dit qu'elle était la meilleure amie de Tallulah. C'est même pour cela que tu lui as demandé d'être ma marraine.

— C'est vrai. Je ne sais pas pourquoi je suis aussi étonnée.

Mary frôla de sa paume menue le somptueux tissu.

— Alors, tu l'essaies, oui ou non?

Susan hésita.

— Tu es sûre que...

— ... que tu devrais la porter? Evidemment! Tout compte fait, tu as raison : c'est un signe.

Sinon, pourquoi te l'aurait-on apportée justement aujourd'hui? Si elle te va, je serai heureuse que tu la mettes pour ton mariage. Et je suis certaine que Louisa s'en réjouira autant que moi.

— Que vont penser les autres membres de la famille?

— Personne ne se souviendra de cette robe, Susan. Ça fait cinquante ans qu'ils ne l'ont pas vue

! J'ai l'intuition que Tallulah aimerait que tu la portes samedi.

Mary recula d'un pas pour mieux admirer sa fille.

— C'est incroyable ! Le tissu est toujours aussi magnifique. Il n'est même pas froissé !

Convaincue par les arguments de sa mère, Susan fit glisser la robe sur son corps avec un plaisir évident. On aurait dit qu'elle avait été faite pour elle. Le satin épousait ses formes sans les serrer de trop près, et la longueur était parfaite. Quand elle contempla son reflet dans le miroir, elle y vit une princesse du temps jadis, l'air à la fois serein et nostalgique. Une princesse qu'elle aurait connue longtemps auparavant.

— Tu as vu? Elle me va comme un gant, chuchota Susan.

D'une main, elle retroussa légèrement la jupe, et prit plaisir à sentir le tissu glisser entre ses doigts.

— Je la porterai samedi, déclara-t-elle d'un ton déterminé.

A cet instant, elle crut percevoir un son cristallin, très léger, qui résonna comme une cascade d'eau fraîche. Comme un éclat de rire. Celui de sa tante Tallulah qui devait la regarder de là-haut.

2.

La grange était à peu près tout ce qui restait de l'imposante propriété des Abbott qui avait autrefois dominé la petite ville élégante de Matchfield. La maison principale et la plupart de ses dépendances avaient été détruites par un incendie, dans les années 60. Le parc avait été divisé en lots, sur lesquels on avait construit de ravissantes maisons destinées aux gens les plus riches et les plus snobs de la région. La grange se situait à l'écart, et personne n'avait encore songé à la démanteler pour profiter du terrain. Le bâtiment, maintenant abandonné, était entouré de hautes herbes et de buissons d'épineux. Il se trouvait à la lisière du bois qui marquait la limite entre Matchfield et la ville voisine.

Jake Wyczynski avait l'habitude de camper et de dormir à la belle étoile. Ce bâtiment qui tombait en ruine était un palace, comparé aux endroits où il avait dormi, ces derniers temps. La toiture était encore à peu près étanche, et certaines fenêtres avaient conservé leur vitrage, mais il manquait des marches à l'étroit escalier de bois qui menait au logement destiné au cocher. Il restait encore quelques meubles de bois, simples et fonctionnels, couverts d'une épaisse couche de poussière. Quand Jake posa son sac à dos sur le lit de fer, les ressorts grincèrent, et un nuage grisâtre s'éleva dans la pièce.

C'était là qu'il allait passer la semaine. Il avait fait une promesse à Louisa, et il tenait toujours parole. De plus, il lui devait la vie, et il aurait marché pieds nus dans un brasier pour elle. Assister à une réception de mariage chic et snob dans le Connecticut risquait d'être presque aussi douloureux, mais il était prêt à le faire pour l'amour de Louisa.

Qu'aurait pensé la vieille dame en voyant sa filleule? se demanda-t-il. Aurait-elle été aussi impressionnée que lui? Susan lui avait plu au premier coup d'œil. Il avait aimé son air d'amazone, à la fois fier et distant, ses traits bien dessinés et ses courtes mèches couleur de miel sauvage. Malgré les nuages de tulle et de dentelle, il avait pu apprécier sa taille svelte, ses bras à la fois fins et musclés, et la douceur de sa peau. Il avait même été tenté de lui arracher le reste de cette robe ridicule pour la contempler tout à loisir. Susan Abbott était superbe, et il aurait aimé la voir dans des tenues élégantes, capables de la mettre en valeur. Ou mieux encore : complètement nue.

Jake espérait qu'elle s'était trouvé un fiancé capable d'apprécier sa beauté altière. Était-ce lui qui avait choisi pour elle toutes ces dentelles et ces falbalas ? se demanda-t-il. Susan lui faisait penser à la Belle au bois dormant, avec son air un peu distant et sa distinction naturelle. Il imaginait qu'un homme digne de ce nom aurait envie de l'éveiller avec des moyens beaucoup plus sensuels qu'un simple baiser.

Bien sûr, cela ne le regardait pas. C'était pour Louisa qu'il se trouvait là, en qualité de messenger. Dès la fin de la cérémonie, il s'en irait, le nez au vent, au gré de sa fantaisie. Un instant, il se demanda si la raisonnable Susan Abbott avait l'esprit d'aventure. D'après lui, elle n'avait jamais dû donner libre cours à sa spontanéité. Pas même une seule fois dans sa vie.

Jake secoua la tête. Il était mécontent de lui-même. De quel droit jugeait-il la jeune femme? Les gens étaient libres de choisir le genre de vie qu'ils souhaitaient mener.

D'ailleurs, il ne pouvait pas dire que la sienne fût un exemple.

L'ennui, c'était que l'image de Susan ne le quittait pas. Il était certain que le feu couvait sous ses airs glacés. Un feu qu'elle dissimulait soigneusement mais qu'il suffirait d'attiser habilement pour qu'il se mît à flamber.

Pourquoi diable était-il assailli par de telles pensées? Jake arpena nerveusement la pièce, en faisant craquer le plancher sous ses pas. Il n'avait rien à voir avec Susan Abbott. Il était là pour accomplir la mission que lui avait confiée Louisa. Une mission qui n'était certainement pas de séduire la jeune femme quelques jours avant son mariage.

Et pourtant... Lui qui n'avait guère l'habitude de s'attarder sur des détails, il était incapable d'oublier le regard émeraude de Susan ni le grain de beauté, juste sous son omoplate gauche, au-dessus de la dentelle champagne de son soutien-gorge.

Jake fit la moue. Que dirait Louisa, si elle connaissait ses pensées secrètes? Elle serait étonnée de savoir qu'il ne cessait de repasser dans sa tête le film de sa rencontre avec sa charmante petite filleule.

Mais non ! Il n'y avait rien de « petit » chez Susan Abbott. Quant à Louisa elle ne serait guère étonnée. Elle n'avait jamais été offusquée par les élans de la chair.

Avec un soupir, Jake s'allongea sur le sac de couchage qu'il avait posé sur le lit. La poussière formait une brume dans la pièce, un nuage de particules mouvantes, dorées par les rayons du soleil couchant. Un peu plus tard dans la soirée, il irait manger dans un restaurant américain.

D'ici là, il pouvait encore rêver un peu. Cela ne faisait de mal à personne... Il pouvait se demander, par exemple, si un homme avait déjà posé ses lèvres sur ce petit grain de beauté. Si les yeux de Susan devenaient plus verts encore quand elle approchait de l'extase. Un lent sourire étira les lèvres de Jake. Jamais la jeune femme ne saurait l'effet qu'elle lui avait fait ni la nature de ses fantasmes. Quand il partirait d'ici, il emporterait avec lui la vision de Susan debout au milieu du salon, pratiquement nue sous un tourbillon de tulle et de dentelle. Un souvenir qu'il n'était pas près d'oublier.

Susan avait l'intention de remercier Jake Wyczynski pour avoir réussi à la débarrasser de la robe de Vivian et lui avoir apporté la merveilleuse tenue de sa tante Tallulah, mais elle ne le vit pas, le lendemain. Cette absence l'agaça. Jake l'avait troublée, la veille, et elle souhaitait remettre les choses à leur place. Quand il lui apporterait le second cadeau de sa marraine, il lui suffirait d'une poignée de main et de quelques paroles banales mais amicales pour dissiper son trouble, elle en était persuadée.

L'ennui, c'est que Jake avait disparu. Quelqu'un avait déposé un paquet devant la porte de Mary. Susan s'en empara aussitôt, certaine qu'il s'agissait du cadeau tant attendu.

— Je me demande ce que ça peut bien être, cette fois, murmura Mary en lançant un coup d'œil intrigué au paquet que déballait Susan.

Un bloc-notes à la main. Mary était en train d'établir avec minutie la liste des tâches qu'il lui restait à accomplir avant le mariage. Elle avait toujours été une parfaite maîtresse de maison, et ce n'était pas le jour du mariage de sa fille unique qu'elle allait commettre une erreur.

— Moi aussi, je me demande ce que ça peut être, dit Susan en brandissant d'un air perplexe un objet en argent.

Il devait s'agir d'un bijou, songea-t-elle en l'examinant de plus près. Ses entrelacs parsemés de perles fines ressemblaient à une toile d'araignée.

Mary avait rejoint sa fille. Après avoir longuement contemplé l'objet, elle secoua la tête.

— Il faudrait le montrer à Jake. Il saura sans doute si c'est une broche ou un pendentif, déclara-

t-elle.

— Il n'est pas venu, aujourd'hui. Qui sait si nous le verrons demain? Nous ignorons même où il habite, dit Susan sans pouvoir cacher ses regrets.

— Il m'a dit que Louisa lui avait donné des conseils à ce sujet.

— Il doit camper quelque part. C'est le genre à dormir sous une tente, grommela Susan.

— Toi aussi, tu aimais bien camper, non?

Susan se mordilla la lèvre inférieure, puis répondit :

— J'aimais bien camper avec toi, maman. Dans ces moments-là, personne ne venait me rappeler que j'étais une Abbott et que je devais briller en société. Bien sûr, en grandissant, j'ai appris à apprécier le confort d'une salle de bains avec douche et Jacuzzi.

— A mon avis, c'est plutôt Edward qui a déteint sur toi, rétorqua Mary.

Susan sourit.

— J'avoue que je n'imagine pas Edward en train de dormir sous une tente. En fait, je suis sûre qu'au moment de sa naissance, il portait déjà un costume et une cravate !

— Je suppose que tu l'as vu sans son costume au moins une fois dans ta vie, dit Mary en dévisageant sa fille.

Susan aurait pu ignorer la remarque. Sa mère ne lui en aurait pas tenu rigueur. Les rapports tendres et complices qui existaient entre les deux femmes comportaient une bonne dose de respect. Elles avaient vécu ensemble, sans père ni mari, et se comprenaient à demi-mot.

— Je croyais que tu étais au courant, dit Susan d'un air nonchalant. Edward préfère attendre que nous soyons mariés pour coucher avec moi.

Mary regarda sa fille avec de grands yeux ébahis, mais elle répondit d'un ton très calme :

— C'est toi que cela regarde, mon chou. Tu sais sûrement ce que tu fais.

Susan n'était pas dupe de l'attitude détachée de sa mère. Elle eut un petit rire contraint.

— Nous avons eu chacun des aventures de notre côté, bien sûr... Et nous nous entendons si bien dans tous les autres domaines que nous n'avons aucun doute quant à nos futures relations sexuelles.

— Si tu le dis...

— Tu m'étonneras toujours, maman. Tu n'as pas l'air d'approuver notre mariage, alors qu'Edward est le gendre idéal !

Mary posa son bloc-notes sur la table et regarda sa fille droit dans les yeux.

— Tu sais que j'aime beaucoup Edward, chérie. Mais je veux que tu l'épouses en sachant exactement ce que tu fais et dans quoi tu t'engages.

— Ne t'inquiète pas : notre couple n'aura pas le même destin que le tien, rétorqua Susan.

Mary eut un pâle sourire.

— Je l'espère bien. Ton père et moi, nous étions tellement différents! Il aimait la campagne, je ne voulais vivre qu'en ville; il était très intellectuel alors que j'étais plutôt sportive et, quand il lisait, moi, je le harcelais pour aller faire des courses... Notre mariage a été catastrophique dès le début, et personne n'a été surpris quand nous avons décidé de divorcer, quelques mois après ta naissance.

— Et tes parents? Qu'en pensaient-ils? demanda Susan avec curiosité.

Sa mère ne parlait que très rarement de son bref mariage, et Susan en voulait terriblement à son père de l'avoir abandonnée alors qu'elle n'était qu'un bébé. Mais, aujourd'hui, elle se trouvait à un tournant de sa vie, et elle avait envie d'en savoir davantage sur son passé.

— Ils ont approuvé mon divorce plus que mon mariage, répondit Mary avec un sourire ironique. Quand j'ai repris mon nom de jeune fille et que j'ai décidé de ne plus revoir Alex, ils ont été très soulagés.

Elle soupira.

— Tout ça, c'est de l'histoire ancienne. J'ignore pourquoi je t'en parle.

— Nous discussions de la compatibilité entre conjoints, lui rappela Susan. Et je te disais qu'Edward et moi, nous nous entendons à merveille.

Le sourire de Mary se fit nostalgique.

— C'est possible, chérie, mais, vois-tu, quels que soient les différends qui nous opposaient, ton père et moi avions au moins une chose en commun : nous nous entendions formidablement au lit.

— Je refuse d'en entendre davantage ! s'exclama Susan en se bouchant les oreilles. Je n'ai aucune envie de savoir comment mes parents batifolaient !

— Je ne t'ai pas trouvée dans une rose, chérie.

— Tu aurais pu, puisque je n'ai jamais eu de père ! Mais dis-moi la vérité, maman : est-ce à cause du sexe que tu l'as épousé ?

— Non, mon chou. J'ai épousé ton père par amour. D'ailleurs, c'est parce que nous nous aimions que nous nous entendions aussi bien au lit.

— Dans ce cas, je n'aurai aucun problème avec Edward sur ce plan-là, murmura Susan en souriant à son tour.

— Tu aimes Edward, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que oui ! Sinon, je ne vois pas pourquoi je l'épouserai.

Mary regarda sa fille bien en face.

— J'avais l'impression que ta décision était dictée par la raison plutôt que par les sentiments.

— Mais le mariage est une décision logique, protesta Susan. C'est un événement bien trop important pour laisser aux sentiments la possibilité d'interférer.

Il y eut un petit silence, le temps pour Mary de se remettre de sa surprise.

— Tu veux dire que, quand tu as décidé d'épouser Edward, tu n'as pas écouté ton cœur ? murmura-t-elle, stupéfaite.

— Je l'aime, maman. Crois-moi, je l'aime, répéta Susan avec fermeté.

— Je te crois, ma chérie, dit Mary en détournant le regard. Dis-moi, que vas-tu porter pour la réception de ce soir, chez les Anderson ? Ils ont invité tout le gratin, je le crains.

Il était évident que Mary avait envie de changer de sujet, mais Susan était trop absorbée pour s'en apercevoir. Les yeux dans le vague, elle marmonna :

— Je sais ce que je fais en l'épousant, maman. Je suis certaine que nous serons heureux.

— Bien sûr, ma chérie.

Elles savaient toutes les deux que c'était vrai, dans un certain sens. Susan aimait Edward d'un amour raisonnable, qui ne laissait aucune place à la passion. Elle l'aimait ainsi depuis des années. C'était un lien tissé par l'affection, la confiance et l'habitude. Un sentiment confortable, en somme, sans danger ni surprise, qui ferait d'eux un couple modèle, capable de fonder une famille modèle.

— Bien sûr, répéta doucement Mary, avec, toutefois, un léger accent de doute dans la voix.

Sa mère ne s'était pas trompée : les Anderson — ses futurs beaux-parents — avaient invité tous les notables de la région. Leur immense maison aux faux airs de manoir Tudor était pleine de gens élégants qui paraient, une coupe de champagne à la main, un petit-four dans l'autre. Susan avait appris de sa mère les bonnes manières et l'art de répondre avec amabilité aux pires inepties. Debout au milieu de la cohue, un sourire plaqué sur ses lèvres roses, elle parvint à survivre plus de trois heures d'affilée sans commettre de gaffe ni formuler la moindre critique. De temps à autre, elle apercevait Edward, à l'autre bout du salon. Comme elle, il affichait un sourire permanent et

accueillait les félicitations de ses hôtes sans montrer le moindre signe de lassitude. Arborant un air enchanté, Susan continuait à siroter son champagne tiède, tout en écoutant de vieux barbons. Elle éclatait même de rire à intervalles réguliers, comme aux plaisanteries les plus drôles qu'elle eût jamais entendues.

Mais, au fond d'elle-même, elle s'ennuyait ferme.

Un ennui qui ne pouvait être dû qu'à la fatigue, se dit-elle. Elle hocha la tête et lança un regard fasciné à Taylor Anderson qui était en train de lui raconter avec force détails ses problèmes gastro-intestinaux. Oui, c'était de la fatigue, car elle était censée adorer les mondanités. N'avait-elle pas été élevée dans ce but : pour représenter dignement la famille Abbott? A la faveur d'un mouvement de foule, elle entrevit le visage souriant d'Edward, qui tenait son auditoire de rombières sous le charme. Captivées par sa prestance et son regard sombre, les vieilles dames s'agglutinaient autour de lui comme des mouches sur un pot de miel.

Il comptait sur sa fiancée pour tenir son rang et faire exactement la même chose de son côté, songea la jeune femme.

Brusquement, sans raison apparente. Susan se prit à douter. La raison d'être de cette réception lui échappait complètement. Pourquoi diable se trouvait-elle au milieu de ce brouhaha, obligée de sourire à des étrangers qui, au fond, se fichaient d'elle comme d'une guigne?

Elle avait besoin de prendre l'air et de se retrouver seule quelques instants.

La nuit était tiède et accueillante, la brise était chargée des effluves des fleurs de juin. Personne ne fit attention à elle quand elle se faufila discrètement à travers la foule pour aller respirer l'air sur la terrasse.

Elle s'accouda à la balustrade qui surplombait le jardin et, à cet instant précis, elle s'aperçut qu'elle tremblait de la tête aux pieds. Un cas banal d'angoisse, comme en ressentent la plupart des fiancées, la veille de leur mariage, se dit-elle pour se rassurer. Elle prit une profonde inspiration... et demeura bouche bée.

Un homme venait de surgir de la pénombre.

— Vous faites une fugue ? lui demanda Jake dans un murmure, en la rejoignant.

Susan trembla de plus belle, mais elle s'efforça de cacher son trouble à Jake. Il avait fait un effort pour être présentable. Pourtant, ni sa chemise blanche ni son pantalon gris sombre ne parvenaient à le rendre banal. Il y avait comme un parfum d'aventure qui lui collait à la peau, une odeur musquée, exotique, envoûtante.

— Oh, non ! J'avais juste besoin de respirer un peu, répondit-elle d'un ton léger. J'ignorais que vous étiez invité à cette réception.

— Je me fais le plus discret possible. J'ai horreur des mondanités.

Elle le regarda d'un air intrigué.

— Dans ce cas, pourquoi êtes-vous venu ?

— Pour respecter la promesse que j'ai faite à votre marraine. Je dois lui rendre un compte rendu détaillé de toutes les festivités concernant votre mariage. Cette promesse, je la tiendrai, quoi qu'il arrive. Même si ça me demande de gros efforts.

Il lui adressa un demi-sourire.

— J'avoue que je préférerais combattre un crocodile à mains nues plutôt que retourner dans ce panier de crabes, murmura-t-il.

— Vous n'êtes pas obligé de rester, lui fit remarquer Susan d'un ton froid.

— Si. Pour Louisa. Pour elle, je ferais n'importe quoi... Je donnerais ma vie, ajouta-t-il, l'air farouche.

Son regard bleu brillait étrangement dans l'obscurité.

— Ne vous inquiétez pas : ce n'est pas une réception de plus ou de moins qui vous tuera. D'ailleurs, si les festivités de mon mariage vous ennuiant à ce point, eh bien, je vous interdis d'y assister. A partir de maintenant, vous n'êtes plus invité. Vous pouvez retourner dans la brousse, monsieur le sauvage, déclara Susan, vexée.

— Je ne pense pas que votre mère sera de cet avis.

Il avait raison. Susan savait que sa mère aurait été horrifiée de l'entendre parler ainsi à Jake. Il était mandaté par l'une de ses amies les plus chères, et il avait traversé des océans pour assister à ce mariage. Comment Susan pouvait-elle le flanquer à la porte ? Et pourquoi diable sa présence la mettait-elle dans un état pareil ? Quand il s'approchait d'elle, elle oubliait d'un coup la politesse la plus élémentaire, sans parler de ses bonnes manières.

— Très bien, dit-elle. Si vous avez envie de souffrir, ne vous privez pas. Mais ne comptez pas sur moi pour vous aider à surmonter l'épreuve : j'ai bien trop de choses à faire et de gens à voir.

Elle releva la tête avec défi, et croisa son regard. Elle le regretta aussitôt. Les prunelles de Jake brillaient comme deux saphirs de la plus belle eau, éclairant son visage buriné d'une étonnante lumière. Une fraction de seconde, ses yeux s'assombrirent, et Susan crut y déceler une émotion qui se dissipa rapidement, comme un nuage sous l'effet du soleil, sans donner à la jeune femme le temps de la reconnaître.

— Ne vous occupez pas de moi. De toute façon, je sais que je vais m'ennuyer ferme jusqu'à samedi. Dès que vous serez mariée, je repartirai.

— Où irez-vous ? lui demanda-t-elle d'un ton poli.

— Oh, ici et là... Je passe ma vie à voyager au gré de ma fantaisie, comme Louisa. La dernière fois que j'ai vu votre marraine, c'était en Tanzanie. Elle était sur le point de se lancer à l'assaut du Kilimandjaro. La prochaine fois que je la rencontrerai, ce sera sans doute dans un temple, à Sri Lanka, ou bien au pied d'une pyramide aztèque.

— Comme c'est...

« Merveilleux », faillit s'exclamer Susan. Mais elle se reprit de justesse.

— ... irresponsable, marmonna-t-elle. A votre âge, on est censé travailler pour gagner sa vie, non ?

— Moi, je ne suis jamais censé faire quoi que ce soit, dit-il avec un sourire ironique. Je fais ce que je veux, au moment où je le décide.

— Seul ?

Il demeura silencieux, les yeux fixés sur elle. Sous son regard perçant, Susan comprit soudain qu'elle n'avait pas cessé de se montrer désagréable avec lui. Comme si cette brusque agressivité lui servait de bouclier. Mais de quoi — ou de qui — avait-elle donc besoin de se protéger ?

— Mon chou, je peux vous assurer que l'on se sent beaucoup plus seul au milieu de la foule de vos invités que dans un désert africain.

Susan ouvrit la bouche pour lui répliquer vertement, mais elle se ravisa au dernier moment. Elle avait l'habitude d'être franche : c'était même une qualité qu'elle revendiquait.

— Vous avez sans doute raison, dit-elle.

Jake haussa les sourcils. Voilà un aveu auquel il ne s'attendait pas !

— Dans ce cas, pourquoi assistez-vous à ce genre de soirée ?

Elle baissa la tête.

— Parce que c'est ce qu'on attend de moi. Edward adore les mondanités, et cela lui sert pour sa carrière. Oh, mais vous ne le connaissez pas... Venez, je vais vous le présenter, dit-elle

précipitamment.

Brusquement, elle eut envie de retrouver la foule et de s'y perdre. Elle ne voulait pas demeurer tête à tête avec cet homme qui la troublait tellement.

Comme elle allait rouvrir la porte-fenêtre, une main lui agrippa le poignet. Elle ne put s'empêcher de frémir en sentant le contact de cette paume tiède et rugueuse sur sa peau nue.

— J'ai déjà rencontré Edward. Il ne me plaît pas, affirma Jake.

Susan s'immobilisa, puis se tourna lentement vers lui, l'air ahuri.

— Comment? Mais c'est impossible... Tout le monde l'adore !

— Pas moi. Ce type est en toc, Susan. Il est tellement imbu de sa personne et tellement occupé à s'admirer qu'il ne vous voit même pas. Je me demande comment vous pouvez envisager de passer le reste de vos jours avec lui !

— Mais pour qui vous prenez-vous, à la fin ? C'est ma vie, et je ne vois pas de quel droit vous vous en mêlez ! C'est à peine si nous nous connaissons, grommela Susan, furieuse.

Elle voulut se dégager de son étreinte, et se rendit compte qu'il ne la tenait même pas. Il avait simplement posé sa main sur son poignet.

— J'ai du mal à voir les gens gâcher leur vie sans réagir, lâcha-t-il en haussant les épaules avec une certaine nonchalance.

— Dans ce cas, fermez les yeux, rétorqua-t-elle d'un ton cassant.

Et elle lui tourna le dos. Au moment où elle allait quitter la terrasse, elle entendit Jake rire derrière elle.

— Avez-vous apprécié le cadeau de Louisa que je vous ai apporté ce matin?

— C'est que... Je n'ai pas vraiment compris ce que c'était ni à quoi cela servait.

— C'est un bijou, ma jolie. Un bijou très particulier, que portent les femmes de l'une des tribus avec lesquelles Louisa et son mari ont voyagé.

Susan le regarda d'un air intrigué.

— Et où le portent-elles, exactement ?

Jake eut un sourire entendu.

3.

Jake regarda Susan s'éloigner en fulminant. Au fond de lui, l'admiration le disputait à l'exaspération. La jeune femme s'était emportée, et cet accès de colère le surprenait. D'après les gens qui prétendaient bien la connaître, Susan était douce comme un agneau.

Un agneau que l'on mène à l'abattoir. Voilà sans doute ce qu'elle venait de réaliser. La pauvre se débattait pour essayer de sortir du piège dans lequel elle était tombée. Ou peut-être était-elle sujette à une nervosité bien compréhensible de la part d'une future mariée... Quoi qu'il en fût, n'importe quel abruti aurait compris que Susan et Edward n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Si Jake doutait de l'état d'esprit dans lequel se trouvait la jeune femme, il était certain, en revanche, de son intelligence.

Il la vit marcher droit sur son fiancé. Aussitôt, Edward lui prit la main et lui adressa un sourire charmeur qui dévoila ses dents blanches et impeccablement alignées.

Jake se détourna en se demandant pourquoi la vue de ces deux tourtereaux l'indisposait à ce point. Devant lui, le parc s'étalait avec ses pelouses et ses bosquets éclairés par des torches. Plutôt que de devoir fendre la foule pour sortir de la propriété, il avait l'intention de sauter du haut du balcon qui n'était qu'à deux mètres du sol.

Il avait déjà passé une jambe par-dessus la balustrade quand il entendit une voix au-dessous de lui.

— Vous voulez vous enfuir avec l'argenterie des Anderson? Ou bien vous cherchez à filer à l'anglaise?

Jake sauta et atterrit sur le gravier de l'allée. A la flamme des torches, il vit que l'homme qui venait de lui parler était grand et d'un certain âge.

— En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas de la police. Vous pouvez emporter toute l'argenterie des Anderson, si vous en avez envie : ce n'est pas moi qui vous en empêcherai. En fait, je ne suis même pas invité à la soirée.

— Vraiment? Eh bien, moi, je fais partie des élus, et je vous garantis que, si j'avais pu, j'aurais décliné l'invitation. répliqua Jake avec amertume.

— Oh, c'est dommage ! J'adore les cocktails, dit l'homme avec un sourire.

— N'ayez aucun regret. Le champagne est tiède, les petits-fours sont fades, et les gens sont ennuyeux au possible.

— Et les fiancés? Dites-moi s'ils ont l'air heureux, demanda l'homme en scrutant le visage de Jake.

Ce dernier haussa les épaules.

— Ils sont bien obligés... Tout le monde les regarde et les félicite.

— Je vois, murmura l'homme pensivement.

Il tendit la main à Jake.

— Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Alex Donovan. Et je suis probablement la seule personne de la région à ne pas avoir été invitée à cette soirée.

— Allez quand même y faire un tour, suggéra Jake en lui serrant la main. Il y a tellement de monde que personne ne vous remarquera.

Alex secoua la tête.

— Non. Je préfère observer les choses à une certaine distance. Etes-vous un ami d'Edward?

— Non.

— Dans ce cas, vous êtes un ami de Susan.

— Pas davantage. Je connais sa marraine ... C'est elle qui a exigé que j'assiste au mariage pour la représenter.

— Louisa? s'exclama Alex avec un sourire. Ça fait des années que je ne l'ai pas vue.

Il lança un coup d'œil à Jake.

— Accepteriez-vous de prendre un verre avec moi ?

— Pourquoi? Vous vous sentez seul, tout à coup?

Jake était un survivant. La vie lui avait apporté son lot d'épreuves et, à force de côtoyer des gens extrêmement différents les uns des autres, il avait fini par acquérir une excellente intuition. Son petit doigt lui soufflait qu'il pouvait avoir confiance en son interlocuteur.

— Non, répondit Alex. Mais j'aimerais que vous me parliez de Susan Abbott.

— Je la connais très peu. Pourquoi souhaitez-vous que je vous parle d'elle ?

Alex eut un sourire fugace.

— Parce que ça fait vingt-neuf ans que je ne l'ai pas vue. Et qu'elle est ma fille, répondit-il.

— La soirée était très réussie, n'est-ce pas, maman? Le buffet était parfait, le champagne impeccable, et les gens triés sur le volet.

— Hmm...

— Même ce Jake machin-truc avait fait un effort pour être présentable ! ajouta Susan.

Elle se débarrassa de ses chaussures et s'écroula sur le divan du salon. Elle ne portait jamais de talons quand elle sortait avec Edward, car ils étaient de la même taille. Bien que son fiancé ne le lui eût pas dit explicitement, elle devinait qu'il supporterait mal d'avoir à lever les yeux pour croiser le regard de sa femme. En général, le fait de porter des chaussures plates ne la gênait guère, mais, ce soir, elle s'était sentie ridiculement petite face à Jake. Elle avait dû se redresser de toute sa taille et lever la tête pour le regarder dans les yeux.

— Il s'appelle Wyczynski, chérie, et je suis sûre que tu ne l'as pas oublié. En fait, je l'ai trouvé superbe. D'ailleurs, je n'étais pas la seule, à en juger par la façon dont Laura Hayden le contemplait.

— Debbie aussi le regardait bouche bée, dit Susan en étouffant un bâillement. Le pire, c'est qu'elle a continué après que je lui ai dit qu'il était marié.

— Pourquoi lui as-tu raconté une chose pareille? Louisa m'a affirmé qu'il était célibataire !

Susan se redressa, l'air intrigué.

— Tu as parlé à ma marraine?

— Non. Elle m’a envoyé une lettre pour expliquer l’arrivée de Jake et les différents cadeaux.

— Que dit-elle à son propos?

— Rien de très original. Pourquoi ?

Susan haussa les épaules.

— Oh, par simple curiosité. Avoue qu’il n’est pas banal de voir Indiana Jones sonner à ta porte pour t’apporter des cadeaux envoyés du bout du monde par une marraine inconnue.

— Et moi, j’aimerais savoir pourquoi tu as menti à Debbie. Elle vient de rompre avec son petit ami, et ça lui changerait les idées de sortir avec Jake. Je suis sûre qu’ils s’entendraient très bien, tous les deux.

— Ce serait un désastre ! Cette pauvre Debbie est tellement vulnérable que...

— Debbie est parfaitement capable de prendre ses propres décisions, déclara Mary d’une voix douce mais ferme. Tu es sûre que tu ne cherchais pas à la détourner de Jake? Il a l’air de beaucoup t’intéresser.

— Tu te trompes, maman. Je ne joue pas dans un vaudeville. Je ne suis pas une fiancée qui s’enfuit avec un aventurier, la veille de son mariage.

— Non, mais je pense que tu es bien nerveuse pour une future mariée. Es-tu certaine d’avoir fait le bon choix ?

Susan fixa sa mère comme si elle ne l’avait jamais vue.

— Mais enfin, maman... J’ai trente ans, et Edward représente tout ce que j’ai toujours voulu dans la vie : l’amitié, le confort, la sécurité...

— Et l’amour? souffla Mary. Et la passion?

Le regard de Susan brilla d’un éclat ironique.

— J’ai vu où la passion t’avait menée, maman, et je n’ai aucune envie de connaître les mêmes déboires que toi. D’ailleurs, tu as vécu seule ces trente dernières années, et la passion n’a pas eu l’air de te manquer.

— Qu’en sais-tu ? murmura Mary en se levant.

Susan regarda sa mère se diriger à pas lents vers la porte de sa chambre, le dos courbé comme si elle portait un fardeau.

— Oh. Seigneur... Je n’avais pas compris que c’était à cause de moi que tu ne t’étais jamais remariée ! s’exclama la jeune femme d’un ton plein de remords.

Mary se retourna.

— Tu te trompes, chérie. Si je ne me suis pas remariée, c’est tout simplement parce que je n’ai jamais rencontré un homme qui m’ait plu autant que ton père.

— Mais, alors, si tu l’aimais tant, pourquoi n’as-tu pas cherché à te réconcilier avec lui?

Mary secoua ses mèches argentées.

— Le passé est le passé. Je préfère ne pas revenir dessus. Mais je ne veux pas que mon histoire t’influence au point de te faire commettre une erreur.

— C’est bien pour cela que je vais épouser Edward. Je ne veux pas me tromper au moment de choisir mon mari.

— Oh, Susan... Je ne me suis pas trompée en épousant ton père. C’est en le quittant que j’ai commis la pire des erreurs.

Sans se soucier de l’air ahuri de sa fille. Mary pénétra dans sa chambre et referma la porte derrière elle.

Il fallut près d’une minute à Susan pour reprendre ses esprits. Jamais elle ne se serait doutée de ce que sa mère venait de lui révéler. Jamais elle n’aurait pensé que la façon dont elle avait vécu

toutes ces années ne correspondait pas forcément à un choix délibéré. D'ailleurs, peut-être lui mentait-elle en tentant de lui faire croire qu'elle ne s'était pas sacrifiée pour elle? Comment Mary, si délicate, si jolie, aurait-elle pu apprécier la vie de nonne qu'elle avait menée pendant trente ans? Si elle l'avait fait, c'était forcément pour l'amour de sa fille unique...

Avec un affreux sentiment de culpabilité à la pensée qu'elle s'était souvent montrée ingrate vis-à-vis de sa mère, Susan se leva et se dirigea vers la cuisine. Elle allait boire un verre de lait chaud pour tenter de se calmer. Elle ressentait des doutes à l'idée de l'engagement qu'elle s'appêtait à prendre. Des doutes qui n'avaient fait qu'augmenter depuis que Jake Wyczynski avait déboulé dans sa vie.

Mais non, cette idée était absurde. Elle avait déjà rencontré une foule d'hommes séduisants, et elle était restée parfaitement indifférente à leur charme. L'ennui, c'était que, cette fois, elle était troublée. Bouleversée, même.

La jeune femme poussa un soupir exaspéré. Elle n'avait pas le temps d'avoir des idées folles. Il ne restait que quatre jours avant le mariage, et elle avait un million de choses à faire. Pour commencer, elle devait aller se coucher, car elle dormait mal, ces derniers temps, et la nuit était déjà fort avancée.

Malheureusement, le sommeil et l'anxiété ne faisaient pas bon ménage, et ce n'était pas parce qu'elle n'avait dormi que quatre petites heures la nuit précédente qu'elle allait dormir le double cette nuit. Somme toute, dans l'état où elle se trouvait, il était inutile d'aller se coucher. Elle risquait de se tourner et de se retourner dans son lit en comptant des moutons jusqu'à l'aube.

A pas de loup, Susan pénétra dans sa chambre. Elle retira le plus silencieusement possible la ravissante petite robe noire et le collier de perles qu'elle avait portés toute la soirée, et enfila un jean fané et un sweat gris à capuche. Puis, après s'être démaquillée, elle traversa la maison, ses tennis à la main, et sortit dans l'obscurité. Une fois dehors, elle inspira une grande bouffée d'air. C'était son premier instant de liberté depuis de longues, très longues heures. Le nez au vent, elle se mit à marcher sans but précis.

Mais si, elle avait un but. se dit-elle, un quart d'heure plus tard, quand elle se retrouva en train de longer la rue la plus animée de la petite ville. Les enseignes éclairées au néon clignotaient dans la nuit, tandis que la musique des juke-box résonnait dans la rue chaque fois qu'un client ouvrait la porte d'un restaurant.

Celui de Winnie n'était qu'à quelques mètres. Winnie, qu'elle avait côtoyé pendant toute son enfance, avait pris sa retraite et vivait désormais au fin fond de l'Oregon, mais sa clientèle était restée fidèle à l'établissement. Ses remplaçants, deux jeunes gens aux idées modernes, avaient installé un superbe percolateur sur le bar et servaient des gaufres à toute heure du jour et de la nuit. Heureusement, ils servaient aussi, en dignes successeurs de Winnie, les meilleures frites de la région. C'était exactement le genre de nourriture dont elle avait besoin ce soir, décida Susan en poussant la porte.

Quelques minutes plus tard, elle était installée devant une assiette garnie d'un cheeseburger et d'une double portion de frites, le tout accompagné d'un grand verre de Coca glacé. Les yeux clos, elle prit le temps de savourer longuement les odeurs qui lui rappelaient son enfance, tout en écoutant la musique qui jouait en sourdine dans la petite salle. Puis elle attaqua son repas avec un appétit féroce.

Elle avait largement entamé sa portion de frites quand son instinct la poussa à lever la tête, juste au moment où deux hommes, qui devaient venir du fond de la salle, se dirigeaient vers la porte en bavardant. L'un d'eux était Jake Wyczynski. Susan baissa aussitôt la tête en espérant qu'il ne l'avait

pas remarquée. Elle se sentit soulagée en entendant la porte s'ouvrir, puis se refermer, tandis qu'un courant d'air frais lui caressait la joue. Ouf! Elle pensait pouvoir terminer son repas tranquillement quand un homme se glissa sur la banquette qui faisait face à la sienne.

— Tiens, tiens... Qui aurait cru que je rencontrerais la belle et froide Susan Anderson dans un bar populaire, au cœur de la nuit, attablée devant un repas d'adolescent affamé?

La voix virile et le ton sarcastique de Jake firent tressaillir la jeune femme. Mais, quand il avança la main pour chiper quelques frites dans son assiette, son sang ne fit qu'un tour. Le mufle! Comment osait-il lui gâcher sa soirée?

— De quel droit me jugez-vous ? Vous ne savez rien de moi ! Figurez-vous que ce bar, je le fréquente depuis toujours, et que je n'ai pas eu le temps d'avaler suffisamment de petits-fours pour me nourrir, ce soir! D'ailleurs, je mange des frites dès que...

« Dès que je me sens triste », songea-t-elle. Mais elle ne termina pas sa phrase.

Comme elle demeurait silencieuse, il secoua la tête.

— Vous allez me dire de me mêler de mes affaires?

— Je suis trop polie pour ça.

— Vous êtes polie avec les autres, mais vous savez me rabrouer comme personne.

— C'est votre faute. Vous me tapez sur les nerfs.

Il se pencha vers elle.

— Pourquoi ? lui demanda-t-il, l'œil brillant de curiosité.

Elle ferma un instant les paupières et réprima un soupir.

— Soyez gentil. Jake : laissez-moi seule.

— J'adore la façon dont vous prononcez mon nom, chuchota-t-il.

Elle rouvrit les yeux.

— Ah, non ! Vous n'allez pas flirter avec moi, maintenant! J'ai assez de soucis, en ce moment...

D'un air nonchalant, il prit une autre frite dans son assiette sans lui demander son avis.

— Quel genre de soucis, Susan? Vous avez peur de vous tromper en épousant ce cher et merveilleux Edward?

— Absolument pas ! Edward est le mari idéal. Je suis juste un peu nerveuse, mais c'est tout à fait normal.

— Vous n'êtes pas du genre à prendre des risques, n'est-ce pas?

— Non. J'ai besoin de sécurité. J'ai horreur des surprises et de tout ce qui est imprévu.

— Dans ce cas, vous ne serez jamais heureuse, Susan. Vous ne serez qu'un observateur, en train de regarder la vie couler comme un fleuve devant vous. Il faut se jeter à l'eau et faire l'expérience du courant, si on veut savoir à quoi ressemble la vie.

Elle aussi, elle adorait la façon dont il prononçait son prénom.

— Je n'ai pas envie de nager, répliqua-t-elle d'un ton sec.

— Sautez, et je vous apprendrai. Vous avez peur?

— Pas du tout. Je n'en ai pas envie, c'est tout. Et, si vous voulez des frites, vous n'avez qu'à en commander, ajouta-t-elle en voyant qu'il continuait à lui en chiper à intervalles réguliers.

— Tout de suite.

Il se leva et se dirigea vers le comptoir.

Quelques instants plus tard, il était de retour, deux tasses de café à la main. Il en posa une devant la jeune femme.

Susan songeait qu'elle aurait dû être en train de dormir, bien au chaud dans son lit, au lieu de se trouver dans ce bar, en compagnie d'un aventurier qu'elle connaissait à peine.

— Qui êtes-vous, Jake ?

Il but une gorgée de café avant de répondre.

— Je n'aime pas parler de moi.

— Pourquoi? Vous avez quelque chose à cacher?

— Des tonnes de choses. Ce qui n'est pas votre cas.

— Comment le savez-vous? répliqua-t-elle, vexée sans trop savoir pourquoi.

— Ça se voit comme le nez au milieu de la figure! Vous avez mené une existence aussi claire, aussi lisse que votre joli visage. Vous avez fréquenté la bonne école, obtenu les bons diplômes, décroché le bon job... Vous êtes une fille modèle et une fiancée modèle... Vous dites et vous faites toujours ce qu'il faut, et vous répondez exactement à l'attente de votre entourage. Vrai ou faux?

Susan pinça les lèvres.

— Vous devez passer votre temps à m'observer, grommela-t-elle, tout en se demandant pourquoi cette description l'offusquait tant.

— Exact. Et j'ai découvert que vous trompiez tout le monde. Sous votre joli masque de femme parfaite, vous dissimulez votre vraie nature, à la fois sauvage et passionnée.

— Vous avez trop d'imagination, Jake. Ou bien vous êtes trop romantique.

— Je le suis, admit-il.

Il y eut un petit silence. Ce fut Susan qui le rompit.

— Soyez gentil, racontez-moi votre vie. J'ai besoin de penser à autre chose qu'à mon mariage... Pour commencer, dites-moi où vous vivez.

Jake fit tourner sa tasse entre ses mains. Des mains larges, puissantes, mais étonnamment douces dans la façon dont elles caressaient la porcelaine, songea Susan.

— En ce moment, je vis dans une vieille grange abandonnée, à la lisière de la propriété qui appartenait à votre famille. La semaine prochaine, je pars pour l'Espagne. Ensuite, ce sera l'Afrique. Et après, on verra.

— Vous n'avez pas de foyer?

— Je possède plusieurs maisons, à droite et à gauche. Une vieille ferme en Espagne, un chalet au nord du Canada, un petit ranch en Argentine, un vieux palais à Venise... Et d'autres encore, dans différents coins de la planète.

— Je vois... Vous n'êtes pas Indiana Jones, comme je le croyais, mais un richissime play-boy qui voyage entre ses différentes propriétés.

Il éclata de rire.

— Oh, non ! Disons que je suis plutôt un éternel vagabond, qui sait gagner sa vie et faire fructifier son argent. Louisa dit que j'ai une chance incroyable... En fait, j'appellerais plutôt ça de l'intuition. Je flaire les bonnes occasions, et je sais d'avance ce qui va marcher.

— Justement... Comment avez-vous rencontré Louisa?

— C'est ma tante, en fait. Elle a épousé mon oncle Jack, et elle a vécu heureuse avec lui pendant quarante-huit ans, jusqu'à ce qu'il meure dans son sommeil. Une façon plutôt calme de terminer sa vie d'aventurier, ajouta-t-il d'un air pensif.

Il poussa un soupir, et reprit :

— Votre marraine a un tempérament d'enfer, vous savez. Elle n'a peur de rien. Mais elle a un cœur gros comme ça, et un rire tonitruant.

— Dans ce cas, elle doit ressembler à ma tante Tallulah, car c'est un peu de cette façon qu'on me l'a décrite, murmura Susan.

Ses traits se crispèrent légèrement.

— Je suis contente qu'elle ne soit pas venue assister à mon mariage. Elle aurait été déçue.

— Déçue ? Mais pourquoi ? demanda Jake, surpris.

— Elle n'aurait pas apprécié ma personnalité. Vous avez dit vous-même que j'étais une gentille petite fille modèle... Cela doit lui paraître terriblement ennuyeux.

— Louisa ne s'arrête pas aux apparences, dit Jake d'une voix douce. Elle est capable de sonder les esprits et les cœurs, et elle verrait tout de suite qui vous êtes vraiment. Je pense qu'elle vous aimerait beaucoup.

— Moi ?

— Vous me faites penser à une jolie princesse endormie, dit Jake, le regard rivé à celui de Susan.

— J'espère que vous n'avez pas l'intention de me réveiller par un baiser, rétorqua Susan, brusquement sur ses gardes.

Jake eut un sourire amusé.

— C'est vous qui me parlez d'un baiser ?

— Je dois rentrer chez moi. Il est très tard, déclara soudain la jeune femme.

D'un geste fébrile, elle saisit son sac et voulut l'ouvrir pour y prendre son portefeuille. Jake posa la main sur la sienne pour l'en empêcher.

— C'est moi qui vous invite, Susan. C'est ce que Louisa souhaiterait.

Le contact de cette paume tiède, rassurante, fit frémir Susan. Elle se dégagea, préférant accepter plutôt que discuter.

— Merci. J'ai été ravie de vous rencontrer, monsieur Wyczynski.

Jake rit doucement.

— Reprenez vos distances, si vous voulez. Avec moi, pas de problème, Susan. Je me fiche de vos politesses et de vos petites phrases toutes faites.

— On voit que vous avez vécu longtemps au milieu de la brousse. Dans un pays civilisé, la politesse joue un rôle important, déclara la jeune femme d'un ton ferme.

— Disons qu'avec moi, vous n'avez besoin ni de mentir ni de vous montrer polie.

La jeune femme se leva. Elle se sentait de plus en plus nerveuse sous le regard perçant de Jake. Il prétendait avoir deviné qui elle était vraiment sous ses dehors de femme parfaite. Avait-il vu juste ? Le problème, c'est qu'elle ne savait pas elle-même qui elle était. Ni ce qu'il voyait.

— J'ai intérêt à filer me coucher, marmonna-t-elle. Il faut que je prenne des forces pour affronter la semaine qui m'attend.

Elle se mordit la lèvre. Grands dieux, qu'allait-il penser ?

— Bien sûr, je suis très heureuse de me marier, affirma-t-elle précipitamment. Mais je me sens un peu nerveuse, comme toutes les fiancées, et...

— Rentrez chez vous, Susan, lui conseilla Jake d'un ton doux. Avec moi, vous n'avez pas besoin de vous justifier.

Elle aurait pu répliquer vertement, lui faire une remarque cinglante... Curieusement, elle n'en ressentait pas l'envie. « C'est la fatigue », se dit-elle en se contentant de lui tourner le dos et de s'éclipser.

La nuit fut agitée pour Susan. Les frites — celles que Jake avait bien voulu lui laisser — pesaient comme un sac de plomb sur son estomac. De plus, les ressorts du lit pliant que sa mère venait d'acheter lui rentraient dans les côtes. Une planche de bois aurait presque été plus confortable, songea-t-elle en voyant les premières lueurs de l'aube filtrer à travers les rideaux.

Lasse de se retourner sous sa couette, elle finit par se lever. En titubant, elle se dirigea vers la cuisine, pressée d'avaler un bol de café fraîchement moulu. Tandis qu'elle attendait près du percolateur, elle entrevit son reflet dans le petit miroir accroché au mur, et elle eut un frisson. Elle était hirsute, son teint était blafard, ses yeux cernés de mauve et ses lèvres décolorées. Grands dieux ! La mariée allait ressembler à un cadavre ambulante si elle continuait à passer des nuits blanches. Quand il la verrait s'approcher de l'autel, Edward risquait fort de s'enfuir de l'église en prenant ses jambes à son cou.

Cette dernière pensée la fit sourire. Après un bon café bien noir, elle allait se ressaisir et avoir des idées plus positives, du style : « Edward est le mari idéal, et nous allons être très heureux ensemble. »

Elle avala une première tasse de café, puis une seconde. A la troisième, elle se sentit nettement mieux. Puisqu'elle avait l'esprit plus clair, elle allait en profiter pour mettre les choses au point. Elle attrapa le bloc de papier sur lequel sa mère notait les courses à faire, et divisa la première feuille en deux colonnes. Dans la première, elle écrivit les raisons qui la poussaient à se marier avec Edward; dans l'autre, celles qui pourraient l'en empêcher.

La première colonne compta bientôt six lignes dûment remplies : Edward ressemblait au prince charmant, il plaisait à Mary, le mariage redorerait le blason des Abbott et, enfin, elle aimait son fiancé. La seconde colonne ne comportait qu'une seule ligne, concernant Vivian, la mère d'Edward, qui était une vraie peste.

Susan reposa son bloc et poussa un soupir. Une seule personne était coupable de la confusion qui lui obscurcissait parfois l'esprit et qui la faisait hésiter : Jake Wyczynski. Et, par ricochet, sa mystérieuse marraine, qui en avait fait son messenger.

Mieux valait voir le bon côté des choses. Grâce à Jake et à Louisa, elle porterait une robe ravissante, le jour de ses noces, et non l'accoutrement monstrueux que Vivian lui avait envoyé. En ce qui concernait ses hésitations, elle pouvait toujours avaler un tranquillisant afin de garder le moral jusqu'au samedi. Ensuite, ce serait le voyage de noces, et tout irait bien.

L'ennui, c'est qu'il n'y aurait pas de voyage de noces, songea-t-elle.

Edward était jeune et ambitieux : son travail passait avant tout le reste, et il ne pouvait pas s'absenter plus de deux jours. Ils partiraient en voyage de noces plus tard, dans quelques années, lui avait-il promis.

Quant à Susan, elle venait de quitter un job et elle n'en avait pas encore cherché d'autre, si bien qu'elle n'avait aucun problème d'agenda. Elle espérait simplement que son passeport, qu'elle venait de faire refaire, ne serait pas périmé quand Edward pourrait enfin se libérer pour prendre des vacances.

Elle sirotait sa troisième tasse de café sur la terrasse quand sa mère la rejoignit, le journal dans une main, une boîte en carton épais dans l'autre.

— Un autre cadeau de ta marraine, annonça-t-elle. Jake a dû le déposer au petit matin. Ce garçon ne semble pas dormir beaucoup... Tu veux que je l'ouvre?

Susan secoua la tête, poussa un soupir et entreprit de défaire les liens en raphia qui maintenaient le couvercle de la boîte en place. Quand elle découvrit le contenu du paquet, elle poussa un second soupir.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Mary, en tentant vainement de regarder par-dessus l'épaule de sa fille. De la viande de chameau séchée? Un moyen de contraception utilisé chez les nomades? Un pagne multicolore? De la part de Louisa, rien ne m'étonnerait...

Avec des gestes lents, presque las, Susan sortit de la boîte divers objets pour les poser sur la table. Il y avait là un vieux passeport datant des années 50. La photo avait été retirée, le nom était devenu illisible, et les pages étaient couvertes de visas de pays exotiques. Il y avait aussi quelques photos en noir et blanc, jaunies par les ans, de femmes devenues célèbres pour avoir voyagé aux quatre coins du monde. Et, enfin, un journal intime recouvert de cuir fauve, dont les pages étaient vierges.

— C'est très... original, murmura Mary.

Susan rangea les objets dans la boîte.

— Ma marraine ne sait vraiment pas à qui elle a affaire, dit-elle d'un ton détaché. Je suis sédentaire dans l'âme.

— Pourtant, tu avais tapissé les murs de ta chambre des posters de toutes les capitales du monde, quand tu étais adolescente.

— J'ai changé.

— Tu rêvais de voir Venise, poursuivit Mary. Tu n'en as plus envie?

— Oh, j'irai un jour ou l'autre, répondit Susan d'un ton incertain.

Elle se redressa.

— Je ne veux plus recevoir ce genre de cadeaux, déclara-t-elle brusquement. Ils me rendent de plus en plus nerveuse. Il faut que je dise à Jake de les garder. Il te les remettra après mon mariage, et je les ouvrirai quand je me sentirai mieux.

— Mais j'ignore où se trouve Jake, et...

— Moi, je le sais.

— Je ne t'ai jamais vue aussi troublée, dit pensivement Mary. Je me demande si ce sont les présents de Louisa ou bien son messenger qui te perturbent autant...

— Ne t'inquiète pas, maman. Je contrôle la situation. Tout ira bien, je te le promets.

— J'en suis sûre, chérie, marmonna Mary.

Mais, dans sa voix, il y avait une note d'hésitation.

Jake ne s'éveilla que tard dans la matinée. Il s'extirpa de son sac de couchage et s'étira longuement en respirant à pleins poumons l'air frais qui passait par la fenêtre dont la vitre était brisée. Puis il procéda à l'un de ses rituels favoris : la préparation du café.

Il avait largement entamé sa seconde tasse quand un bruit le fit tressaillir. Des pas. Des pas qui faisaient craquer le sol en planches du rez-de-chaussée. Qui cela pouvait-il bien être? se demanda-t-il, agacé. L'un des propriétaires des luxueuses villas voisines, venu pour tenter de le faire déloger? Ou la police locale qui voulait vérifier ses papiers?

Rien de tout cela. Ce fut tout simplement la silhouette de Susan qui s'encadra dans l'embrasure de la porte.

— Je savais bien que je vous trouverais ici, déclara-t-elle, apparemment très satisfaite d'elle-

même.

Le regard fixé sur la jeune femme, Jake demeura immobile. Il ne portait qu'un bermuda en jean, aux bords effilochés. Tant pis si elle était choquée, se dit-il. Après tout, elle était venue sans le prévenir : elle n'avait qu'à assumer !

Elle pénétra dans la pièce sans y avoir été invitée, en regardant autour d'elle avec une curiosité évidente. Elle était vêtue d'un jean et d'un T-shirt en fin coton blanc qui laissait transparaître la dentelle de son soutien-gorge, ce que Jake apprécia énormément. Ses seins étaient menus et haut placés, et il dut refréner une subite envie de s'approcher de la jeune femme pour les caresser.

Inconsciente du désir qu'elle lui inspirait, Susan s'avança d'un pas nonchalant.

— Je peux avoir du café ?

Il hocha la tête, prit la cafetière, remplit l'un des deux gobelets en fer-blanc qu'il avait apportés dans ses bagages, et le lui tendit.

— Merci. J'ai une autre faveur à vous demander.

— Tout ce que vous voulez, chérie.

— Ça fait deux, maintenant. Primo, cessez de m'appeler chérie. Secundo, enfilez une chemise. S'il vous plaît, ajouta-t-elle d'un ton glacé.

— Non.

Il tenta de croiser son regard, mais elle se déroba.

— Vous n'êtes guère aimable, déclara-t-elle en faisant la moue.

— Je peux l'être, si je veux. Le problème, c'est qu'au lieu de me demander une faveur, vous me donnez un ordre. Ça me contrarie.

Il pencha la tête de côté pour mieux la dévisager.

— Je suppose que ce n'est pas pour me dire d'enfiler une chemise que vous êtes venue me voir?

— Non, répondit-elle. C'est pour vous prier de ne plus m'apporter de cadeaux.

Il secoua la tête.

— Impossible. J'ai promis à Louisa de vous les donner un par un, et je le ferai.

— Dans ce cas, déposez-les devant la porte du garage de ma mère. Elle les gardera jusqu'à ce que je me sente capable de les ouvrir. Pour l'instant, ils me perturbent.

— Ils vous perturbent? répéta-t-il, stupéfait. Mais c'est absurde... Louisa s'est donné un mal fou pour rassembler ces présents et prévoir l'ordre dans lequel je devrais vous les apporter ! Je vous trouve terriblement égoïste de les rejeter comme ça, en bloc...

— J'en ai le droit, il me semble! s'écria-t-elle avec une véhémence soudaine. Après tout, c'est moi la future mariée !

Il fit un pas vers elle.

— Calmez-vous, mon chou. Je n'ai jamais vu une fiancée aussi nerveuse. Vous êtes bien sûre que vous savez ce que vous faites, au moins?

Sans être fin psychologue, il était facile de deviner que Susan était loin d'être sûre de quoi que ce fût, ces temps-ci.

— Evidemment ! s'exclama-t-elle. Si j'ai les nerfs à vif, c'est uniquement à cause de vous et de vos cadeaux. Vous me déconcentrez.

— Oh, vraiment? Dites-moi donc pourquoi...

Tout en parlant, Jake s'était approché de Susan. Il avait un faible pour les femmes plutôt grandes, surtout quand elles avaient les yeux verts.

Il s'arrêta à quelques centimètres de la jeune femme qui n'avait, quant à elle, pas bougé d'un

pouce.

— Allez-vous-en, Jake, murmura-t-elle.

Il se rappelait parfaitement le contact de sa peau, quand il l'avait prise par le poignet, la veille au soir, dans le petit bar. Il rêvait encore de la ligne ronde et douce de ses épaules et de son décolleté qu'il avait entrevus lorsqu'il avait déchiré sa robe de mariée. Et il se connaissait assez pour savoir qu'il préférerait les remords aux regrets, et l'action à la soumission. En clair, il avait l'intention de l'embrasser, quitte à s'en mordre les doigts ensuite.

Il glissa une main dans ses cheveux, et lui prit la nuque d'un geste tendre mais ferme. Elle réprima une exclamation, mais ne fit rien pour le repousser. Elle le regarda simplement, les yeux élargis, les lèvres entrouvertes.

— Dites-moi pourquoi je devrais m'en aller, chuchota-t-il.

— Parce que je vous le demande.

— Expliquez-moi pourquoi je vous déconcentre, poursuivit-il à voix basse.

Comme elle se taisait, il déclara :

— Je crois que je le sais. Je vais même vous le démontrer...

Sans plus attendre, il prit ses lèvres.

Elle aurait pu aisément esquiver son baiser, si elle l'avait voulu, mais elle demeura immobile tandis qu'il goûtait à ses lèvres en prenant tout son temps.

Soudain, il sentit ses mains fines remonter vers ses épaules et s'y agripper tandis qu'il l'embrassait. Le contact de ses paumes fraîches et légères sur sa peau nue le fit frémir. Il plaqua brusquement le corps de la jeune femme contre le sien pour qu'elle ressentît le désir qu'elle lui inspirait. Il n'avait pas éprouvé une attirance aussi forte, aussi fulgurante, depuis bien longtemps.

Mais, brusquement, elle se ressaisit.

Les yeux écarquillés, elle le regarda comme si elle émergeait brutalement d'un rêve. Puis elle se dégagea d'un geste sec et fit volte-face. Avant qu'il eût fait le moindre mouvement pour la retenir, elle s'éclipsa, le laissant au beau milieu de la pièce, frustré et furieux.

Susan courut droit devant elle sans se retourner, comme si elle avait été poursuivie par un essaim d'abeilles en furie. Par la fenêtre sans vitres. Jake la vit s'enfuir vers sa voiture, s'y engouffrer et démarrer en trombe.

Il savait jurer en une vingtaine de langues. Il les utilisa toutes, avec des intonations qui auraient impressionné plus d'un matelot dans les bars louches de Hong Kong ou de Saigon... Mais, ce jour-là, seuls les murs de guingois de la vieille grange l'entendirent.

La sueur au front, les traits crispés, il se rendit compte qu'il avait non seulement fait fuir Susan, mais trahi Louisa, par-dessus le marché. Louisa, qu'il aimait comme si elle avait été sa mère, et qui lui avait confié une mission. C'était pour elle qu'il avait accepté de se rendre en Amérique, dans ce coin huppé de la côte Est, et d'assister à toutes les mondanités relatives à ce mariage. En le choisissant pour la représenter, Louisa s'attendait à ce qu'il lui fit honneur, et non à ce qu'il perturbât sa filleule en aggravant sa nervosité et sa confusion.

Comme si cela ne suffisait pas. Alex Donovan était venu compliquer encore la situation.

Au cours de la conversation que Jake avait eue avec lui, dans le bar de Winnie, l'homme n'avait cessé de parler de sa fille. Il avait commencé par lui expliquer qu'il était parti alors que Susan n'avait que quelques mois, et qu'il ne l'avait pas revue, depuis. Son ex-femme lui avait bien fait comprendre qu'elle ne voulait plus jamais entendre parler de lui.

Jake avait écouté Alex sans l'interrompre, et surtout sans poser de questions. Mais il avait compris qu'Alex ne lui disait pas tout, loin de là.

La situation s'était corsée quand Alex lui avait demandé de lui parler de sa fille. Jake avait eu beau répondre d'un ton parfaitement neutre, Alex n'avait pas été dupe. Il avait penché la tête de côté, scruté le visage de Jake de son regard vert, si semblable à celui de sa fille, et déclaré d'un ton sans appel :

— Vous êtes tombé amoureux de Susan.

Jake avait réagi en éclatant d'un rire qui sonnait faux.

— Sûrement pas! Primo, je la connais à peine. Secundo, elle n'est pas du tout, mais alors pas du tout mon genre. Tertio, elle se marie dans trois jours avec l'homme de ses rêves.

— Excusez-moi. J'ai dit une bêtise, avait murmuré Alex d'un air fort peu convaincu.

Pour des raisons que Jake ne souhaitait pas particulièrement connaître, l'homme avait abandonné sa fille quand elle n'était qu'un bébé. Pourtant, Jake avait eu l'intuition qu'aujourd'hui, pour des raisons tout aussi mystérieuses, Alex était prêt à soutenir Susan, et même à la protéger au cas où quelqu'un se mettrait en travers de sa route. Et de son bonheur.

Apparemment, il connaissait mal sa fille, car Susan était parfaitement capable de gâcher son bonheur toute seule, se dit Jake en s'éloignant de la fenêtre sans vitres. Quant à lui, il n'interviendrait plus dans la vie de la jeune femme. Mais, pour cela, il allait devoir contrôler ses pulsions pendant quelques jours. Le temps pour Susan de faire la bêtise de sa vie en épousant Edward. Ensuite, il se mettrait en route pour aller faire à Louisa le rapport complet de son séjour à Matchfield, Connecticut.

S'il se contentait de déposer devant la porte du cottage de Mary les deux derniers cadeaux de Louisa, il parviendrait sans doute à ne plus voir Susan avant samedi. Son désir se serait peut-être calmé, d'ici là. Il pourrait alors considérer Susan comme la femme qu'elle allait devenir : une mondaine froide et snob, flanquée de deux enfants bien élevés, d'un mari ambitieux et d'une grosse limousine.

L'idée que Susan allait porter les enfants d'Edward l'agaçait au plus haut point... Mais pourquoi diable avait-il ce genre de pensée?

En faisant craquer les planches sous ses pieds nus, il se dirigea vers le grand broc qu'il avait rempli au ruisseau. D'une main ferme, il le saisit et commença à verser l'eau glacée sur son corps. Voilà qui l'aiderait à apaiser ses sens et à remettre ses idées en place en attendant samedi.

5.

Elle n'était pas du genre à fuir devant une difficulté ni même un danger. Pourtant, les mains crispées sur le volant de son petit coupé sport, le pied sur la pédale de l'accélérateur et l'air passablement égaré, Susan ressemblait à s'y méprendre à une femme en fuite.

C'était l'heure du déjeuner, et on était en semaine. Les rues étaient quasiment désertes, et les deux policiers de la petite ville devaient être en train de boire un café, sinon elle aurait déjà eu une amende pour excès de vitesse.

Quand elle se gara enfin devant le cottage de sa mère, elle constata avec soulagement que la voiture de Mary n'y était plus. Elle allait pouvoir reprendre tranquillement ses esprits sans avoir à expliquer quoi que ce fût.

Les mains encore tremblantes, elle ouvrit la porte de la maison et se précipita dans la chambre d'amis qu'elle occupait en attendant d'être mariée. Dès qu'elle vit son reflet dans le grand miroir en pied, elle porta la main à son cœur. Heureusement que sa mère ne la voyait pas ainsi, car elle aurait deviné ce qui venait de se passer sans avoir besoin d'un seul mot d'explication. Susan avait exactement l'air d'une femme qu'un homme vient d'embrasser longuement, passionnément.

Au souvenir de ces baisers, elle rougit légèrement. Cela faisait bien longtemps qu'on ne l'avait pas embrassée avec une telle fougue. Des années. Peut-être même était-ce la première fois qu'un homme y mettait autant d'ardeur. Les baisers d'Edward étaient nettement plus froids... et plutôt rares. En fait, Susan le soupçonnait de penser qu'un baiser était une atteinte à l'hygiène.

D'un doigt, elle frôla la commissure de ses lèvres. Elle ressentait encore la légère meurtrissure que la barbe naissante de Jake avait laissée sur sa peau tendre. Grands dieux, si elle ne s'était pas écartée juste à temps, il aurait glissé la langue dans sa bouche, et là... Là, elle l'aurait probablement repoussé, mais vers le lit, cette fois.

Susan fit un pas en arrière, horrifiée par le tour que prenaient ses pensées. Que lui arrivait-il? Elle n'avait jamais été du genre à fantasmer, et elle avait toujours su contrôler ses pulsions. Et pourtant, elle éprouvait un désir brûlant en songeant au corps de Jake, à sa bouche, à son regard...

La sonnerie du téléphone la fit sursauter. Elle décida de l'ignorer, car elle ne sentait pas en état de répondre à qui que ce fût. Elle aurait craint de dire n'importe quoi. De toute façon, le répondeur était branché. Elle rappellerait plus tard, quand elle se serait remise de ses émotions.

La voix de son fiancé, neutre, monocorde, résonna dans la pièce.

« Susan chérie, si tu es là, j'aimerais que tu décroches... Je suis à New York, et je vais y passer la nuit car j'ai un dîner d'affaires. J'ai besoin que tu me rendes quelques petits services. Il vaut mieux que tu prennes un crayon et que tu notes ma liste. D'abord, il faudrait que tu passes prendre deux de mes costumes chez le teinturier. Ensuite, tu iras chez le fleuriste vérifier que les boutonnieres des garçons d'honneur et les bouquets des demoiselles d'honneur seront bien prêts à temps. Et puis, tu dois acheter...

Susan demeura immobile. Elle se sentait incapable de décrocher. Elle ne songea même pas à prendre un stylo... Elle écoutait les exigences de son fiancé tout en tentant désespérément de se convaincre qu'elle allait l'épouser à la fin de la semaine.

Elle n'avait pas bougé d'un pouce, et le silence régnait dans la pièce quand elle entendit le moteur d'une voiture par la fenêtre entrouverte. Puis une portière claqua et des pas firent crisser le gravier de l'allée qui contournait le cottage. Elle porta la main à son cœur, affolée. Et si c'était Jake? Non, il n'avait pas de voiture. Quant à Edward, il venait de la prévenir qu'il était à New York. Elle se dirigeait vers l'entrée au moment où l'on sonna à la porte.

Il ne s'agissait pas non plus d'un livreur : le visiteur ne portait ni casquette ni uniforme, et il n'avait pas de paquet à la main. Pas plus que de bouquet de fleurs. Il était grand et mince, et il avait les cheveux grisonnants. Il parut stupéfait en la voyant devant lui.

— Que désirez-vous ? lui demanda-t-elle, comme il la contemplait, l'air abasourdi, sans dire un mot.

— Eh bien... Je souhaiterais voir Mme Abbott. Mary Abbott.

— Désolée, elle est absente pour l'instant. Voulez-vous me laisser un message pour elle ?

L'inconnu eut un pâle sourire.

— Vous êtes la politesse même. Elle vous a bien élevée. murmura-t-il.

Susan hocha la tête.

— C'est vrai. Je suppose que vous êtes l'un de ses amis?

— Oui, mais elle ne m'a pas vu depuis très longtemps. Je passe quelques jours dans la région, et je souhaitais la saluer. Je reviendrai une autre fois.

Il semblait pressé de s'en aller, tout à coup. Etrangement, Susan eut envie de le retenir. Le visage de cet homme lui rappelait vaguement quelque chose, mais quoi?

Comme il tournait les talons pour se diriger vers la voiture qu'il avait laissée au bout de l'allée, Susan lui emboîta le pas.

— Vous pouvez l'attendre dans le salon, proposa-t-elle.

— Non !

L'exclamation lui avait échappé. Il se tourna vers Susan et lui sourit.

— Je ne veux surtout pas m'imposer. Je reviendrai plus tard.

Le sourire de l'étranger lui était familier, lui aussi, songea la jeune femme.

— Qui êtes-vous? lui demanda-t-elle brusquement, tandis qu'il montait dans sa voiture.

Il hésita une fraction de seconde.

— Dites à votre mère que Bill est passé la voir, dit-il sans la regarder, avant de refermer sa portière et de tourner la clé de contact.

Susan le regarda s'éloigner d'un air perplexe. C'était curieux : elle avait beau passer en revue les « Bill » que sa mère connaissait, aucun ne ressemblait de près ou de loin à cet élégant et mystérieux inconnu. Pourtant, elle était sûre de l'avoir déjà vu.

A pas lents, elle marcha vers le cottage. Elle avait intérêt à se secouer si elle voulait s'acquitter de toutes les tâches qu'Edward venait de lui confier par le truchement du répondeur. Mais à peine eut-elle franchi le seuil de la porte qu'elle se demanda pour quelle raison elle obéirait aveuglément aux ordres de son fiancé. Elle allait plutôt se préparer un grand verre de thé glacé, puis elle se plongerait dans un bain moussant aux senteurs fleuries, et ensuite elle s'allongerait sur son lit pour faire une petite sieste. Après, tout irait beaucoup mieux, elle en était persuadée.

Susan farfouilla dans les placards de la cuisine tout en chantonnant une petite mélodie. Elle se souvenait vaguement des paroles de la chanson. Une chanson qui faisait monter les larmes aux yeux

de sa mère chaque fois qu'elle l'entendait.

Le verre qu'elle venait de saisir se brisa sur le carrelage. Seigneur, oui, elle se rappelait... Dans la chanson, le type s'appelait Bill. C'était l'air favori de ses parents; ils le chantaient en duo quand ils étaient encore ensemble... Mary s'amusait même à appeler son mari « Bill » au lieu d'Alex, à l'époque. Du moins, c'était ce qu'elle lui avait raconté, beaucoup plus tard, des années après leur séparation.

Susan se pencha pour ramasser les débris de verre. Ses mains tremblaient comme des feuilles au vent d'automne. Son cerveau était vide, et elle souhaitait qu'il restât ainsi. Elle ne voulait pas penser à l'homme qui était venu tout à l'heure, dont le visage lui était étrangement familier et qui avait prétendu s'appeler Bill. Elle ne voulait pas non plus penser à Jake Wyczynski ni à ses baisers passionnés, et encore moins à toutes les courses qu'Edward lui avait demandé de faire. Elle allait se réfugier dans sa chambre. Avec de la chance, elle en sortirait peut-être le jour de son mariage, mais elle ne garantissait rien.

Elle prit soin de refermer la porte derrière elle. Puis elle baissa les stores, ôta ses vêtements qu'elle laissa tomber à terre sans se soucier de les ranger, contrairement à ce qu'elle faisait d'habitude. Elle posa les yeux sur la robe que sa marraine lui avait envoyée. Était-ce un hasard? Une coïncidence? Depuis qu'elle avait reçu cette robe, les événements se précipitaient, et de gros nuages sombres s'amoncelaient à l'horizon. Le jour de son mariage allait-il être aussi maudit que celui des noces de Tallulah? Peut-être était-ce une folie de vouloir porter la robe de sa pauvre tante...

Cédant à une impulsion, elle décrocha le vêtement et l'enfila. « Juste pour voir », se dit-elle, le cœur battant. Si elle ressentait le moindre trouble, elle l'ôterait aussitôt, et se marierait vêtue d'un simple tailleur.

Le satin glissa sur son corps comme une caresse voluptueuse, épousant ses formes sans jamais la serrer. Susan se regarda dans le grand miroir en pied, dont sa mère avait hérité à la mort de ses parents. La robe était faite pour elle. L'ivoire du satin mettait en valeur sa blondeur, son regard vert et son teint clair. Mais, tout à coup, son image se brouilla, et le reflet que lui renvoya la glace se transforma sous ses yeux effarés. La silhouette qu'elle voyait maintenant était mouvante, comme si elle avait été éclairée par la flamme d'une bougie. Susan avait l'impression qu'une autre jeune femme la regardait dans le miroir. Ses courbes étaient plus rondes, plus féminines sous le satin de la robe. Sa chevelure était plus longue, ses lèvres plus rouges et ses yeux plus foncés.

Susan cligna les paupières... et la vision s'évanouit. De nouveau, elle vit son visage pâle et son regard éberlué.

— Là, ça devient grave, ma vieille, dit-elle tout haut. Tu embrasses à pleine bouche un aventurier, tu crois reconnaître ton père qui t'a abandonnée quand tu étais bébé, et, après toutes ces fantaisies, tu as des hallucinations! Si ça continue, tu seras bonne pour l'asile!

Elle se regarda de nouveau dans la glace avec une extrême vigilance. Mais elle ne vit rien d'autre qu'une grande jeune femme à l'air perplexe, vêtue d'une somptueuse robe en satin ivoire. Une femme qui était loin d'avoir le regard radieux d'une future mariée.

Susan se mordillait la lèvre inférieure quand, tout à coup, elle aperçut une ombre qui se profilait derrière elle dans le miroir. Paralysée par la stupeur, les yeux écarquillés, elle regarda l'ombre se superposer à son reflet, puis l'effacer comme si elle en avait pris possession. L'image que la glace renvoyait à Susan était de nouveau celle de la femme aux cheveux longs et aux yeux sombres. Elle tendit une main tremblante vers la vision, qui imita son geste. Sur la main aux ongles carmin de l'inconnue brillait un diamant énorme, le plus gros solitaire que Susan eût jamais vu. En relevant lentement la tête, elle croisa le regard narquois de l'étrangère. Elle vit ses lèvres rouges, pulpeuses,

s'étirer en un sourire énigmatique. Comme hypnotisée, Susan fit un pas vers le miroir, puis un autre... Les yeux dans ceux de l'inconnue, elle eut l'horrible impression que son âme était aspirée par ce regard sombre qui n'était pas le sien. Elle eut beau tenter de résister, elle sentit son esprit se désolidariser de son corps et passer de l'autre côté du miroir.

— Non, gémit-elle. Non...

En reculant, elle heurta le lit, et s'y laissa tomber, vaincue. Un voile noir tomba devant ses yeux, et elle sombra dans un état comateux, plus obscur que les ténèbres et plus profond qu'un abîme.

DEUXIEME PARTIE

TALLULAH

6.

Sous son dos, le matelas était aussi doux que du duvet. Ce fut cette douceur qui surprit Susan, alors qu'elle avait le souvenir de s'être endormie sur le lit d'appoint tellement inconfortable que sa mère venait d'acheter. Elle avait l'étrange impression de flotter entre deux eaux, d'être à la fois consciente et assoupie, mais elle refusait obstinément de se réveiller. Tant qu'elle dormait, elle n'avait pas à faire face au monde et à ses problèmes... Aussi choisit-elle de se laisser aller, de s'abandonner et de s'enfoncer de plus en plus profondément dans l'inconscience.

Combien de temps dormit-elle ainsi ? Une heure ou une éternité, elle n'aurait su le dire. Ce fut une odeur qui la tira de son sommeil. Une odeur douceâtre, extrêmement désagréable. Celle du tabac blond.

Instinctivement, elle plissa le nez et souleva une paupière. Il faisait sombre dans la chambre. Elle avait dû dormir plusieurs heures d'affilée, car la nuit était tombée sans qu'elle s'en aperçût. Avec un soupir, elle souleva l'autre paupière et se redressa. Mais, aussitôt, elle fut prise d'un vertige qui l'obligea à s'immobiliser quelques secondes. D'un geste spontané, elle se passa la main sur le visage, mais le contact de sa peau lui parut bizarre. Quant à ses lèvres, elles étaient maquillées, à en croire la trace de rouge qui lui barrait la paume. Pourtant, elle ne portait presque jamais de rouge à lèvres...

Susan posa sa main sur le lit en faisant attention de ne pas toucher le satin de sa robe. Sa mère serait furieuse d'apprendre qu'elle s'était endormie dans sa robe de mariée. La jeune femme tendit l'oreille. Des voix résonnaient quelque part dans la maison. Apparemment, sa mère était rentrée, mais elle n'était pas seule. Susan décida de se lever et de se changer en vitesse.

Quand elle voulut poser le pied par terre, elle réprima une exclamation d'effroi. Ses jambes pendaient dans le vide, comme si le sol avait disparu. Elle fit une nouvelle tentative et toucha enfin le plancher. Une fois debout, elle s'aperçut que le lit était beaucoup plus haut qu'elle ne l'avait pensé. Curieux comme la mémoire peut vous jouer des tours, songea-t-elle. A peine avait-elle fait quelques pas dans la pièce qu'elle s'arrêta, pétrifiée. Quelques heures plus tôt, le plancher de la chambre

d'amis était recouvert de moquette. Or, ce qu'elle sentait sous ses pieds, c'était du bois. Elle baissa lentement la tête, et constata avec stupeur qu'il s'agissait bel et bien d'un parquet en chêne ciré...

Elle releva la tête, affolée, et faillit hurler en se rendant compte qu'elle n'était pas seule dans la chambre. Un homme était assis près de la fenêtre. Dans la pénombre, elle ne distinguait que sa silhouette, et le bout incandescent de sa cigarette.

— Que... que faites-vous ici? balbutia-t-elle, le cœur battant à tout rompre. Vous... Vous ne devez pas fumer ! Ma mère a horreur de l'odeur de cigarette...

Elle se tut, horrifiée. Cette voix... Cette voix avec laquelle elle parlait, ce n'était pas la sienne ! Elle était plus grave, plus rauque, et incroyablement sensuelle.

« Ce doit être un rhume », se dit-elle. Oui, elle avait dû s'enrhumer pendant son sommeil.

— Ne caquète pas comme une vieille poule, Lou, rétorqua l'homme. Si je suis ici, c'est parce que j'ai besoin qu'on parle, tous les deux, sans avoir ta famille sur le dos. Quant à la fumée, ce n'est pas parce que ta mère se sert d'un porte-cigarette en argent qu'elle n'empeste pas toute la maison ! Mais, si ça te gêne...

D'un geste rapide, il lança son mégot par la fenêtre entrouverte. Susan suivit des yeux la trajectoire en arc de cercle du petit bout de cigarette, puis revint à l'inconnu, dont elle ne parvenait pas à distinguer les traits dans l'obscurité. A qui diable avait-elle affaire?

Elle fit un pas vers lui, en plissant les yeux pour mieux le voir. Il semblait grand et large d'épaules.

— Oh... Jake ! s'exclama-t-elle, furieuse. Vous avez un certain culot de venir jusque dans ma chambre !

— Jack, mon chou. Et on se tutoie depuis l'enfance. Je sais que tu vas devenir une grande dame, mais ce n'est pas une raison pour oublier tes amis ! Sois gentille : parle plus bas. Je n'ai pas envie d'alerter ta sœur.

— Je n'ai pas de sœur.

— Voilà une nouvelle qui intéressera tes parents, j'en suis sûr, murmura-t-il d'un ton railleur.

— Je n'ai que ma mère, affirma Susan tout en songeant à l'étranger qui était venu lui rendre visite quelques heures plus tôt et qui prétendait s'appeler Bill.

Dans la pénombre, l'homme hocha la tête.

— Comme tu voudras. Après tout, c'est ta famille... Je veux simplement te parler. Tu es d'accord pour m'écouter, oui ou non ?

Susan secoua la tête et ressentit une légère chatouille sur le cou. Surprise, elle porta la main à sa nuque, et rencontra une chevelure longue et épaisse.

Non... C'était impossible. Elle avait les cheveux courts. Le coiffeur les lui avait encore coupés la semaine dernière.

— Allumez la lumière, chuchota-t-elle d'une voix étranglée.

L'homme se pencha et pressa l'interrupteur d'une petite lampe posée sur un guéridon. Une lumière tamisée par un épais abat-jour diffusa une faible lumière. Susan balaya la pièce du regard sans la reconnaître.

Elle serra les lèvres. Elle devait absolument se contrôler, et surtout ne pas crier. Il y avait sûrement une explication logique à tout cela.

Un coup d'œil à la robe de mariée qu'elle portait encore la rassura à demi. C'était bien le vêtement dans lequel elle s'était assoupie, mais...

— Qu'est-ce que c'est?

Sa poitrine était épanouie, et ses seins enveloppés par un soutien-gorge à armature qui

ressemblait davantage à un corset d'un autre âge qu'à la lingerie légère et transparente qu'elle avait l'habitude de porter.

— Ils sont bien à toi, Lou. Tu les as depuis quelques années, mon chou, dit l'inconnu de sa voix railleuse.

Susan leva brusquement la tête. Un instant, elle avait oublié la présence de cet homme dans sa chambre. Une chambre qui empestait la fumée et un parfum capiteux qui n'était pas le sien. D'ailleurs, ce n'était pas sa chambre non plus.

— Je n'y comprends rien, murmura-t-elle en prenant soin de contrôler la voix qui résonnait de façon étrange à ses oreilles. Que se passe-t-il? Qui êtes-vous? Et pourquoi m'appellez-vous Lou?

L'homme qui lui faisait face lui lança un regard aigu. Il était grand et brun, et son visage semblait tanné par le soleil et l'air du large. Ses traits marqués, virils, dénotaient une forte personnalité. Il portait un costume sombre, un peu fripé, et il avait défait son nœud de cravate.

— Oh, je vois... Veuillez excuser ma familiarité, Tallulah. Ou bien préférez-vous que je vous appelle mademoiselle Abbott? demanda-t-il d'une voix affectée, presque obséquieuse. Et, puisque vous ne vous souvenez pas de moi, je vais vous dire qui je suis : Jack McGowan, le frère aîné de Jimmy, votre fiancé. Jimmy que vous auriez épousé s'il ne s'était pas fait tuer dans cette maudite guerre.

— Vous... vous êtes fou, bredouilla Susan.

Sans la quitter des yeux, Jack se leva lentement. Il était vraiment très grand.

— C'est toi qui es en train de perdre les pédales, répliqua-t-il. Ecoute, j'en ai assez de ton petit jeu. Tout ce que je voulais te dire, c'est : « N'épouse pas Ned Marsden. » C'est un salopard de la pire espèce, et j'ai la preuve qu'il...

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

A cet instant, quelqu'un frappa à la porte, et ouvrit sans attendre d'y avoir été invité. Il s'agissait d'une fillette qui déboula dans la pièce et s'immobilisa en découvrant Jack.

— Lou... Qu'est-ce qu'il fait ici? demanda l'enfant, les sourcils froncés, en se tournant vers Susan.

Cette dernière vit l'expression rageuse, cynique de Jack s'effacer aussitôt pour faire place à un sourire.

— Comment va ma petite chérie? demanda-t-il à la fillette.

Quand il souriait ainsi, il avait un charme fou, songea Susan.

— Je ne suis pas ta petite chérie, rétorqua l'enfant d'un ton sévère. C'est Lou, ta chérie. Mais elle ne veut pas qu'on le sache.

— Je ne comprends pas bien ce qui se passe, murmura Susan, de plus en plus confuse.

Grands dieux, elle avait déjà vu ces yeux-là ! se dit-elle en croisant le regard étonné de la fillette.

— Qu'est-ce qu'elle a? Elle est malade? demanda l'enfant à Jack.

— Ta sœur est atteinte d'une forme d'amnésie que je qualifierai d'opportune. Peut-être va-t-elle s'en servir comme excuse pour ne pas commettre la plus grosse bêtise de sa vie ?

La fillette se tourna vers Susan.

— C'est idiot, Lou. Si tu n'as pas envie d'épouser Neddie, tu n'as qu'à le dire. Moi, de toute façon, je ne l'aime pas. Il ne plaît qu'à papa, en réalité. Le mariage, c'est seulement dans trois jours. Tu peux encore l'annuler.

— Edward, souffla Susan. C'est Edward que je vais épouser dans trois jours.

— Ta sœur est devenue très conventionnelle, tout à coup, déclara Jack à la fillette. Si elle tient à ce qu'on appelle ce vieux Neddie Edward, après tout, pourquoi pas? Viens, Mary, allons-nous-en...

Laissons la future mariée méditer sur son sort.

Il prit la main de l'enfant et marcha vers la porte.

— Non ! Attendez..., s'exclama Susan en voyant qu'ils allaient quitter la pièce.

La fillette se retourna. Susan ressentit une extrême émotion : l'enfant avait les yeux de sa mère...

Les yeux de Mary Abbott.

— Tu n'as pas l'air bien, Lou.

Susan recula en vacillant jusqu'au lit et se laissa tomber sur le matelas. Elle baissa la tête et vit un rideau de boucles sombres lui balayer le visage.

— Non... Mais ça va aller, chuchota-t-elle. Je crois que j'ai besoin de repos.

— Tu veux que j'aille chercher maman? demanda Mary d'un ton plein de sollicitude.

— Non ! s'écria Susan en songeant que, si elle voyait une personne de plus, elle risquait de sombrer dans la folie.

Lentement, elle releva la tête et aperçut Jack qui la contemplait d'un air perplexe. La voix de Frank Sinatra résonna quelque part dans la maison. Malgré la chaleur, Susan frissonna.

— Repose-toi. Je viendrai te chercher pour dîner, dit Mary, l'air grave.

Susan hocha la tête.

Quand Jack et Mary furent partis, elle demeura immobile un long moment, et s'efforça de lutter contre la vague de panique qui menaçait de l'envahir. Puis elle inspira une grande bouffée d'air, se leva, et se dirigea vers le miroir en s'armant de tout son courage.

La femme qu'elle découvrit alors n'était pas Susan Abbott, mais il ne s'agissait pas non plus d'une inconnue. Susan l'avait déjà vue dans le miroir de sa chambre, chez sa mère, à deux reprises. Elle l'avait également vue sur des photographies jaunies par le temps, collées sur les pages d'un album de photos appartenant à sa mère. Des clichés sous lesquels était inscrit le nom de Tallulah Abbott.

Ainsi, Tallulah lui avait volé son âme par le truchement du miroir, songea Susan. Elle se trouvait désormais piégée dans le corps de Tallulah. Un corps que ce miroir avait dû refléter, cinquante ans plus tôt. Les miroirs avaient-ils une mémoire? se demanda-t-elle soudain. Conservaient-ils l'empreinte de ceux et celles qui y contemplaient leur image? Était-ce la raison pour laquelle le reflet de Tallulah avait pu capter le sien?

Susan se mordit la lèvre d'un air pensif. Voilà le genre de questions qu'elle n'avait pas fini de se poser, et dont elle ignorerait toujours la réponse... Pour l'instant, elle avait l'apparence de Tallulah, trois jours avant son mariage. C'est-à-dire trois jours avant sa mort tragique.

Susan secoua les boucles sombres qui n'avaient rien à voir avec ses cheveux courts, et poussa un gémissement. Elle vivait un cauchemar... Un cauchemar certainement dû à la fatigue.

Mais elle n'allait pas mourir. Aucun cauchemar au monde ne pouvait tuer quelqu'un. Au contraire, les rêves, même les pires, étaient faits pour vous apporter une leçon, vous enseigner ce que vous n'aviez pas compris pendant vos heures de veille. Elle avait lu ça dans un livre, récemment.

Quelque peu rassurée par ce raisonnement, la jeune femme s'examina longuement dans la glace. Elle aurait pu tomber plus mal, se dit-elle en admirant son corps splendide moulé dans la longue robe de satin, sa chevelure épaisse et soyeuse, ses grands yeux sombres, sa bouche charnue et fardée de rouge. Ce corps aurait pu appartenir à Rita Hayworth ou à Ava Gardner. Pour la première fois de sa vie, Susan se trouva vraiment très belle. Autant en profiter, se dit-elle, le temps que durerait ce rêve !

Elle ôta la robe et la suspendit à un cintre recouvert de satin rose. Sa lingerie était affreuse : un soutien-gorge très emboîtant, en tissu épais, et un porte-jarretelles fait d'une sorte de caoutchouc qui lui serrait les hanches et retenait des bas à couture, de soie ocre. Susan saisit le peignoir en tissu

fleurie qui était posé sur le bras d'un fauteuil, et s'en enveloppa. Comme elle avait froid, elle s'approcha de la fenêtre pour la fermer. Mais, en découvrant le paysage qui se dressait devant elle, elle s'immobilisa, la main sur la clenche.

Cet endroit, elle le connaissait. C'était là que Jake Wyczynski avait élu domicile. C'était là que se trouvait cette vieille grange où il dormait. Elle était donc dans la propriété des Abbott, avant que celle-ci ne fût détruite par un incendie. Dans la maison où sa mère et Tallulah avaient passé leur enfance.

Susan avait la chair de poule, malgré la température douce et tiède de la soirée. On était en juin. Elle savait que Tallulah s'était mariée en juin, tout comme elle se préparait à le faire elle-même. Les larmes lui montèrent aux yeux. Sans trop savoir pourquoi, l'idée de mourir en juin lui semblait d'une tristesse abominable.

Derrière elle, la porte s'ouvrit avec douceur. Susan se retourna, et vit la petite Mary qui venait vers elle.

— Tu n'es pas malade, hein? Papa et maman vont piquer une crise s'ils savent que tu as reçu un homme dans ta chambre. Surtout Jack... Il faut que tu descendes tout de suite pour le dîner. Neddie est déjà là, il n'a pas l'air content. Maman lui tient compagnie, mais elle est bourrée.

— Bourrée ? répéta Susan sans comprendre.

Mary haussa les épaules.

— Elle a trop bu, comme d'habitude. Mais ne t'inquiète pas : elle ne pourra pas me faire de mal. Quand elle est dans cet état, je me débrouille pour ne pas l'approcher de trop près. Tu sais que j'en suis capable, Lou. C'est toi qui m'as appris comment il fallait faire.

Susan regardait avec admiration l'enfant qui allait devenir sa mère. Elle comprenait maintenant pourquoi Mary Abbott ne perdait jamais son calme, quelle que fût la situation... C'était une leçon qu'elle avait apprise très jeune.

— Dépêche-toi, reprit Mary. Neddie est venu dîner, comme tous les soirs. Il serait furieux d'apprendre que Jack t'a rendu visite dans ta chambre. Tu sais qu'il a toujours été jaloux de Jimmy. Si tu le fais attendre, il va se mettre en colère... Pourquoi tu n'as pas mis ta robe? Tu as l'air bizarre, ce soir. Si tu me disais ce qui se passe? Je pourrais peut-être t'aider.

Susan sourit. Mary semblait si précocement, si mûre pour son âge !

— M'aider? Mais tu n'as même pas dix ans!

— Ah, au moins, tu te souviens de mon âge ! rétorqua Mary, soulagée. Jack m'a dit que tu avais fait semblant de ne pas le reconnaître. Il m'a fait peur, mais je sais qu'il a beaucoup d'imagination. Après tout, c'est un journaliste, et papa dit que ce sont des fous ou des menteurs.

— Un journaliste, répéta Susan, perplexe.

Elle contempla un moment ses ongles vernis, ainsi que le gros solitaire qui ornait son annulaire. Ces mains lui semblaient tellement étrangères!

— Qu'est-ce qu'il y a Lou? demanda Mary avec inquiétude.

La fillette était à la fois sa sœur et sa mère, songea Susan. Elle pouvait lui dire la vérité.

— Je ne suis pas Tallulah, déclara-t-elle le plus calmement possible

7.

Mary Abbott cligna des paupières.

— Ah bon? Tu n'es pas ma grande sœur? C'est bizarre, parce que tu lui ressembles beaucoup. Tu bouges comme elle, tu parles comme elle, tu portes son peignoir et tu es dans sa chambre.

Susan hocha la tête. Elle n'aurait jamais dû lui dire la vérité. Mary allait penser qu'elle était devenue folle.

— Excuse-moi : c'était une plaisanterie idiote. Va dire à maman que je serai prête dans cinq minutes.

Susan se détourna pour prendre la robe de soie parme posée au pied du lit. Dans son dos, elle sentit le regard de Mary qui semblait surveiller ses moindres faits et gestes.

— C'est curieux, mais c'est la première fois que tu l'appelles maman. En général, tu dis « mère », ou parfois « Elda », quand elle t'énervé.

Susan toussota.

— Sors de ma chambre : il faut que je me change, marmonna-t-elle.

— C'est nouveau, ça! D'habitude, tu te changes devant moi. Sauf quand tu as de nouvelles marques et que tu ne veux pas que je les voie.

— De nouvelles marques? répéta Susan, ahurie.

— Regarde sur ton bras gauche, dit Mary d'un ton patient.

Susan fit glisser le peignoir. Le haut de son bras était couvert de bleus qui étaient en train de virer au jaune.

— Qu'est-ce qui s'est passé? demanda-t-elle, éberluée.

— Tu m'as raconté que tu t'étais cognée contre une porte.

Susan secoua la tête.

— Je n'aurais pas eu ce genre de marques.

— C'est bien ce que je me suis dit. Il t'a encore frappée, hein ? Et c'est pour ça que tu n'es pas comme d'habitude, murmura Mary, les sourcils froncés.

— Me frapper? Jake ne ferait jamais une chose pareille ! protesta Susan avec véhémence.

— Jack, rectifia Mary calmement. Et ce n'est pas lui qui t'a frappée, bien sûr : c'est Neddie. Ce n'est pas la première fois qu'il le fait. Tu peux mentir à papa si tu veux, mais pas à moi.

— Pourquoi est-ce que je mentirais ?

— Parce que ton mariage est très important pour toute la famille. Papa a gagné beaucoup d'argent pendant la guerre, grâce à Neddie. J'ai entendu Neddie dire que si papa lui refusait ta main, il ne ferait plus d'affaires avec lui, et que nous serions ruinés. Alors que, s'il t'épouse, il fera une société avec papa pour construire des tas de petites maisons dans les quartiers pauvres du

Connecticut et du New Jersey, et les Abbott redeviendront riches. On sera tous très heureux. Sauf toi, ma pauvre grande sœur. Il fallait t'enfuir quand il était encore temps.

Susan enfila la robe rose parme, qui glissa sur son corps en moulant ses formes épanouies. Puis elle s'assit devant la coiffeuse et regarda son visage dans la glace ornée d'un cadre en argent. Derrière, elle entrevit celui de Mary, à la fois jeune et vieux, complice et maternel.

— Est-ce que tu as confiance en moi. Mary ?

— Oui.

— Tu veux m'aider ?

— T'aider à échapper aux sales pattes de Ned ? Bien sûr que oui !

— Je ne sais pas si c'est ce que je dois faire, dit Susan d'un air pensif. Je suis ici pour apprendre quelque chose, et j'ignore ce que c'est.

— Tu es ici parce que tu es née ici, rétorqua Mary comme une évidence.

Susan secoua sa longue chevelure.

— Non. Je suis née dans le futur. Mary. Je ne suis pas Tallulah Abbott. Je suis sa nièce. Mais, pour une raison que je n'arrive pas à comprendre, j'ai fait un saut dans le temps, et je me retrouve piégée dans le corps de Tallulah.

Mary demeura silencieuse un moment, puis elle finit par demander d'un air sévère :

— Tu penses vraiment que je vais croire ça ?

— Non.

Mary se pencha, prit le visage de Susan entre ses mains, et plongea les yeux dans les siens. C'était un geste que sa mère faisait souvent, songea Susan avec émotion. Mais, cette fois, les mains de sa mère étaient celles d'une fillette, et son regard avait la candeur de l'enfance.

— Si tu es la nièce de ma sœur... ça veut dire que tu es ma fille, déclara Mary avec sérieux.

La situation était tellement absurde que Susan hésita.

— C'est juste, dit-elle finalement.

Mary laissa tomber ses mains le long de son corps, et recula d'un pas, le regard toujours rivé sur celui de Susan.

— J'ai presque envie de te croire, dit la fillette. Tu n'as pas les yeux de Lou. Ils sont de la même couleur, mais on dirait qu'il y a quelqu'un d'autre derrière, ajouta-t-elle, perplexe.

Puis elle secoua ses cheveux blonds et déclara avec une fermeté étonnante pour une enfant :

— Que tu sois ma sœur ou non, je vais t'aider.

— Merci, dit Susan avec reconnaissance. J'ai besoin que tu restes près de moi pour me souffler ce qu'il faut dire et ce qu'il faut faire... En fait, j'ignore presque tout de cette famille. Ma mère — c'est-à-dire toi — ne me parlait presque jamais de sa sœur ou de ses parents.

— Mais tu as dû rencontrer Tallulah, non ?

Susan hésita à dire la vérité. Comment allait-elle avouer que Tallulah était morte le jour de ses noces ? C'est-à-dire dans trois jours exactement.

— Elle est morte assez jeune, murmura-t-elle sans donner de précisions.

— A quel âge ?

Susan haussa les épaules.

— Cela n'a guère d'importance. Nous sommes en plein rêve — ou en plein cauchemar. Nous allons nous réveiller bientôt, toutes les deux, et nous nous retrouverons chacune à notre place. Cette rencontre n'est qu'un rêve, répéta-t-elle comme pour s'en persuader elle-même.

Mary fronça ses fins sourcils blonds.

— Oui, mais tu vas mourir.

— Non. C'est Tallulah qui va mourir,

— Si tu veux que je t'aide, tu as intérêt à tout me raconter. Sinon, je vais rejoindre les autres et je te laisse te débrouiller toute seule, affirma Mary. Quand est-ce qu'elle va mourir?

Susan prit une profonde inspiration. Mary était quelqu'un d'obstiné, et elle tenait toujours parole. Il était évident qu'elle mettrait sa menace à exécution.

— Dans trois jours, répondit Susan dans un souffle. Juste après son mariage.

Mary pâlit.

— Non...

— Je crois que c'est pour cela que je suis ici. Je dois empêcher Tallulah de mourir.

La fillette hocha la tête.

— Tu as raison. De toute façon, il ne faut pas que tu épouses Neddie. Tu ne l'aimes pas, et il est méchant. Tu ferais mieux d'annuler le mariage. Si Lou ne se marie pas, peut-être qu'elle ne mourra pas non plus.

— Peut-être, répéta Susan. En tout cas, je n'ai pas d'autre solution pour l'instant.

— Bon. On va rejoindre les autres, dit Mary. Tu n'as pas besoin de parler pendant le dîner. Tu n'as qu'à dire que tu as mal à la tête. Et ensuite...

— Ensuite?

— On se réveillera, Lou reprendra sa place, et toi, tu iras dans le futur, et tout ira très bien, déclara Mary d'une traite.

Susan soupira.

— Si seulement ça pouvait se passer comme ça !

— Lou ne va pas mourir, affirma l'enfant d'un air farouche.

— Non. Je te promets que non, répondit Susan en se levant.

Elle prit la main de Mary.

— Allons dîner. Et n'oublie pas de rester à côté de moi.

Le soutien-gorge à armature la gênait pour respirer, mais le plus terrible, c'étaient les chaussures. Des escarpins à talons aiguilles avec lesquels elle avait l'impression de marcher sur des œufs. De plus, elle risquait de se tordre la cheville toutes les dix secondes. Une main sur la rampe de l'escalier, l'autre sur l'épaule de Mary, Susan descendit prudemment les marches et poussa un soupir de soulagement quand elle se retrouva au rez-de-chaussée.

Pourtant, le plus dur restait à faire.

Un homme plutôt petit, au regard acéré, aux cheveux grisonnants, se tenait près du bar installé dans le petit salon.

— Eh bien, tu t'es fait attendre, lança-t-il à Susan d'un ton agressif. Nous avons déjà bu les cocktails. Va rejoindre ta mère et ton fiancé dans le patio, et préviens-les que nous allons passer à table.

Susan contempla l'homme qui devait être son grand-père. Le père de sa mère et de Tallulah, qui était mort alors qu'elle avait à peine trois ans.

— Qu'est-ce que tu attends? grommela-t-il.

Il se tourna vers Mary.

— Et toi, j'ai deux mots à te dire...

Susan lança un coup d'œil affolé à Mary. Sans elle, elle était perdue. Elle ignorait où se trouvait le patio. Et, même si elle y parvenait, elle serait incapable de reconnaître qui que ce fût.

— Pas maintenant, papa, rétorqua Mary avec une nonchalance feinte. Tu pourras me

réprimander après le dîner, si tu veux. Mais, pour l'instant, j'ai bien trop faim.

— Ah oui? Eh bien, c'est la faute de ta sœur! Vivement qu'elle soit mariée, pour qu'on ait enfin la paix ! marmonna Ridley Abbott.

Puis il avala son verre de whisky d'un trait.

Susan suivit Mary à travers la maison. Elle n'avait aucun souvenir d'Elda Abbott, sa grand-mère, mais elle imaginait une dame à la chevelure argentée et à l'air distingué, un peu craintive et effacée en raison de la personnalité dominatrice de son mari. Elle eut un choc en apercevant la femme aux cheveux très noirs et aux lèvres fardées d'un rouge orangé assorti à la couleur de sa robe largement décolletée, qui était en train de boire un verre en compagnie de Neddie Marsden. Elle fut encore plus choquée de découvrir, quand Elda se tourna vers elle, la lueur de haine qui brillait dans son regard bleu glacé.

— Tiens... Lou daigne enfin nous honorer de sa présence! dit-elle avec une fausse gaieté.

Neddie avait peu changé, et Susan le reconnut sans peine à ses lourdes paupières et à ses lèvres épaisses, gourmandes. En fait, son visage aurait pu être beau s'il n'avait été aussi mou. Il s'était toujours montré prévenant et chaleureux envers Susan et Mary Abbott, mais, en le voyant, ce soir-là, ce furent ses mains aux doigts solides que la jeune femme remarqua. Des mains qui avaient laissé des traces hideuses sur le bras de Tallulah.

— Bonsoir. Ned.

— Lou, ma chère... J'ai bien droit à un baiser, non?

Il tendit le bras et voulut saisir le poignet de Susan pour l'attirer à lui, mais elle s'esquiva.

Elle réussit également à éviter le baiser de Ned, en tournant la tête juste à temps.

— C'est gentil d'être venu ce soir, murmura-t-elle poliment.

— Ne fais pas l'idiote, dit Elda d'un ton cassant. Tu sais parfaitement que Neddie vient dîner ici tous les soirs. Mais nous avons un autre invité, ajouta-t-elle d'une voix plus douce. Tu ne salues pas ton ami Jack?

Susan sentit les battements de son cœur s'accélérer brusquement. Elle se tourna vers l'homme qui n'avait cessé de l'observer depuis qu'elle avait pénétré dans le patio.

— Bonsoir, Jack.

— Ravi de te revoir, Lou. Je suis venu t'apporter un cadeau de mariage, et Elda a eu l'amabilité de m'inviter à dîner.

— C'est gentil de sa part, en effet, murmura Susan.

Dans la chaude lumière du soleil couchant, Jack était encore plus impressionnant que lorsqu'elle l'avait vu dans sa chambre. Il portait un costume sombre et une chemise blanche, comme Ned, mais son nœud de cravate était lâche et ses cheveux retombaient en désordre sur son front. Il avait l'air d'un vagabond, et Ned d'une gravure de mode sur papier glacé.

— Maman, je vais prévenir Hattie qu'elle peut servir? demanda Mary, qui était restée silencieuse, jusque-là.

— Non, pas encore. Venez, Ned, nous allons boire un dernier verre dans le salon pour laisser Tallulah et Jack tête à tête. Cela fait si longtemps qu'ils ne se sont pas vus... Je suis sûre qu'ils ont des tas de choses à se dire.

Ned fronça les sourcils.

— Je n'ai pas envie de...

— Venez, Neddie, répéta Elda d'un ton insistant. Il va falloir que vous appreniez à écouter votre belle-mère. Ne soyez donc pas jaloux : vous savez très bien que vous pouvez avoir confiance en Tallulah. Elle est devenue si docile, ces derniers mois, que c'est à peine si je la reconnais moi-

même, ajouta-t-elle avec un rire forcé.

Elle glissa son bras sous celui de Ned, et voulut l'entraîner hors du patio. Ned n'avait pas l'air docile, lui, se dit Susan en voyant qu'il hésitait. Mais Elda lui lança un clin d'œil qui sembla le décider.

— J'espère que tu vas te conduire correctement, dit-il à l'adresse de Susan.

Derrière le ton, qui était celui de la plaisanterie, la jeune femme décela comme une menace.

Au moment où ils s'apprêtaient à quitter le patio, Elda se retourna.

— Mary, appela-t-elle.

— Je reste ici pour leur tenir compagnie, dit la fillette.

— Non. Viens avec nous, lui ordonna Elda.

— Elle peut rester, ça ne me dérange pas, dit Susan.

— Moi, si, déclara Elda avec un sourire glacé.

Susan était seule avec Jack, et elle n'avait rien compris à la scène qui venait de se dérouler. Avec un soupir, elle se laissa tomber sur l'un des deux petits bancs en fer forgé qui meublaient le patio. Son air perplexe n'échappa pas à son compagnon.

— Elda n'a pas tellement envie que tu épouses Neddie, dit-il d'une voix neutre, en s'asseyant près de Susan.

— Ah ? Et pourquoi ? demanda la jeune femme, surprise.

— J'ai l'impression qu'elle préférerait le garder pour elle toute seule. Oh, ce n'est pas le mariage qui empêchera ce cher Neddie de courir à droite et à gauche, comme il l'a toujours fait. Mais Elda me semble un peu jalouse...

— Cessez de dire n'importe quoi.

— Je dis la vérité, Lou. Et tu le sais.

Il se passa la main dans les cheveux et se tourna pour la regarder bien en face.

— Ecoute, j'ai d'autres révélations à te faire, avant ton mariage. Il faut que tu saches qui tu épouses, même s'il est évident que tu ne te maries pas par amour. Ned est un profiteuse : il s'est bâti une fortune pendant que les autres garçons de son âge allaient se faire tuer à la guerre.

— Beaucoup de gens gagnent de l'argent en temps de guerre, rétorqua Susan. Malheureusement, la guerre est une bonne chose pour l'économie d'un pays.

— Ned a fait sa fortune de façon illégale, Lou. Il a construit des usines et fabriqué des pièces détachées pour l'armement, qu'il a vendues au gouvernement. Le problème, c'est que ces pièces étaient de qualité médiocre. A cause de cela, quantité de soldats sont morts sans même avoir pu se battre. Leurs armes étaient défectueuses.

— Tu as des preuves de ce que tu avances ? demanda Susan, qui était si surprise qu'elle en oublia de le vouvoyer.

— J'en aurai bientôt. Je suis journaliste, ne l'oublie pas. Quand je tiens un sujet, je l'exploite à fond, même si ça m'oblige à remuer la boue.

— Charmant, murmura Susan. Que feras-tu, avec ces preuves ?

— J'accuserai publiquement Ned Marsden d'homicide volontaire. Je préfère t'en avertir. De plus, ton père a trempé dans les sales affaires de Ned, et son nom risque d'être cité dans la presse. Je suis désolé, mais je ne pourrai pas te protéger si tu épouses ce salopard de Marsden.

— Pourquoi veux-tu me protéger ?

Il haussa les épaules.

— Jimmy t'aimait.

— Jimmy, répéta-t-elle avec douceur.

Susan ne le connaissait pas. Mais quelque part, dans le corps de Tallulah, et aussi dans son cœur, son prénom évoquait une émotion puissante et un insupportable sentiment de perte.

Jack hocha la tête, poussa un soupir, se rapprocha légèrement de Susan, et prit une profonde inspiration, comme s'il s'apprêtait à se jeter à l'eau.

— Lou...Il faut qu'on en parle, dit-il à mi-voix.

— De quoi donc?

— De ce qui s'est passé, Lou. Tu ne peux pas effacer ce qui s'est passé entre nous.

Susan sentit un frisson glacé lui parcourir le dos. Grands dieux, est-ce que Tallulah avait fait l'amour avec Jack?

— Si tu veux en parler, ne te gêne pas. Moi, je n'ai rien à dire, affirma-t-elle.

Ce qui était la stricte vérité.

Jack soupira de nouveau.

— Nous nous sommes embrassés... Bien sûr, ce baiser n'avait aucune importance pour nous, mais il a eu lieu. Nous avons parlé de Jimmy, nous étions bouleversés, et nous nous sommes embrassés. Mais nous n'avons pas à nous sentir coupables. Nous n'avons pas trahi Jimmy.

Le cœur de Susan se serra brusquement.

— Où nous sommes-nous embrassés? demanda-t-elle à voix basse.

— Sur la bouche, mon chou.

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Je me demandais si quelqu'un avait pu nous voir, dans la maison?

— Nous étions dans la grange, Lou. Tu n'as pas à t'inquiéter : personne ne nous a vus.

Dans la grange... Susan eut la chair de poule. Contrairement à ce qu'il venait de dire, le baiser de Jack McGowan avait eu une extrême importance pour Tallulah Abbott. Il l'avait marquée suffisamment pour qu'elle traversât le temps et qu'elle envahît l'âme de Susan au point de l'inciter à embrasser Jake Wyczynski dans cette même grange, cinquante ans plus tard.

— Tant mieux, murmura-t-elle. Et tu as raison : c'était un baiser sans importance.

— Alors, pourquoi m'évites-tu, depuis?

— Parce que je vais me marier.

Jack ne semblait guère convaincu.

— Tu aimes Neddie?

— Oui.

— Et tu as oublié Jimmy ?

Susan ne savait même pas à quoi Jimmy ressemblait. Elle se détendit, fit le vide en elle, et laissa Tallulah répondre à sa place.

— Je l'ai aimé. Mais il a disparu et, que je le veuille ou non, il fait partie de mon passé, désormais. Tout comme il doit faire partie du tien, Jack.

Elle s'attendait à le voir se lever et s'en aller. Mais il se contenta de hocher la tête d'un air grave.

— Tu as raison, dit-il simplement. Le seul problème, c'est que toi, tu fais partie de mon présent.

Elle n'aurait jamais pu supporter cet affreux dîner sans la présence de Mary, se dit Susan, deux heures plus tard. Heureusement, personne ne lui avait prêté attention. Le centre d'intérêt, c'était Elda. Elle avait trop bu, et elle flirtait ouvertement avec les trois hommes qui l'entouraient. Durant tout le repas, elle rit à gorge déployée, parla constamment et répandit sa cendre de cigarette dans son assiette sans la moindre gêne.

Ridley, son mari, l'observait en silence. Il n'ouvrit la bouche qu'à trois reprises, pour réprimander ses filles.

Ned, quant à lui, semblait très occupé. Il avalait des tonnes de nourriture, fumait cigarette sur cigarette, et vidait verre après verre, tout en flirtant avec Elda et en surveillant d'un regard soupçonneux Jack et Susan — ou plutôt Tallulah.

Car c'était Tallulah la clé de voûte de toute cette histoire, Susan le savait bien. La belle Tallulah, qui avait embrassé sur la bouche le frère de son fiancé disparu, et qui devait épouser dans deux jours un homme d'affaires à la moralité plus que douteuse.

Jack se taisait. En fait, il n'avait pas dit un mot depuis la dernière remarque qu'il avait faite à Tallulah dans le patio. Quel rôle avait-il joué dans sa famille? se demanda Susan, perplexe. Elle n'avait jamais entendu son nom, auparavant.

Quand la cuisinière apporta enfin le dessert, la salle à manger était emplie d'une fumée bleutée, et Susan avait la nausée.

— Excusez-moi. Je vais me retirer dans ma chambre, dit-elle d'un ton poli. Je ne me sens pas bien.

— Mais il est encore tôt ! s'exclama Ned d'un air contrarié. Je voulais te parler.

— Voyons, Neddie très cher, vous voyez bien que Tallulah est fatiguée, lui dit Elda. Vous aurez toute la vie pour parler, tous les deux. Tu peux te retirer, Tallulah. Et Mary aussi. Je m'occupe de nos invités.

Susan se leva avec un sourire contraint. Les hommes l'imitèrent aussitôt et ne reprirent leur place que lorsqu'elle eut disparu avec Mary.

Une fois dans sa chambre, Susan explosa.

— Quelle garce !

— Oh! s'exclama Mary, horrifiée. Les femmes ne doivent pas dire de jurons.

— Tant pis. C'est une vraie peste, et je regrette qu'elle soit ta mère et celle de Tallulah.

— Mais elle n'est pas notre vraie mère ! La nôtre est morte avant la guerre. Elda s'est débrouillée pour se faire épouser par notre père deux ans plus tard, expliqua Mary de sa petite voix tranquille.

— J'aime mieux ça, murmura Susan. Mais pourquoi l'appelle-t-on « maman » ?

— Parce que ça l'énerve, rétorqua Mary avec un sourire malicieux.

— Quelle bonne idée ! dit Susan en souriant à son tour.

Elle se mordilla la lèvre d'un air pensif.

— Dis-moi, qui sont les frères McGowan ? J'ai compris que Jimmy était mort, mais quelle relation entretiennent Tallulah et Jack ?

— Jimmy était ton meilleur ami. Vous avez grandi ensemble, et tu as toujours dit que tu l'épouserais un jour. Mais tu avais le béguin pour Jack.

— Et Jack? Qu'éprouvait-il pour moi?

— Tu étais trop jeune pour lui, et, surtout, tu étais la petite amie de son frère. Lui, il sortait avec des vraies femmes... Le genre fatal, si tu vois ce que je veux dire.

Susan fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que Jimmy pensait de tout cela?

— Jimmy te connaissait mieux que personne. Il avait confiance en toi, et il adorait son grand frère. D'ailleurs, tu te rappelles que... Non, dit Mary en soupirant. Je suppose que tu ne te souviens de rien.

— De quoi parles-tu?

— De la lettre de Jimmy, que Lou m'a montrée. Elle l'a reçue après sa mort. On aurait dit qu'il savait qu'il allait mourir, dit Mary en frissonnant malgré elle. Il disait que, s'il lui arrivait quelque chose, il fallait que tu épouses Jack.

— Pauvre Jimmy, murmura Susan, émue sans trop savoir pourquoi. Jack a-t-il lu cette lettre?

— Je ne pense pas que Lou la lui ait montrée. De toute façon, Jack ne fait que ce qu'il a envie de faire : il n'écoute personne. Pourtant, il aimait beaucoup son frère.

Susan s'adossa contre son oreiller et posa un doigt sur ses lèvres. Jack avait embrassé Tallulah dans la grange, tout comme Jake Wyczynski l'avait embrassée. Et elle, qui était à la fois Lou et Susan, ressentait doublement l'effet de ces baisers.

Elle avait l'étrange impression de flotter. Elle planait, quelque part dans l'espace, et voyait, en dessous d'elle, le corps splendide de Tallulah Abbott, tel qu'il avait dû être cinquante ans plus tôt. Instinctivement, Susan leva la main pour toucher son visage. Elle sentait le contact de ses doigts sur sa peau, et, pourtant, elle savait que ce n'était ni sa joue ni sa main.

— Tu as besoin de dormir, déclara Mary d'un ton maternel. Et peut-être que, demain, quand tu te réveilleras, tu me diras que tu as fait un cauchemar.

— Je voudrais redevenir Susan, murmura la jeune femme. Et ne pas me marier dans deux jours, ajouta-t-elle en songeant qu'elle parlait à la fois pour Lou et pour Susan.

Leurs destins étaient étrangement similaires.

— Dors bien, murmura Mary en se penchant vers la jeune femme pour la border dans son lit.

Susan la regarda faire avec étonnement.

— Tu feras la plus merveilleuse des mamans, je te le garantis.

Mary eut un sourire radieux.

— C'est gentil. Et comment sera le père de mes enfants ?

— Il vaut mieux que je ne t'en dise pas trop sur ton avenir, rétorqua Susan. Ça gâche l'effet de surprise.

— Je veux être diplomate, déclara soudain Mary. Et épouser quelqu'un de très grand et de très beau. J'aurai cinq enfants, au moins.

— Hmm... Ce sont des projets grandioses.

— On peut réaliser tous ses projets. Il suffit de faire les efforts nécessaires, dit Mary avec sérieux.

— C'est ce que tu m'as répété pendant toute mon enfance, murmura Susan avec un sourire.

Mary secoua la tête.

— Dors, Lou. J'ai été contente de rencontrer ma fille, même si je te trouve un peu cinglée.

— J'ai été contente de te rencontrer, moi aussi, chuchota Susan en fermant les yeux.

Mary sortit sur la pointe des pieds et referma la porte derrière elle. Susan poussa un profond soupir. Ses vêtements la gênaient, et surtout ses sous-vêtements. Ils étaient trop enveloppants, trop serrés. Mais ce qui la perturbait encore davantage, c'était cette impression persistante de rêver tout éveillée. Elle avait vraiment envie de se retrouver dans le lit de la chambre d'amis, dans le cottage de sa mère. Elle ne voulait plus être piégée dans le corps de Lou, elle ne voulait pas épouser Ned Marsden et, surtout, surtout, elle avait peur de mourir dans deux jours.

Une cigarette coincée entre les lèvres, Jack McGowan se dirigea à pas lents vers la vieille Cadillac bleu roi qu'il avait garée au bout de l'allée. Sa mère le harcelait pour qu'il s'achetât une voiture plus petite, plus rapide, plus moderne, mais il ne pouvait s'y résoudre. Tout comme il n'avait jamais pu se résoudre à réaliser les différents projets que ses parents avaient faits pour lui, au cours des années.

Il avait du mal à se réinsérer dans la société, après cette horrible guerre. Pourtant, il n'avait pas été soldat. L'armée avait préféré l'envoyer au front avec pour armes un bloc-notes et un stylo, en lui enjoignant d'y exercer son métier de journaliste.

Mais, aujourd'hui, la guerre était finie, et il couvrait les événements mondains plutôt que les batailles ou les négociations diplomatiques. Quoique... A son avis, le mariage de Tallulah Abbott avec Ned Marsden ressemblait davantage à une négociation entre un homme d'affaires véreux et l'un de ses partenaires qu'à l'aboutissement d'une romance sentimentale.

La belle Tallulah n'était qu'un pion dans cette négociation.

Si seulement elle n'avait pas autant changé ! se dit-il avec un soupir. Il la connaissait depuis la maternelle. Jimmy et elle étaient devenus amis dès qu'ils s'étaient vus dans la cour de l'école. Ils étaient si complices que Jack en était parfois jaloux. D'autant plus jaloux que la fillette dégingandée s'était transformée un beau jour en une jeune fille d'une beauté à vous couper le souffle.

Si elle avait eu un an de plus, elle aurait pu épouser Jimmy avant qu'il ne partît faire la guerre. Si Jimmy avait eu un an de moins, il serait resté chez ses parents au lieu d'aller se faire tuer sur le front.

Mais Jimmy était mort et, quand Lou l'avait appris, une lumière s'était éteinte dans son regard. Au fil des mois, elle avait perdu son côté fantasque et rebelle de pouliche échappée du corral que Jack admirait tant. Elle était devenue taciturne, et elle arborait un air détaché, presque soumis, qui ne lui allait pas du tout.

Pendant près d'un an, il avait voyagé pour fuir les lieux susceptibles de lui rappeler Jimmy. Mais sa mère était tombée malade, et elle l'avait réclamé. Jack s'était donc décidé à rentrer et à passer quelque temps chez lui. Il avait revu Lou, par la même occasion.

Elle se trouvait dans la grange derrière la maison, tête à tête avec une vieille Chevrolet qu'elle tentait de réparer. Lou avait toujours adoré la mécanique. Les sourcils froncés, l'air concentré, elle était penchée au-dessus du moteur. Jack l'avait observée un moment, en songeant à tout ce que Jimmy avait perdu.

Et à ce que lui-même était en train de rejeter.

Comme si elle avait senti son regard, Lou avait tourné la tête vers lui et, quand elle l'avait aperçu, son visage s'était éclairé. Elle avait laissé tomber son tournevis, et s'était précipitée vers Jack avec une fougue semblable à celle de son enfance.

— Salut, Jack. Ça fait du bien de te revoir.

Cette voix légèrement rauque et terriblement féminine, il l'avait entendue à maintes reprises au cours de ses rêves. Des rêves érotiques, si vivants, si réels qu'il avait ressenti de la culpabilité envers son frère, comme s'il avait trahi Jimmy, mort depuis plus d'un an.

— Salut, Lou. Je passe quelques jours chez ma mère, et je suis venu voir comment tu allais, dit-il.

— Oh, ça va. J'aime bien l'université. J'ai acheté une voiture, et puis...

La voix de Lou s'était brisée. Les épaules secouées par des sanglots muets, elle s'était effondrée contre le torse solide de Jack.

La souffrance qu'ils enduraient depuis la mort de Jimmy les avait submergés d'un coup. Ils s'étaient serrés l'un contre l'autre, affreusement malheureux tous les deux.

Comment en étaient-ils arrivés à s'embrasser? Jack l'ignorait. Il avait soudain pris conscience du corps de Lou contre le sien, de la douceur de ses seins, du parfum de ses cheveux qu'exaltait la chaleur de cet après-midi du mois de mai. Jimmy était mort, mais Lou était bien vivante entre ses bras, et il avait terriblement envie de l'embrasser.

Lou lui avait rendu ses baisers, non pas comme une sœur, mais comme une amante. Elle avait entrouvert les lèvres, et s'était abandonnée à lui avec une passion qui frisait le désespoir. Pressentait-elle déjà qu'elle allait devoir se donner à un autre, pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec les sentiments?

S'il ignorait comment ils s'étaient retrouvés dans les bras l'un de l'autre, Jack ne savait pas davantage pour quelle raison ils avaient cessé de s'embrasser. Était-ce à cause du claquement d'une portière, dans le lointain, du chant d'un oiseau, ou de la culpabilité qui s'était infiltrée insidieusement en eux... Il s'était arraché à la bouche de Lou, elle s'était écartée de lui. Leurs regards s'étaient croisés. Jamais il n'oublierait le mélange d'incrédulité, de chagrin et d'effroi qu'il avait lu dans ses yeux.

Il ne l'avait pas revue depuis ce jour-là.

Pendant des semaines, il avait vécu avec l'impression d'avoir convoité la petite amie de son frère. En lui, le désir luttait contre la culpabilité en une guerre sans fin.

Ce soir, il était revenu. Il s'était faufilé comme un voleur à l'intérieur de la grande maison, dont il connaissait par cœur les moindres recoins. Il s'était rendu dans la chambre de Lou avec l'intention de lui laisser un mot. Quand il l'avait vue allongée sur son lit, dormant comme un bébé, vêtue de sa robe de mariée, il avait eu un choc.

Elle était la Belle au bois dormant, et il voulait l'éveiller d'un baiser. Aussi s'était-il dissimulé près de la fenêtre pour mieux la contempler. Lou incarnait tous ses fantasmes; elle représentait exactement ce qu'il admirait et aimait chez une femme.

Pourtant, elle allait épouser Neddie Marsden, un financier corrompu sur lequel Jack enquêtait depuis deux ans, afin de prouver de façon irréfutable qu'il avait gagné de l'argent illégalement pendant la guerre. Il avait fait fortune grâce au sang versé par les soldats américains, y compris celui de Jimmy. Dans son sillage, il avait entraîné Ridley Abbott, un homme faible, ambitieux et peu scrupuleux, qui avait toujours détesté les frères McGowan.

Cependant, Abbott ne devait pas encore s'estimer assez riche, car il était en train de négocier sa fille aînée. Mais qu'espérait-il obtenir? Encore plus d'argent? Des garanties? Une protection? C'était ce que Jack tentait de découvrir. Il le faisait pour Jimmy, pour lui et pour Lou. Lou dont les grands yeux sombres avaient perdu presque tout leur éclat, comme si elle n'avait plus envie de se battre. Ni même de vivre.

Jack fit craquer les jointures de ses doigts. Il ne permettrait pas qu'un affairiste comme Marsden, qui avait gagné de l'argent sur le dos des soldats américains, épousât la fiancée de Jimmy. Mais il ne lui restait que deux jours pour empêcher ce mariage. Et, en deux ans de recherches ininterrompues, il n'avait pu réunir aucune preuve tangible contre Marsden. De plus, s'il s'attaquait à lui, le scandale rejaillirait sur Ridley Abbott. Jack se fichait comme d'une guigne du sort de Ridley et d'Elda. En revanche, il ne voulait surtout pas que Lou et Mary fussent mêlées à cette affaire qui ne les concernait en rien.

Il ne lui restait qu'une solution : informer Lou de ses découvertes concernant Marsden, puis la laisser décider seule de maintenir ou d'annuler leur mariage. Pour cela, il avait réussi à se faire inviter par Elda au dîner qu'elle donnait, le lendemain, et qui devait réunir tous les membres de la famille venus exprès pour assister au mariage. Dans la foule, il parviendrait à parler à Lou sans que

Ned s'en aperçût.

Tant pis si elle refusait de l'écouter. Il aurait fait de son mieux, et il pourrait partir à l'étranger la conscience tranquille.

Bouleversés par la guerre qui avait ébranlé le monde, beaucoup de gens autour de lui tentaient de reconstruire leur vie et de retrouver des repères. Ils achetaient des petites maisons : des cubes en béton tous semblables, construits par l'une des entreprises appartenant à Marsden, dans lesquels ils espéraient passer le reste de leur vie dans une relative tranquillité.

Lui, il préférait l'aventure. Il avait besoin de bouger, de découvrir de nouveaux visages et des régions encore inexplorées... Il avait cru que Lou était comme lui. Adolescente, elle avait une imagination fertile et le goût du risque. Mais la mort de Jimmy l'avait blessée profondément, et la cupidité de son père était en train de l'achever. Jack était prêt à parier que Marsden allait l'enfermer dans l'une de ses maisons neuves et sans âme, et que la faible lueur qui couvait encore dans son regard s'éteindrait alors tout à fait, comme celle de l'oiseau ivre de liberté que l'on a capturé pour le mettre en cage.

Tout ce que Jack pouvait faire pour elle, c'était la prévenir et lui donner ainsi la possibilité de choisir.

Ensuite, il mettrait le cap sur l'Asie, le cœur en paix. Et peut-être qu'un jour, s'il rencontrait de nouveau Lou, il s'apercevrait qu'il n'éprouvait plus aucun sentiment pour elle.

Mais il sentait bien, au fond de lui, que ce jour était encore très loin.

Mary Abbott contemplait d'un air soucieux sa fille qui dormait à poings fermés, vêtue de sa robe de mariée.

— La pauvre... Elle doit être exténuée, chuchota-t-elle en refermant la porte de la chambre.

Alex Donovan la regarda d'un air inquiet.

— Elle n'est pas malade, au moins?

— Non. C'est de la fatigue. Tu n'imagines pas à quel point c'est épuisant de préparer un mariage !

— Je suis loin de l'imaginer, en effet. Crois-tu que le nôtre aurait duré plus longtemps si nous l'avions célébré dans les règles?

Mary secoua la tête avec un petit sourire triste.

— Mes parents ne nous l'auraient jamais permis. C'est pour cela que nous avons dû fuguer, tu le sais bien.

— Oh, oui... Dis-moi, est-ce à cause d'eux que tu m'as quitté ?

— Je t'en prie, Alex, ne remuons pas le passé !

Mary s'adossa un instant à la porte qu'elle venait de fermer, et poussa un soupir.

— J'espère que Susan va se remettre avant son mariage. Tu penses que je dois appeler un médecin?

C'était bien la première fois qu'elle demandait un conseil au sujet de sa fille. Pendant trente ans, elle l'avait élevée seule, en prenant toutes les décisions elle-même. Mais c'était si bon de pouvoir enfin se tourner vers Alex !

--Non. Notre fille est une battante. Mary, et c'est en grande partie grâce à la façon dont tu l'as élevée. Son corps a besoin de repos, c'est tout. Elle se réveillera dès qu'elle aura repris des forces.

Alex s'approcha de son ex-femme, et posa les mains sur ses épaules.

— Tout ira bien, ma chérie. Fais-moi confiance.

— Oui, murmura-t-elle.

Tout au fond de son cœur, elle savait qu'elle n'avait jamais cessé de lui faire confiance.

9.

Susan était réveillée depuis un moment déjà, mais elle refusait d'ouvrir les yeux. Elle avait peur de se retrouver dans un monde qui n'était pas le sien. Certains indices le lui faisaient craindre : l'odeur de cigarette qui régnait dans la chambre, le matelas moelleux, les draps en coton épais.

Si elle était encore dans le corps de Tallulah, cela signifiait que, dans deux jours, elle aurait épousé Neddie Marsden. Et qu'elle mourrait le soir même de son mariage.

Non, elle rêvait encore. Mais elle finirait par sortir de ce cauchemar... Bientôt, elle se retrouverait dans son lit, et elle pourrait raconter ce rêve absurde à sa mère. Elles en riraient toutes les deux.

Susan sortit du lit, enfila son peignoir de soie brodée, et marcha vers la salle de bains carrelée de rose pâle, tout en se répétant que rien de cela n'était réel. Pourtant, quand elle se plongea dans l'eau du bain et qu'elle passa le savon parfumé au jasmin sur sa poitrine épanouie, elle se rendit compte

que ce corps étranger était terriblement réel sous ses paumes.

Qu'elle fût Susan ou Tallulah, de toute façon, elle ne porterait pas des sous-vêtements qui ressemblaient à des instruments de torture ! Malheureusement, compte tenu de son tour de poitrine, elle fut obligée de mettre un soutien-gorge. Enveloppés dans les bonnets rigides, ses seins ressemblaient à deux obus.

En farfouillant longuement dans la vaste armoire en acajou de Tallulah, elle finit par découvrir un pantalon de toile très large. Quand elle l'enfila, elle faillit verser une larme de soulagement. Et elle poussa un cri de joie en trouvant, au fond d'un tiroir, une chemise d'homme en coton blanc, qu'elle mit sur le champ. Puis elle glissa ses pieds nus dans une paire d'espadrilles en toile bleue. Ainsi vêtue, elle se sentait à peu près elle-même pour la première fois depuis le début du cauchemar. Bien sûr, ses courbes étaient plus voluptueuses, son corps manquait de muscles, et les longs cheveux qui tombaient en vagues encore humides sur ses épaules lui semblaient toujours aussi étranges.

Attirée par une délicieuse odeur de café, elle se dirigea vers la cuisine.

Devant la table recouverte d'une toile cirée à fleurettes se trouvait une femme d'âge mûr, aux cheveux grisonnants et aux joues rebondies, qui était en train d'éplucher des pommes de terre.

— Bonjour, mademoiselle Lou ! Vous êtes bien matinale, aujourd'hui !

Susan lança un coup d'œil à l'horloge murale. Il n'était que 7 h 30. Voilà pourquoi la maison était silencieuse.

— Je suis trop agitée pour dormir, Hattie.

Elle se souvenait du nom de la cuisinière : sa mère l'avait prononcé devant elle avec de l'affection dans la voix.

— Je vais boire un café et, ensuite, j'irai courir dans le parc.

— Courir ? répéta Hattie, stupéfaite. Mais pourquoi donc ?

— Euh... Je veux dire que je vais faire une petite marche, pour m'éclaircir les idées, dit très vite Susan, consciente que la mode du jogging n'était pas entrée dans les mœurs de l'époque.

— Vous n'avez pas bu de vin, hier. Vos idées doivent être claires, mon petit chou. A moins que vous n'ayez envie de réfléchir à votre mariage avec M. Marsden.

Lou crut déceler une lueur d'espoir dans le regard brillant de Hattie.

— Tu ne l'aimes pas, hein ?

Hattie détourna la tête et se remit à éplucher ses pommes de terre.

— Je n'ai pas à vous donner mon opinion, Lou. J'espère simplement que vous savez ce que vous faites. Je vous ai connue toute petite, et je ne veux pas vous voir souffrir.

— Tout ira bien, affirma Susan. Je peux avoir du café ?

Hattie interrompit son épluchage pour contempler la jeune femme avec étonnement.

— Du café ? Mais, d'habitude, vous buvez du thé, mon chou ! Et vous le prenez toujours dans le salon ! Que dirait votre mère, si elle vous voyait déjeuner dans la cuisine avec moi ?

Susan haussa les épaules.

— Elda n'est pas ma mère, et je me moque complètement de ce qu'elle pense. J'ai envie de boire un café avec toi, Hattie. Sauf si ça t'ennuie.

La cuisinière eut un sourire radieux.

— Vous allez me manquer, ma chérie. S'il n'y avait pas votre petite sœur, je parterais d'ici juste après votre mariage.

Elle poussa un soupir, se leva et alla chercher une tasse pour Susan.

— Votre sœur ne peut pas être heureuse, ici, reprit Hattie en posant une tasse de café très noir devant la jeune femme. Il faudrait qu'elle aille vivre avec vous, mais je doute que M. Marsden

l'accepte.

— Pourquoi pas? Il le fera si je le lui demande, affirma Susan, tout en se rappelant les bleus sur son bras.

Si Mary était malheureuse avec son père et sa belle-mère, elle risquait de l'être encore davantage chez Ned Marsden.

Susan avala une gorgée de café et réprima une grimace. Jamais elle n'avait bu un breuvage aussi fort.

— Le mieux, ce serait qu'elle soit pensionnaire dans une bonne école privée, dit pensivement Hattie.

« Elle a raison », songea Susan en mettant trois sucres dans son café. Mais pourquoi diable la belle Tallulah avait-elle décidé d'épouser un sadique comme Ned? Et si ce type se permettait de la frapper avant leur mariage, de quoi serait-il capable après? Il allait certainement considérer son épouse comme un objet.

La seule solution consistait à ne pas l'épouser. De deux choses l'une, se dit Susan : soit elle avait fait un saut dans le temps, et elle devait s'efforcer de changer le destin de sa tante, soit elle était en train de rêver, et ses initiatives ne pouvaient causer de tort à personne.

Elle but d'un trait le reste de son café trop fort et trop sucré, et reposa sa tasse d'un air décidé.

— Ne t'inquiète pas pour moi, Hattie. Ni pour Mary. Tout ira bien, je te le promets.

— Je l'espère, mon petit. Je l'espère, murmura la cuisinière sans trop y croire.

Hattie jeta un coup d'œil par la fenêtre, et fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il vient faire ici à cette heure? demanda-t-elle à haute voix.

Susan sentit un frisson lui parcourir le dos.

— Qui est-ce, Hattie? C'est Neddie?

— Non. C'est Jack McGowan, mon petit.

La voix de Hattie s'était soudain adoucie. Il était évident qu'elle aimait bien Jack.

— Apportez-lui une tasse de café, et conseil lez-lui de s'en aller dès qu'il l'aura bue, dit-elle à Susan. Faites vite. Si M. Marsden le voit, il se mettra en colère.

— Neddie ne viendra pas à cette heure-ci. affirma Susan.

— Vous savez bien qu'il vous surveille constamment, Lou ! Alors, dépêchez-vous.

Susan prit la tasse que lui tendait la cuisinière, et se dirigea vers la porte qui donnait sur la cour. Elle avait le cœur serré. Peu importait qu'elle fût Tallulah ou Susan : Jack la troublait bien plus que Ned Marsden.

Elle ouvrit la porte et rejoignit son visiteur.

— Bonjour, dit-elle, le plus calmement possible.

— Bonjour, Lou.

Jack mit une main en visière au-dessus de ses yeux pour mieux contempler la jeune femme.

— C'est Hattie qui m'envoie, dit-elle. Elle m'a dit de t'offrir cette tasse de café et de te conseiller de filer le plus vite possible. D'ailleurs, pourquoi es-tu venu?

Jack prit la tasse qu'elle lui tendait.

— J'ai promis à Mary de l'aider, répondit-il.

— A quoi faire?

Il but une gorgée, et ferma à demi les yeux pour mieux savourer le breuvage.

— Hmm... Hattie fait le meilleur café du monde, murmura-t-il.

Susan ne broncha pas.

— De quelle mission Mary t'a-t-elle chargé?

— C'est un secret entre nous. Elle veut te faire une surprise pour ton mariage.

Il termina son café et regarda Susan en plissant les yeux.

— En fait de surprise... Tu peux m'expliquer pourquoi tu portes un tel accoutrement?

La jeune femme lança un coup d'œil à son pantalon de toile et à sa chemise trop large.

— J'avais envie de confort, ce matin. J'enfilerai une robe plus tard. Pour l'instant, je me sens bien comme ça.

Jack tendit la main et caressa les longs cheveux sombres de la jeune femme.

— C'est la première fois que je te vois sans maquillage, les cheveux en désordre, murmura-t-il.

— Désolée... Ça doit être une vision de cauchemar!

— Pas vraiment... Pourquoi as-tu mis ma chemise?

Susan haussa les sourcils.

— Ta chemise? répéta-t-elle, stupéfaite.

Il hocha la tête.

— C'est moi qui te l'ai donnée, il y a quatre ans. Tu t'étais enfuie de chez toi après une dispute avec tes parents. Je t'ai rencontrée sur la route. Tu étais tombée et tu t'étais blessée au bras. En parfait gentilhomme, je t'ai donné ma chemise pour qu'on ne voie pas ta robe déchirée, et je t'ai ramenée chez toi.

— Tu conduisais torse nu? Voilà qui a dû choquer les voisins, sans compter mes parents ! remarqua Susan.

Elle cherchait à gagner du temps, afin de trouver la réponse à la question qui l'agitait : pour quelle raison Tallulah avait-elle conservé précieusement la chemise de Jack McGowan?

— Je portais une veste, mon chou. Il faisait nuit : personne ne nous a vus. Je t'ai déposée devant le perron, et je suis resté dans la voiture jusqu'à ce que je te voie ouvrir la porte et rentrer chez toi. En fait, c'est Jimmy qui aurait dû te raccompagner, mais il était déjà parti se battre en Europe.

Il plissa les yeux et tendit la main pour frôler d'un doigt une trace à peine visible sur le tissu, au-dessus du sein gauche de Susan.

— Regarde... Il y a encore la trace du sang qui coulait de ta blessure au bras... Elle te va bien, cette chemise, murmura-t-il.

Puis il y eut entre eux un long silence, lourd de tension. Susan entendit un oiseau chanter derrière elle, mais elle ne quitta pas Jack des yeux. Son regard était tellement intense qu'elle avait l'étrange impression qu'il la caressait de ses prunelles, et elle se sentait frémir comme s'il l'avait effectivement touchée.

— Ne l'épouse pas, Lou, dit-il soudain à mi-voix. Si Jimmy te voit, de là où il est, il doit en avoir le cœur brisé.

— Jack...

— Oh, je suis sûr que Jimmy souhaite que tu te maries, mais pas avec Ned Marsden. C'est un escroc, Lou. Un filou qui a fait sa fortune avec le sang de jeunes soldats comme mon frère. Je parie qu'il ne te sera même pas fidèle. Il te rendra malheureuse.

— Non, c'est impossible.

— Ne me dis pas que tu l'admires ! Tu es assez intelligente pour voir clair dans son jeu, Lou.

— Je sais.

— J'espère que tu sais aussi qu'il a une maîtresse.

— Cela ne m'étonne guère, répondit Susan avec calme.

C'était la voix légèrement enrouée et très sensuelle de Tallulah qui s'échappait de ses lèvres, et elle se dit que c'étaient aussi ses sentiments qu'elle exprimait.

— Ned ne me rendra pas malheureuse, poursuivit-elle, car je n'ai plus de cœur, Jack. Je l'ai laissé dans la tombe de Jimmy. Alors, quitte à me marier, autant épouser Neddie. S'il m'a choisie, ce n'est pas parce qu'il m'aime, mais parce qu'il veut acheter ma beauté et mon nom. Pour lui, je ne suis qu'un élément de son décor. Pour moi, c'est le moyen de quitter enfin mes parents. Ce mariage va me donner une certaine indépendance, et je pourrai également assurer celle de Mary. Si Ned m'est infidèle, tant mieux : il me laissera dormir, la nuit, ajouta-t-elle d'un ton cynique.

Jack la regarda avec consternation.

— Grands dieux, Lou... Comment peux-tu accepter un tel marché? C'est indigne de toi! Tu mérites mille fois mieux.

— Des tas de gens méritent mieux que leur sort, répliqua-t-elle. Jimmy ne méritait pas de mourir sur une plage française... Mais la vie n'est pas forcément juste. Jack.

— Peut-être pas. Mais Jimmy s'est bien battu, et j'espérais que tu en ferais autant. Jamais je n'aurais cru que tu rendrais les armes aussi facilement.

La pointe de mépris que contenait sa remarque piqua Susan au vif. Au fil des heures, la personnalité de Lou lui était devenue familière : elle ressentait ses émotions, ses désirs, ses sentiments. Et aussi le désespoir qui la minait lentement, inexorablement. En regardant Jack McGowan, elle se sentit envahie par une passion à peine contrôlable : la passion de Lou pour cet homme qui n'était pas celui qu'elle allait épouser.

— Il arrive un moment où on n'a plus envie de se battre, dit-elle.

— Fais-le pour Jimmy, insista-t-il.

— Jimmy est mort ! cria-t-elle, les nerfs à vif. Je ne suis plus sa petite fiancée !

Jack secoua la tête.

— Non, tu ne l'es plus. Tu es devenue lâche, tu choisis la solution la plus facile. Ne t'inquiète pas : je n'écirai rien sur Marsden. Même si j'avais assez de preuves pour le dénoncer, je ne le ferais pas par... amitié pour toi.

— J' imagine que je dois te remercier? rétorqua-t-elle avec ironie.

Elle se sentait si triste, si coupable devant tout ce gâchis que la colère et le cynisme étaient devenus ses seules armes.

— Oui. Comme ceci...

D'un geste vif, Jack glissa une main derrière la nuque de la jeune femme, et posa les lèvres sur les siennes.

Aussitôt, Susan sentit son corps s'embraser. Du fond de sa mémoire surgit un souvenir : celui d'une autre bouche sur la sienne, d'un autre corps plaqué contre le sien, et d'un désir si fulgurant, si puissant, qu'il semblait avoir traversé le temps pour l'envahir de nouveau et lui faire perdre la

raison.

Fiévreusement, elle noua les bras autour du cou de celui qui l'embrassait avec fougue, une main derrière sa taille, l'autre sur son sein. Elle était prête à s'allonger sur l'herbe et à s'abandonner à lui quand la voix de Hattie résonna dans la cour, urgente, pressante.

— Hou, hou, mademoiselle Tallulah ! Venez vite : on vous appelle au téléphone !

Ce fut Jack qui réagit le premier. Il la relâcha brusquement et fit un pas en arrière, comme s'il venait de se brûler. Le souffle court, les yeux assombris par le désir, il serra les poings.

— Va répondre, Lou. C'est sans doute ton cher fiancé qui veut te parler. Mais, maintenant, tu sais qu'il ne pourra jamais te satisfaire. Les années que tu passeras près de lui vont te paraître bien longues et bien mornes.

Susan leva la tête et rencontra son regard.

— Et toi, Jack? Que m'offres-tu, à la place?

« Propose-moi quelque chose, pria-t-elle désespérément. Si tu me demandes de te suivre, je le ferai. Tout de suite. »

Mais il se tut.

Elle aurait voulu le gifler, si fort que le coup aurait résonné jusqu'aux confins du Connecticut.

Mais elle se contenta de lui tourner le dos pour qu'il ne vît pas les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Adieu, Jack, lança-t-elle en se dirigeant vers la cuisine où l'attendait Hattie.

— Oh, mon poussin ! dit la cuisinière en voyant le visage défait de la jeune femme. Heureusement que vos parents ne vous ont pas vus, tous les deux ! Vous étiez juste sous leur fenêtre...Je crois bien que celui que vous allez épouser demain n'est pas l'homme qu'il vous faut, Lou, ajouta-t-elle avec compassions.

— Je sais, Hattie. Mais celui qu'il me faut n'a pas l'intention de m'épouser, répliqua Susan tristement. La jeune femme se sentait si malheureuse qu'elle commençait à se demander si elle n'était pas devenue Lou, corps et âme. Et si son destin tragique n'allait pas être le sien.

On était à la veille du mariage. Les Abbott n'avaient pas lésiné sur les festivités. Elles allaient commencer le soir même, pour se terminer...

Se terminer de façon définitive, par sa mort, songea Susan en frissonnant. La mort lui permettrait-elle de retourner à son existence précédente? Ou bien allait-elle demeurer Tallulah pour l'éternité? Qu'adviendrait-il de la personne qui s'appelait Susan? Et qui était-elle, désormais? Un hybride? Une mutante? Une schizophrène?

La répétition du mariage allait avoir lieu à midi, à l'église Sainte-Anne. Ensuite, il y aurait un déjeuner, auquel assisteraient tous les membres de la famille venus exprès pour l'occasion, ainsi que les amis — ou plutôt les relations de ses parents. Le mariage lui-même était prévu à 11 heures, le lendemain. Et Tallulah mourrait avant minuit.

Comment était-elle morte? se demanda Susan. Dans un accident de train? De voiture? Curieusement, sa mère ne le lui avait jamais dit.

Susan était en train de remuer ces sombres pensées devant une seconde tasse de café, tandis que Hattie s'affairait dans la cuisine, quand la sonnette de la porte d'entrée retentit.

— Je vais ouvrir, déclara la jeune femme en se précipitant hors de la pièce.

La maison des Abbott était immense, et Susan se perdit en chemin. Quand elle se retrouva enfin dans l'entrée, le visiteur impatient s'était mis à tambouriner contre la porte.

Agacée par ses façons, Susan ouvrit la porte en grand, et se trouva face à Neddie Marsden. Elle aurait dû s'en douter... Qui d'autre que lui aurait fait preuve d'un tel sans-gêne?

— Cesse de faire du bruit, lui dit-elle très calmement. Tu vas réveiller tout le monde!

La colère qui déformait les traits de Marsden céda la place à la stupéfaction. Il contempla la jeune femme, bouche bée, incrédule.

— Qu'est-ce que c'est que cette tenue? lança-t-il, les sourcils froncés.

Susan se rebiffa. Elle avait horreur des scènes, et elle n'avait aucune intention de subir celle que Ned lui préparait, avec ses airs de tyran furieux.

— Il vaut mieux rentrer chez toi, Ned. Je ne suis pas d'humeur à supporter tes colères, ce matin, dit-elle d'un ton ferme.

Il lui prit le bras d'une poigne de fer, et la poussa avec violence contre le mur de l'entrée.

— Tu es devenue folle? gronda-t-il d'un ton rageur. Tu as l'air d'un garçon manqué... File dans ta chambre et change-toi immédiatement. Mets une robe, coiffe-toi, maquille-toi, et rejoins-moi ensuite dans le salon. C'est un ordre, ajouta-t-il d'un ton coupant.

Ces derniers mots mirent Susan hors d'elle.

— Je m'habille comme je veux. Et je me changerai quand ce sera nécessaire, compris? J'ai le droit de faire...

Ned se mit à secouer la jeune femme si fort que sa tête heurta le mur derrière elle.

— Tu n'as aucun droit, tu m'entends? Demain, tu seras ma femme, et tu as intérêt à te conduire en tant que telle et à m'obéir, quelles que soient les circonstances. Je pensais que tu l'avais compris, au cours de ces derniers mois.

— Et que se passera-t-il, si je n'ai pas envie de le comprendre?

— Tu n'as pas le choix.

— Oh, si! Je peux refuser de t'épouser.

La fureur déforma les traits de Marsden. Il enfonça les doigts dans la chair tendre de Susan, qui

réprima une grimace de souffrance.

— Tu vas m'épouser, que tu le veuilles ou non, Tallulah ! Personne ne te demande ton avis. C'est une question réglée. Demain, je t'attendrai à l'autel. Tu as intérêt à m'y rejoindre, sinon...

— Sinon? souffla Susan, le regard plein de défi.

— Tu sais très bien ce qui se passera. Inutile de revenir en arrière. Nous savons, toi et moi, qu'il s'agit d'un marché dûment négocié. Ta beauté et ton nom me permettront de briller en société. En retour, je protégerai la réputation de ta famille et la fortune que ton père a amassée pendant la guerre.

— C'est toi qu'on devrait montrer du doigt, pas mon père ! C'est toi qui as profité de la guerre pour t'enrichir !

Ned eut un sourire cynique.

— Nous en avons profité tous les deux : ton père autant que moi. Et tu en profites aussi ! Réfléchis un peu, ma chérie. Avec quel argent t'achète-t-il tes toilettes et tes bijoux ? Quant à notre mariage, il va coûter une petite fortune, ne l'oublie pas ! Ton père n'a pas envie que le gouvernement vienne fourrer le nez dans ses comptes. Pour se protéger, il a besoin de moi, Tallulah. Il t'a échangée contre mon soutien.

— Et moi? demanda Susan, le cœur serré. Qu'est-ce que j'y gagne, moi?

— C'est une simple transaction. Personne n'attache d'importance à tes sentiments, ma biche. Tu auras une vie facile, et tu seras la reine de toutes les réceptions... Mais cela ne t'intéresse guère, je crois?

— Non.

— Alors, pense à ta petite sœur, suggéra Ned d'une voix mielleuse. Tu ne voudrais pas que son avenir soit compromis à cause de toi, n'est-ce pas? Si tu refuses de m'épouser, je dénoncerai les actes frauduleux que ton père a commis pendant la guerre. Le nom des Abbott sera terni à jamais, et ta sœur n'aura que ses yeux pour pleurer quand elle sera en âge de se marier. Qui voudra d'elle?

Ned eut un sourire narquois en constatant que la jeune femme se taisait.

— Je vois que tu me comprends. Tu vas m'épouser, et tu ne feras plus jamais de crise de nerfs. J'exige que tu m'obéisses, dorénavant. Pour commencer, je t'interdis de voir Jack McGowan...

Il enfonça encore un peu plus les doigts dans sa chair, tout en poursuivant :

— ... Sinon, je risque de perdre patience. Et ce McGowan pourrait le regretter. Tout comme toi, d'ailleurs. Les accidents sont si vite arrivés, ajouta-t-il à mi-voix.

Ned avait un regard intense, et Susan sentit son sang se glacer dans ses veines. Peut-être Tallulah n'était-elle pas morte par accident, songea-t-elle soudain. Peut-être que Ned l'avait tuée de ses mains.

— Tu me fais mal ! cria-t-elle.

— Je m'en moque.

— Peut-être mais ça risque de se voir. Je te rappelle que ma robe est décollée ! Je pourrais expliquer aux invités à quel point tu aimes me frapper, ajouta-t-elle d'un ton perfide.

A contrecœur, Ned la relâcha. Elle s'adossa au mur. Elle se sentait soudain très faible.

— Va te changer, Tallulah. Et prends ton temps. Je veux que tu me fasses honneur : c'est pour ça que je t'épouse.

Sa voix était douce, son regard froid, son sourire cruel. Il recula d'un pas pour la laisser s'en aller, avec l'air satisfait de quelqu'un qui est sûr d'avoir réduit son adversaire à néant.

— Tu risques d'attendre longtemps, dit Susan.

— Je suis patient. Souviens-toi d'une chose : je finis toujours par gagner.

Susan le croyait sans peine. Elle savait comment il avait tourné. Elle avait vu l'air craintif de sa

seconde femme, et la façon dont Ned, à soixante-dix ans passés, s'appliquait encore à dominer son entourage. Elle frissonna. Se souvenir ainsi du futur... N'était-ce pas étrange ?

Sans un mot, elle lui tourna le dos et se dirigea, tête haute, vers l'escalier qui menait aux chambres. Sur le palier, elle croisa son père. Ou, plutôt, celui de Tallulah.

— J'ai entendu des éclats de voix, grommela Ridley Abbott. Qu'as-tu encore fait ? J'espère que tu n'as pas mis Ned en colère !

Susan regarda l'homme qui avait élevé Mary, sa mère. Elle le jugea médiocre et lâche. Il était d'un égoïsme incroyable. Comment un père pouvait-il sacrifier ainsi sa fille ? La vendre au plus offrant, comme si elle n'était qu'une marchandise ?

— Ne craignez rien : il est toujours d'accord pour m'épouser, lâcha-t-elle avec mépris. Ou dois-je dire « m'acheter » ?

Elle détourna les yeux, et marcha vers sa chambre.

— Pour l'amour du ciel, va mettre une robe ! s'exclama son père derrière elle. Comment oses-tu te promener dans des vêtements pareils ? Tu veux vraiment tout gâcher !

Susan continua d'avancer sans se donner la peine de répondre. Une fois dans sa chambre, elle claqua la porte derrière elle, puis s'y adossa en tremblant. Dehors, le soleil brillait. Pourtant, elle grelottait au point de claquer des dents. Lentement, elle s'approcha de l'un des deux fauteuils installés près de la fenêtre, et s'y laissa tomber.

Les bras croisés, elle se balançait doucement, comme une enfant, en se répétant qu'il devait y avoir un moyen d'échapper au sort affreux qui l'attendait.

Oui, il devait y avoir un moyen, mais lequel ? Comment pouvait-elle sortir vivante de ce piège, et sans sacrifier Mary ?

La difficulté était de taille, mais n'était-ce pas justement pour la résoudre qu'elle se trouvait ici, ou du moins qu'elle rêvait qu'elle était ici ? Susan n'avait qu'une certitude : si Tallulah avait littéralement aspiré son esprit et avait échangé son corps contre le sien, c'était pour l'appeler à l'aide et changer son destin. L'histoire ne pouvait pas se répéter : c'eût été trop absurde.

Elle se leva pour se regarder dans le grand miroir près de l'armoire. Tallulah Abbott avait le teint très clair, des yeux sombres et une bouche ronde et charnue. Susan se mordit la lèvre inférieure, fronça légèrement les sourcils et prit son air le plus déterminé. Elle fut satisfaite de constater que le visage de Lou Abbott n'était pas seulement celui d'une ravissante jeune femme. Il pouvait aussi refléter une volonté d'acier et un caractère bien trempé.

D'un doigt incertain, Susan toucha la petite trace rougeâtre, sur la chemise de Jack. Brusquement, la vision d'un événement qu'elle n'avait pas vécu, et qui appartenait exclusivement à la mémoire de Tallulah, surgit devant ses yeux. Elle se voyait en train d'enfiler la chemise que Jack lui tendait pour dissimuler la plaie qu'elle s'était faite au bras, alors qu'elle s'enfuyait de la maison de ses parents. Elle sentait sur elle le tissu encore tiède, imprégné de l'odeur de Jack, comme la plus sensuelle des caresses. Elle comprit alors pourquoi Lou avait conservé précieusement cette chemise dans son armoire, depuis ce soir-là. Malgré les apparences. Lou aimait Jack.

Pourtant, ce n'était pas Jack qui lui permettrait de sortir du piège infernal dans lequel elle était tombée. Pour lui, elle n'était que la petite fiancée de son frère, une sorte de belle-sœur officieuse. S'il l'avait embrassée, ça ne l'avait guère affecté, puisqu'il lui avait dit clairement qu'il s'en allait. Il allait partir à l'étranger en la laissant aux mains de Ned, sans état d'âme. Il l'avait avertie des agissements frauduleux de Ned, mais sans lui proposer aucune alternative.

A regret, Susan retira la chemise et la lança en direction du sac à linge bordé de dentelle blanche qui trônait près de la salle de bains. Dans le miroir, elle aperçut les marques que les doigts de Ned

avaient laissées sur son cou, ses épaules et le haut de ses bras. Elle frémit de dégoût. Maintenant qu'elle ressentait les sentiments et les émotions de Tallulah, elle savait que la jeune femme n'avait pas la mentalité d'une victime.

Il lui restait quelques heures pour trouver un moyen d'éviter ce mariage désastreux. Mais, pour l'instant, elle était attendue dans le salon. Mieux valait donner le change, afin que personne ne se doutât de rien. Avec un soupir, Susan ôta sa chemise et son pantalon, et enfila le porte-jarretelles qui lui comprimait le ventre et les hanches. Puis elle mit des bas de soie et une combinaison ornée de dentelle et retenue aux épaules par deux fines bretelles. Il n'y avait plus qu'à choisir la robe. Mais laquelle était-elle censée porter? Elle n'en avait pas la moindre idée.

Susan passait fébrilement en revue les robes suspendues dans son armoire quand une odeur de tabac lui chatouilla les narines. Elle fit un bond et se retourna, stupéfaite. Elda venait d'entrer dans sa chambre sans même avoir pris la peine de frapper.

La belle-mère de Tallulah était la caricature vivante de Joan Crawford sur le déclin, depuis ses ongles vernis de rouge orangé à ses lèvres corail, en passant par ses cheveux noirs savamment bouclés et son très long fume-cigarette en argent orné de brillants.

— Il paraît que tu t'es disputée avec Ned, dit-elle après avoir fermé la porte derrière elle. Je pensais que tu étais assez intelligente pour comprendre qu'il fallait manipuler ce genre d'homme avec précaution. Ned aime qu'on le flâne et qu'on l'admire... Tu devrais le savoir, non?

Susan prit son air le plus neutre, tout en écoutant Elda avec attention, et en s'efforçant de déchiffrer le message qui se dissimulait derrière les mots. Il y avait quelque chose entre Ned et Elda, elle en était sûre.

— Tout ce que je sais, c'est que je n'ai pas envie de l'épouser, répondit-elle.

Le sourire d'Elda se figea.

— Oh, mais nous le savons aussi, chérie. Tu nous l'as déjà dit. Mais tu n'as pas le choix. Il nous ruinera si tu refuses ce mariage.

— J'ai l'impression de jouer un rôle dans un film absurde, murmura Susan.

— Ça ne m'étonne guère, mon chou. Tu as toujours adoré les mélodrames et les films à l'eau de rose que l'on tourne à Hollywood. Tu devrais pourtant savoir que les Abbott méprisent ce genre de distraction : c'est trop vulgaire. Tout comme il est vulgaire de se marier par amour ou de se rebeller contre ses parents. Les Abbott se montrent toujours à la hauteur de ce que l'on attend d'eux.

— Et qu'est-ce qu'on attend de moi ?

— Tu veux vraiment que je te le rappelle. Tallulah? Tu sais très bien que, si tu n'épouses pas Neddie, il nous lâchera, et ton père perdra tout, absolument tout : sa maison, son argent, sa réputation... Il finira par se suicider, quand la presse racontera la façon dont il a fait fortune. Je suppose que tu ne voudrais pas avoir sa mort sur la conscience, mon chou?

Susan s'efforça de rester calme. Ce n'était pas tant les agissements de Ridley Abbott qui la perturbaient, mais plutôt la méchanceté d'Elda. Elle incarnait le mal, songea la jeune femme en regardant sa pseudo-belle-mère arrondir les lèvres pour souffler un rond de fumée.

Quand elle la fixa de nouveau avec un sourire cruel, la jeune femme se prépara au pire.

— As-tu peur du sexe, petite fille? Je sais que tu es restée pure pour offrir ta virginité à ton malheureux soldat, et que, depuis, tu n'as pas eu le moindre petit ami. Evidemment, Neddie n'est pas celui que je recommanderais pour une première expérience. C'est un amant exigeant, parfois brutal. Et quand tu auras acquis suffisamment d'expérience pour apprécier ce genre de relation, il se sera sans doute lassé de toi... Mais personne ne t'a promis que ton mariage serait heureux, n'est-ce pas ?

Elda tira une dernière bouffée, puis écrasa son mégot dans le pot de fleurs posé sur la coiffeuse

de Lou. Après quoi elle reprit d'un air narquois :

— Je vais quand même te donner un conseil. Lou, puisque tu te maries demain. Montre-toi douce et timide, et fais tout ce que Neddie te demandera, moyennant quoi il ne te brutalisera pas. Si tu te révoltes, par contre, s'il doit te forcer, il sera tellement excité qu'il ne se contrôlera plus. A toi de choisir, petite.

Susan déglutit avec peine.

— Mais enfin... Le sexe n'est pas un rapport de force !

— Avec Ned, si. Il a un petit côté sadique qui peut être très agréable, quand on sait l'apprécier.

Je parle d'expérience, ajouta Elda avec nonchalance.

Horriifiée, Susan la suivit des yeux tandis qu'elle se dirigeait vers son armoire. D'une main experte. Elda fit glisser les différentes toilettes qui y étaient suspendues, et saisit une robe imprimée de fleurs roses, qu'elle tendit à Susan.

— Enfile ça. Et n'oublie pas de te coiffer et de te maquiller convenablement. Tu es pâle comme une morte. Les invités commencent à arriver. Ton cousin Doug est là ; il a déjà avalé trois verres de whisky, et Ginny est trop occupée par leur rejeton pour l'empêcher de boire davantage. Je pensais qu'elle serait assez raisonnable pour comprendre qu'on n'emmène pas une enfant de trois ans à la répétition d'un mariage, mais elle a autant de cervelle qu'un moineau.

Susan serra la robe contre elle. Elle se sentait incapable de prononcer le moindre mot.

— Tu pourrais sourire, au moins ! Quand tu nous rejoindras, tu auras intérêt à faire croire que tu es folle de joie à l'idée d'épouser Neddie. Tu n'as qu'à imaginer qu'il s'agit de Jack.

— Jack ? répéta Susan, stupéfaite, en se demandant si elle avait bien entendu.

Un sourire mauvais joua sur les lèvres minces d'Elda.

— Tu pensais que je n'étais pas au courant? Voyons, mon chou, je ne suis pas aveugle ! Tu le regardes comme s'il était un demi-dieu ! Tu aimais beaucoup Jimmy, mais, si tu t'es fiancée avec lui, c'est parce que tu pensais que tu n'aurais jamais Jack. C'est pour cela que tu t'es sentie tellement coupable quand Jimmy est mort. Mais je vais te donner un autre conseil, Lou. Si tu fantasmes au sujet de Jack, ça t'aidera quand tu seras au lit avec Neddie... Pourtant, leur façon de faire l'amour est très différente, ajouta Elda d'un air entendu.

— Vous... Vous l'avez fait aussi avec Jack ? bredouilla Susan, effarée.

Elda hocha la tête avec satisfaction.

— Il y a très longtemps. Cet idiot n'a pas cessé de s'en sentir coupable, alors que c'était moi qui avais pris l'initiative! Mais c'est un excellent amant, je l'avoue. Dommage qu'il n'ait pas envie de jouer aux petits jeux que Neddie et moi apprécions tant...

Avec un soupir, Elda se pencha et déposa un baiser glacé sur la joue de Susan.

— Malheureusement, tu n'auras pas la possibilité de les comparer, mon chou, lui glissa-t-elle à l'oreille.

Sur ces mots, elle se dirigea vers la porte, puis se retourna, la main sur la poignée.

— Ce sont toujours les plus forts qui gagnent, Lou. Tu fais partie des faibles : il est normal que tu perdes. Au moins, tu seras contente de savoir que tu t'es sacrifiée pour protéger ta petite sœur chérie. Tu as intérêt à jouer ton rôle à la perfection, demain, pour que Mary ne doute pas une seule seconde de ton bonheur. D'accord ?

Susan sentit naître dans son cœur un secret espoir. Elda croyait parler à Tallulah, qui semblait avoir accepté son destin, alors qu'en réalité, elle s'adressait à une femme moderne, indépendante, qui avait l'habitude de s'assumer.

— Je vous rejoindrai dans le salon dans quelques minutes, répondit-elle.

Son air énigmatique alerta Elda.

— J'espère que tu vas te montrer raisonnable, cette fois.

Susan se détourna pour dissimuler le sourire qui lui montait aux lèvres.

— Vous me connaissez suffisamment pour le savoir, non?

— Ce n'est pas une réponse !

— C'est la seule que vous aurez, Elda. Et, si vous voulez que je sois à l'heure pour la répétition, vous avez intérêt à me laisser m'habiller.

Elda hésita une fraction de seconde, puis se mit à rire doucement.

— Pauvre chérie... Je te laisse, mais dépêche-toi. Tu sais que Neddie n'aime pas qu'on le fasse attendre. Tu connais son caractère : il peut devenir brutal, ajouta-t-elle en lançant un coup d'œil aux marques laissées par les doigts de Marsden sur le corps de Lou.

Dès que la porte se fut refermée derrière Elda, Susan donna libre cours à sa fureur.

— Je connais le caractère de Neddie, siffla-t-elle entre ses dents. Mais aucun de vous ne connaît celui de Susan Abbott ! Vous risquez d'être surpris, tous autant que vous êtes...

Tout en tremblant de rage, elle enfila sa robe. Puis elle s'assit devant le miroir de sa coiffeuse, et choisit le rouge à lèvres le plus éclatant qu'elle put trouver parmi les différents fards de Tallulah. Avec soin, elle le passa sur ses lèvres. A la façon de certains guerriers, elle se peignait le visage avant de livrer bataille.

11.

La répétition du mariage ne commença pas trop mal. Susan reconnut tout de suite l'église Sainte-Anne, qui n'avait guère changé en un demi-siècle. Tout heureuse de se retrouver enfin dans un lieu familier, elle voulut s'agenouiller sur l'un des bancs pour se recueillir. Au fond de son cœur, elle nourrissait le secret espoir qu'en priant ainsi, elle pourrait peut-être décider son ange gardien à lui venir en aide.

Quand elle demanda à son fiancé et à son père de lui accorder quelques minutes de solitude, les

deux hommes la regardèrent d'un air horrifié, comme si elle avait été possédée par le démon.

— Ne sois pas ridicule, Tallulah. Tu as autre chose à faire. Tu auras tout le temps de prier quand tu seras mariée, déclara Ridley d'un ton cassant.

— J'espère que tu ne vas pas devenir une grenouille de bénitier, grommela Ned.

Avec un soupir, Susan dut se résoudre à remettre à plus tard la petite conversation qu'elle avait l'intention d'avoir avec son ange.

La répétition reprit et, bientôt, l'église fut pleine d'étrangers bavards, qui ne cessaient de venir embrasser la jeune femme ou la complimenter. Heureusement, Mary ne quittait pas Susan un seul instant. Elle lui chuchotait le nom des gens et leur lien de parenté avec Tallulah. Grâce à la maîtrise qu'elle avait sur elle-même et qu'elle ne cessait de renforcer, ces derniers temps, Susan parvint à demeurer impassible quand on lui présenta une mince jeune fille dont elle avait célébré récemment le soixante-dixième anniversaire, ou un jeune homme aux cheveux gominés qu'elle n'avait connu que chauve et pourvu d'un dentier.

Le plus difficile était de serrer la main de ceux dont elle n'avait jamais connu que les tombes. La mère de Susan avait été fort bien élevée et, quand un membre de la famille Abbott mourait, elle se faisait un devoir d'assister aux funérailles. Elle avait souvent emmené Susan afin de lui apprendre comment se comporter en pareilles circonstances. Aussi la jeune femme reconnut-elle sans peine, parmi les invités, le nom d'une bonne dizaine de personnes dont elle avait béni les cercueils... Le fait de les voir là, en forme et de bonne humeur, de bavarder avec eux, d'embrasser leurs joues tièdes, leur chair bien vivante, lui mit les nerfs à vif.

Comme il s'agissait d'un mariage fastueux, Susan avait droit à une cohorte de garçons et de demoiselles d'honneur. Les demoiselles pépiaient autour d'elle comme des perruches, et leurs voix aiguës se mêlaient à celles, beaucoup plus graves, des jeunes gens. Le père Montgomery, qui devait célébrer la messe, était un vieil homme aux épaules larges et aux cheveux argentés. Il parlait si doucement que Susan avait le plus grand mal à le comprendre, au milieu de la cacophonie de voix qui résonnaient dans la nef, et elle ne cessait de lui demander de répéter ce qu'il venait de dire, comme si elle était soudain devenue sourde. L'organiste avait averti qu'il ne pourrait pas assurer la répétition, aussi l'huissier entonna-t-il d'un air majestueux mais d'une voix de fausset l'air de la marche nuptiale. Trébuchant sur ses talons hauts, Susan se laissa entraîner par Ridley jusqu'à l'autel où l'attendait Ned. Quand elle aperçut Jack McGowan à côté de Ned, elle ne put retenir une exclamation de surprise.

— Comment? Vous êtes le témoin? demanda-t-elle, stupéfaite.

— Voyons, Tallulah, tu dis n'importe quoi! intervint Ned. Tu sais parfaitement que mon témoin est Freddie, mon cousin. Il ne pouvait pas assister à la répétition, et McGowan a accepté de le remplacer.

— C'est gentil, murmura Susan.

— Dépêchons-nous, grommela Ridley. On nous attend à la maison pour dîner.

Les demoiselles d'honneur s'agitèrent avec frénésie autour de Susan; l'un des garçons se prit le pied dans le tapis et s'étala de tout son long devant les fiancés; Ridley renversa sa chaise en se levant trop vite, et Ned écrasa les orteils de Susan en se rendant à l'autel.

Quant à Jack, il refusa tout simplement de jouer son rôle.

— J'ai oublié les alliances, déclara-t-il en fouillant dans les poches de sa veste.

Les sourcils froncés, Ned commençait à s'énerver quand le père Montgomery éclata d'un rire tonitruant.

— Heureusement qu'il ne s'agit que de la répétition, mes enfants!

— Nous nous marierons demain, avec ou sans alliances, déclara Ned d'un ton sans réplique. Rien ni personne ne nous en empêchera.

Quand il fut enfin l'heure de quitter l'église, le volume sonore avait atteint un tel niveau que Susan souffrait d'une migraine épouvantable. Elle se précipita dehors pour respirer un peu d'air frais. Ned s'approcha d'elle, lui prit le bras, et l'entraîna vers la limousine dans laquelle elle était arrivée à l'église, en compagnie de Ridley et de plusieurs demoiselles d'honneur. Elle aperçut alors un coupé sport rouge vif qui roulait lentement dans leur direction.

Mary était assise à l'arrière, entre deux garçons d'honneur, et arborait un sourire radieux.

— Viens avec nous, Lou! cria-t-elle joyeusement. Tu as besoin de te changer les idées !

Susan sentit les doigts de Ned se resserrer sur son bras comme les serres d'un oiseau de proie, mais elle se serait fait tuer sur place plutôt que de rentrer avec lui.

— J'arrive! répondit-elle.

D'un geste aussi rapide qu'inattendu — qu'elle avait appris au cours d'aïkido, elle se dégagea de l'emprise de son fiancé et courut rejoindre Mary.

— Je sais que tu adores la vitesse. Tu veux conduire, Lou? demanda le jeune homme qui était au volant.

Susan hésita. Elle aimait conduire, mais cette voiture n'était pas équipée d'une boîte de vitesses automatique, comme elle en avait l'habitude, si bien qu'elle préféra s'abstenir.

— Non, merci. Je préfère la place du passager, dit-elle en souriant.

Le jeune homme hocha la tête et démarra en faisant crisser les pneus sur le gravier de l'allée. Plaquée contre le dossier de son siège, Susan entendit le rire joyeux de Mary derrière elle.

— Tu as perdu quelque chose? demanda le conducteur en lui lançant un regard intrigué.

Susan s'arrêta de farfouiller autour d'elle et se redressa sur son siège. Quelle idiote elle faisait ! Elle aurait dû savoir qu'il n'y avait pas de ceinture de sécurité, à l'époque.

— Je... J'ai dû perdre une épingle à chapeau, bredouilla-t-elle, mortifiée.

— Tu n'en portes jamais, Lou! s'exclama Mary en riant de plus belle.

La fillette se tourna vers le conducteur.

— Hé, Todd... Si on allait manger une glace chez Eddie?

— Bonne idée, petite!

Todd ! Susan avait soudain la gorge sèche. Elle était pétrifiée sur son siège. Elle savait qui était Todd, et le destin qui l'attendait. Sa mère lui avait raconté l'histoire de ce cousin adoré, qui s'était tué dans un accident de voiture le jour de ses vingt-deux ans. Elle lança un coup d'œil au jeune homme qui fredonnait en écoutant la radio.

Soudain, elle se pencha et tourna le bouton de l'autoradio pour couper le son.

— Todd, dit-elle d'une voix impatiente.

— Oui, Lou?

— Sois prudent, je t'en prie.

Devant le sérieux de son expression, il lui adressa un sourire rassurant.

— Ne t'en fais pas, ma cousine chérie. Je ne vais pas t'abîmer la veille de ton mariage ! Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu épouses ce vieux Ned...

Il haussa les épaules.

— Après tout, c'est ton choix, n'est-ce pas? Chacun de nous doit prendre son destin en main, ajouta-t-il, tout en ralentissant légèrement, par amitié pour sa cousine.

Susan se cala contre son dossier. Elle se souvenait d'avoir vu la tombe de Todd, dans le cimetière familial. Il s'était tué sur le chemin de l'université de Princeton, alors qu'il revenait d'une

soirée organisée pour son anniversaire. Sa voiture avait dérapé, et elle était tombée d'un pont. Elle s'était écrasée vingt mètres plus bas. Il était mort sur le coup.

— Promets-moi de ne jamais conduire trop vite, Todd. Et de te méfier des ponts.

Il se tourna vers elle et lui sourit. Il était si jeune, si plein de charme et de vie, songea Susan, le cœur serré.

— Tu es à moitié cinglée, mais je t'aime bien quand même, Lou.

— Promets-le-moi. répéta-t-elle.

— D'accord, d'accord. Ce sera ton cadeau de mariage... Je roulerai comme un escargot. Du moins, je te promets d'essayer.

Susan le remercia d'un sourire. Elle ne pouvait rien faire de plus. Elle se rappela la tombe en marbre blanc, sur laquelle était gravé le nom de Todd Abbott. Brusquement, elle songea qu'elle n'avait jamais vu celle de Tallulah Abbott.

Fébrile, elle se tourna vers Mary.

— Où Tallulah a-t-elle été enterrée?

Il y eut un silence abasourdi. Todd finit par le rompre d'un éclat de rire.

— Avec Neddie, je suppose. Mais il va falloir que tu attendes un bon demi-siècle... Franchement, Lou, ton humour est plutôt noir !

— Excuse-moi. Je ne sais pas pourquoi, je pensais à la mort, murmura Susan d'un ton qu'elle s'efforça de rendre léger. Voyons, Mary, où voudrais-tu être enterrée?

La fillette lança un coup d'œil complice à Susan, et fit mine de réfléchir.

— Eh bien, dans le cimetière de Sainte-Anne, comme tous les Abbott, je suppose.

Comme tous les Abbott, effectivement, se dit Susan. A l'exception de Tallulah.

— Parlons d'autre chose, suggéra l'un des deux garçons d'honneur qui était assis à l'arrière avec Mary. De la glace que nous allons manger, par exemple ! Quel parfum vas-tu choisir, Lou?

— Je parie que tu vas la prendre au chocolat, dit Mary. Tu adores le chocolat !

La simple odeur du chocolat rendait Susan malade. Sa mère lui disait souvent qu'elle devait être une mutante, car les Abbott étaient tous fous de chocolat.

En ce moment précis, c'était exactement ce qu'elle avait l'impression d'être : une mutante.

A la grande surprise de Mary, elle secoua la tête.

— Je la prendrai à la fraise, déclara-t-elle. Demain, j'entame une nouvelle vie. Alors, autant commencer à changer tout de suite !

— Jamais je n'aurais cru voir ça! s'exclama l'un des deux garçons en faisant mine de s'évanouir sur la banquette arrière. Voilà que Tallulah Abbott préfère la fraise au chocolat ! Il y a de quoi avoir une attaque !

Le jeune homme s'appelait Wilson. Il allait être le père de la meilleure amie de Susan, au lycée.

— La vie est pleine de surprises. Wilson, dit Susan avec un large sourire. Tu n'imagines pas à quel point!

Quand la petite voiture de sport rouge vif se gara devant la propriété des Abbott, la réception battait son plein. Une myriade de jeunes gens en uniforme s'affairaient de tous côtés. Les uns garaient les voitures des invités, les autres déchargeaient des provisions pour alimenter les différents buffets, d'autres encore escortaient les nouveaux venus jusqu'au perron et allaient annoncer leur arrivée à la maîtresse de maison. Elda, en l'occurrence.

— Quelle foule ! s'écria Susan, ahurie.

— Elda adore les réceptions, lui souffla Mary, tandis qu'elles montaient les marches du perron.

Elle dit toujours que plus on est de fous, plus on rit. J'espère que ce sera le cas, ce soir.

— J'ai bien peur que non, dit Susan entre ses dents. Regarde la tête qu'ils font.

Elle désigna du menton Elda, Ridley et Ned, qui formaient apparemment un trio inséparable ligué contre elle. Ils la regardèrent tous les trois d'un air mauvais quand elle fit une entrée tardive dans le salon. Par bonheur, Susan parvint à se mêler à la foule avant qu'ils ne pussent la prendre à part pour la sermonner sur sa conduite irresponsable. Un sourire figé sur ses lèvres rouges, elle serra des centaines de mains étrangères, prononça des milliers de mots, l'air enchanté, tout en se dirigeant subrepticement vers les portes-fenêtres grandes ouvertes qui donnaient sur le jardin. Elle avait hâte de respirer un peu d'air frais. Mais, quand elle vit que la pelouse était couverte de longues tables drapées de nappes immaculées, entre lesquelles circulaient des serveurs empressés, la jeune femme décida de s'éloigner un peu plus. Elle aurait voulu se trouver à des années-lumière de ces parfaits étrangers qui lui débitaient des compliments avec un sourire factice, de ces jeunes gens un peu éméchés qui lui proposaient à voix basse de s'enfuir avec eux, de ces jeunes femmes envieuses qui lui déclaraient en soupirant qu'elle avait une chance inouïe d'épouser l'homme le plus riche et le plus en vue de la région...

D'un pas aussi rapide que le lui permettaient ses sandales à talons hauts, Susan se faufila entre les fourrés, sur l'un des petits chemins tracés par le jardinier pour donner un semblant d'ordre à cette partie du jardin qu'il n'avait guère le temps d'entretenir vraiment. Elle n'y rencontra que deux couples furtifs, et une jeune femme à l'air fatigué, qui courait derrière une petite fille de deux ou trois ans, potelée et rieuse.

— Oh, Lou, je suis si contente pour toi ! s'exclama la jeune femme, abandonnant un instant sa course poursuite. Neddie est un homme charmant. Je suis sûre que tu seras très heureuse avec lui. Et j'espère que tu insisteras pour qu'il trouve du travail à Doug, ajouta-t-elle d'un ton pressant.

Grâce à Mary, qui lui avait raconté les problèmes de son cousin Doug, Susan comprit que c'était sa femme, Ginny, qui s'adressait à elle. Doug s'était ruiné aux courses, et il était devenu alcoolique. Sa femme et lui n'avaient plus que leurs yeux pour pleurer, et une insupportable petite fille, Krissie, qui ne cessait de leur échapper pour aller piocher dans les plats et vomir ensuite sous les tables.

Le tableau n'était guère encourageant.

— Je m'en occuperai, lui promit Susan d'un ton compatissant. Excuse-moi, Ginny, mais je dois vous quitter, maintenant. A tout à l'heure, lança-t-elle en se précipitant vers l'autre bout du parc.

Elle courut pour se mettre à l'abri derrière un bosquet, puis ralentit sa course et inspira profondément. De là où elle se trouvait, elle pouvait voir sans être vue. Elle distingua sans peine Neddie sur la terrasse, qui regardait tout autour de lui comme s'il la cherchait. Il devait être furieux de ne pas savoir où elle était, se dit la jeune femme. Tant pis pour lui. Elle n'avait aucune intention de se laisser manipuler, sermonner, chapitrer ou insulter, ce soir. A pas lents, elle s'enfonça encore davantage dans le sous-bois.

Bientôt, la musique et les éclats de voix ne lui parvinrent plus qu'en sourdine, comme un fond sonore à peine audible. La lueur des torches n'arrivait pas à s'infiltrer entre les buissons et les troncs d'arbres, et Susan se laissait guider par le clair de lune.

Quand elle fut certaine d'être enfin seule, elle s'adossa à un arbre, ferma les yeux et poussa un profond soupir. Elle avait la tête qui tournait en songeant au monde à la fois inconnu et familier dans lequel elle avait atterri si brutalement, et surtout au destin cruel qui l'attendait et qui n'aurait jamais dû être le sien.

Comme dans son enfance, elle ferma les yeux très forts en se disant que, si elle croyait suffisamment aux miracles, elle se retrouverait dans sa chambre, dans le cottage de sa mère, et que

tout redeviendrait comme avant.

Les paupières closes, le visage tourné vers les étoiles, elle se mit à rêver...

Le craquement d'une branche la fit tressaillir. Puis elle décela un pas, une présence. Quelqu'un l'observait, songea-t-elle, tout en refusant encore d'ouvrir les yeux pour affronter une réalité qui n'en était pas une.

Son intuition lui soufflait qu'il s'agissait d'un homme.

Ce n'était pas Neddie. Il l'aurait déjà attrapée par le bras et entraînée à sa suite, avec la brutalité qui le caractérisait. Ce n'était pas Ridley non plus. Il l'aurait insultée. Non, il n'existait qu'un homme, un seul, dans tout le Connecticut, qui était capable de l'avoir découverte là où personne ne l'aurait cherchée, et qui avait la patience d'attendre qu'elle voulût bien ouvrir les yeux.

Elle ne le fit pas languir plus longtemps.

— Que fais-tu ici, Jack? J'ai besoin d'être un peu tranquille. C'est pour ça que je me suis réfugiée dans les bois, grommela-t-elle.

— Je suis venu te parler.

— Pour quoi faire ? Pour me dire que Jimmy se retournera dans sa tombe, demain? Ça ne sert à rien... Je dois épouser Ned; je n'ai pas d'autre choix.

— Si.

— Ah, oui? Et lequel?

— Tu pourrais t'enfuir avec moi, au lieu de lier ton sort à celui de ce salopard.

La gifle que Susan lui assena claqua dans l'air du soir. Pétrifiée, la paume brûlante, Susan regarda la joue de Jack, zébrée de rouge, sans parvenir à croire qu'elle venait de la frapper.

— Tu as vu trop de films, petite, dit-il avec ironie.

— Excuse-moi, balbutia-t-elle. Je suis désolée...

— Oh, non, ne me dis pas que tu regrettes ! Ça gâcherait l'effet, reprit Jack d'un ton ironique. Cela dit, j'aimerais quand même savoir pourquoi tu m'as giflé. Ma proposition n'avait rien d'indécent, si ce n'est que tu en épouses un autre demain...

— Tu sais très bien pourquoi j'ai réagi de cette façon, Jack. Voyons, ce n'est pas pour me demander en mariage que tu m'as suivie jusqu'ici. Et ce n'est pas non plus parce que tu t'es rendu compte brusquement que tu m'aimais à la folie et que j'étais la femme de ta vie, n'est-ce pas?

Comme il se taisait, elle reprit avec une certaine véhémence :

— Tu vois, tu ne peux rien me cacher. Tu t'es senti obligé de me proposer de partir avec toi à cause de Jimmy ! Il t'a fallu trois longues années pour te résoudre à faire ce qu'il te demandait dans sa dernière lettre, ajouta-t-elle avec amertume.

Susan ne raisonnait plus. C'était Tallulah qui parlait par sa bouche. Elle avait les réactions de Lou, et aussi ses souvenirs. Voilà pourquoi elle pouvait dire des choses que Susan ignorait. Désormais, Lou et elle ne faisaient qu'un. Et l'homme qu'elle venait de frapper était celui qu'elle aimait d'un amour désespéré.

— Dans sa dernière lettre, Jimmy m'a demandé de veiller sur toi, en effet, reconnut Jack. Il a dû avoir une prémonition et deviner qu'il ne rentrerait pas.

— Eh bien, tu n'as pas réussi, siffla Susan entre ses dents. Tu n'as pas exécuté les dernières volontés de ton frère, Jack. Me voilà donc forcée d'épouser un escroc, et tu ne peux rien changer à cela. Ton noble sacrifice arrive trop tard, voilà tout !

Elle s'attendait à ce qu'il ripostât vertement. Mais il ne broncha pas. Pire : il ébaucha un sourire.

— Enfin, je te retrouve, Lou ! s'exclama-t-il avec soulagement. Ça fait des mois que je te vois tourner en rond et vivre comme un zombie... Je crois bien que je ne t'ai pas entendue jurer une seule

fois, pendant tout ce temps. Je suis heureux de voir qu'à l'intérieur de ta jolie coquille, tu es restée bien vivante.

— Je te déteste, gronda Susan.

— Tu as encore envie de me gifler?

— Oui !

Elle se tourna vers lui, la main levée. Alors, il lui saisit le poignet, de façon à la plaquer contre lui. Puis il lui prit la bouche avec une fougue presque sauvage. Dans un gémissement, elle entrouvrit les lèvres, et lui rendit baiser pour baiser.

Il ne pouvait pas s'arrêter, encore moins s'arracher à elle... Avec une extrême sensualité, il lui caressait la nuque, les épaules, le dos, les hanches, les seins, tout en dévorant son cou de baisers.

— Pars avec moi, Lou, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Elle était sur le point d'accepter lorsqu'il ajouta d'un ton fiévreux :

— Nous sommes faits pour nous entendre. Nous sommes tous les deux trop vieux pour croire à l'amour et à toutes ces fadaises, et nous...

Le coup de pied qu'elle lui décocha dans les tibias lui arracha une exclamation de douleur.

— Je te déteste! hurla-t-elle. Je te l'ai déjà dit, je crois?

Puis elle lui tourna le dos, et marcha vers la maison brillamment éclairée, le dos bien droit, le menton bien haut, les yeux étincelant de colère.

C'était la veille de ses noces. Dans quelques heures, elle épouserait Ned Marsden. Il ne lui restait plus aucun espoir d'échapper au destin tragique qui l'attendait. Mais elle préférerait mourir plutôt que vivre avec un homme qu'elle aimait follement et qui ne l'aimait pas.

12.

Susan était tellement absorbée par ses pensées qu'elle ne reconnut pas tout de suite la silhouette surgie de l'ombre, qui lui barrait le chemin.

C'était Elda.

Elle attrapa Susan par le bras, et enfonça ses ongles à l'endroit précis où Ned l'avait blessée. A croire qu'ils se concertaient pour la meurtrir, tous les deux !

La jeune femme réprima un gémissement.

— Où cours-tu comme ça, ma jolie? lui demanda Elda. Une fiancée se doit d'assister à la réception donnée en son honneur... Tout le monde se demande où tu es passée.

— C'est faux. Personne ne se préoccupe de moi. Ce sont tes amis, pas les miens.

— C'est vrai, admit Elda avec un rire froid. Mais, quand je me suis aperçue que tu n'étais plus là, j'ai eu peur. Je sais bien que c'est absurde, car tu as un tel sens du devoir que tu ne chercherais jamais à t'enfuir. Mais, d'un autre côté, je connais l'influence que peut avoir un homme séduisant sur une femme. Et tout le monde sait que tu as toujours été amoureuse de Jack McGowan ! Je suppose que c'est avec lui que tu avais rendez-vous dans le bois.

— Je n'avais rendez-vous avec personne.

— Vraiment? Alors, qui t'a embrassée? Cela se voit comme le nez au milieu du visage ! Si je ne te connaissais pas aussi bien, je dirais même que tu as dépassé le stade des baisers avec ton mystérieux amant. Mais on sait que sainte Lou a décidé de sacrifier sa virginité sur l'autel du devoir, et qu'elle n'irait jamais jeter son bonnet par-dessus les moulins, la veille de son mariage! Allons, raconte-moi tout, mon chou... Jack a-t-il cherché à obtenir davantage que des baisers?

Susan était fatiguée, énervée et désespérée. Le ton à la fois moqueur et perfide d'Elda lui fit perdre le peu de contrôle qui lui restait.

— Arrêtez ce cinéma ridicule, lança-t-elle. Vous n'êtes pas un peu las de jouer ce rôle de belle-mère sulfureuse, Elda?

La remarque cinglante déconcerta Elda. Mais elle se ressaisit très vite.

— On dirait qu'il te pousse des griffes, mon chaton. Dommage que ce soit trop tard.

— Qui vous dit que c'est trop tard? rétorqua Susan, qui prenait un malin plaisir à déstabiliser Elda.

— Voyons, tu ne penses quand même pas que tu peux tout annuler au dernier moment ! La famille...

— Oui, je sais : elle compte sur moi. Si ce mariage n'a pas lieu, la réputation des Abbott est fichue, et c'est la ruine assurée. Et je ne dois pas oublier que l'avenir de ma petite sœur s'en trouvera compromis... Un vrai mélodrame, dit Susan avec ironie.

— C'est la vie, mon chou. Et c'est encore plus dramatique que tu le penses. Figure-toi que le gouvernement est en train d'enquêter sur les activités de ton père pendant la guerre. Neddie est le seul à pouvoir le protéger, mais, pour cela, il demande un prix. Et ce prix, c'est toi qui vas le payer. Sinon, ton père ne sera pas seulement ruiné : il ira en prison.

Susan sentit son sang se glacer dans ses veines.

— Qu'a-t-il fait, exactement ? A-t-il causé la mort de soldats envoyés sur le front?

— Les guerres ruinent certaines personnes et en enrichissent d'autres : c'est comme ça. Quant aux soldats, leur mort ne surprend personne, répondit Elda d'un ton détaché.

Elle dévisagea Susan.

— Ne fais pas l'enfant, Tallulah. Personne n'est idéaliste, de nos jours. C'est l'argent qui fait marcher le monde, et rien d'autre. Il est temps d'oublier le passé et de voir la réalité en face.

La réalité? Quelle réalité? se demanda Susan avec angoisse. Fallait-il sauver Tallulah ou protéger Mary? Annuler le mariage ou sauver la réputation des Abbott? Elle avait beau tourner et retourner les solutions dans sa tête, elle n'arrivait pas à se décider.

— Oh, j'avais oublié la raison pour laquelle je te cherchais, dit soudain Elda. La fille de Ginny est introuvable. Evidemment, elle a été stupide de l'emmener à ce genre de réception, mais elle n'en fait jamais qu'à sa tête. Si quelque chose arrive à ce bébé, j'en serai malade, ajouta-t-elle.

— Vraiment? demanda Susan d'un air surpris.

— Bien sûr ! Ça nous obligerait à repousser la date de ton mariage.

— Ah...

Sans le savoir, Elda venait de donner une idée à Susan. Un instant, la jeune femme songea à supplier Hattie de kidnapper l'enfant pendant quelques jours. Mais non, le stratagème aurait vite été dévoilé, et Hattie aurait risqué sa place.

— Je vais chercher Krissie, annonça-t-elle.

— Il n'en est pas question ! s'écria Elda. Tu vas rentrer à la maison et rejoindre Neddie tout de suite. Tu l'as ignoré toute la soirée. Que vont penser les invités ?

— Que nous ne nous aimons pas. Et ils auront raison, répondit Susan d'une voix tranchante. D'ailleurs, pourquoi Ned n'est-il pas parti à la recherche de Krissie?

— Oh, il ne raffole pas du grand air, dit Elda avec un sourire ironique. Et puis, ils sont déjà suffisamment nombreux à la chercher.

— Ned est vraiment un homme de cœur! murmura Susan d'un air narquois.

— Il a surtout beaucoup de pouvoir, lui rappela Elda. Ne le sous-estime pas, Lou. Ce serait une grave erreur.

— Je sais. Il me répète sans cesse qu'il finit toujours par gagner. Cette fois, il faudra qu'il se batte pour remporter la victoire, car je ne me rendrai pas sans lutter.

Pour bien montrer sa détermination, Susan se dégagea vivement de l'étreinte d'Elda, puis elle fila vers le sous-bois où elle espérait retrouver Krissie.

Dans la nuit noire, le silence était tombé sur la propriété des Abbott. L'orchestre avait cessé de jouer. Des voix d'hommes résonnaient dans le silence.

Susan marchait d'un pas décidé. Elle n'avait pas peur de l'obscurité et ne craignait plus de rencontrer Jack. Elle était pourtant certaine qu'il était à la recherche de Krissie, alors que Ned, avec son sourire charmeur, ne songeait même pas à s'aventurer dans le parc pour tenter de retrouver la fillette.

En fait, Jack avait toutes les qualités d'un héros, songea-t-elle. Il ne lui manquait qu'un peu d'intuition. Sinon, il se serait rendu compte depuis longtemps que Lou Abbott était follement, désespérément amoureuse de lui.

Susan frémissait chaque fois qu'il la touchait, sans doute parce qu'elle était réellement dans la peau de Tallulah. Le passé — ou était-ce le futur? — s'effaçait devant l'instant présent, tout comme la personnalité de Susan disparaissait pour faire place à celle de Lou.

Jack ne croyait ni à l'amour ni au bonheur. Mais elle ne pouvait pas lui en vouloir pour ça. Quel homme, après avoir connu les horreurs de la guerre, serait assez optimiste pour croire encore aux contes de fées ?

Brusquement, la jeune femme se rendit compte que les cris s'étaient tus et que le silence régnait de nouveau dans le petit bois. Au loin, derrière elle, elle entendait des notes de musique. L'orchestre avait recommencé à jouer. Cela signifiait-il que l'on avait retrouvé Krissie?

Comme elle l'ignorait, elle reprit en soupirant le chemin de la grande et luxueuse bâtisse. Puis elle se faufila à l'intérieur par l'une des portes donnant sur l'arrière, pour éviter de rencontrer Neddie, Elda ou Ridley.

Elle fut d'abord désorientée, puis, quand ses yeux se furent habitués à l'obscurité, elle comprit qu'elle se trouvait dans la bibliothèque. Elle n'y était pas seule, d'ailleurs. Elle distinguait une silhouette assise dans le vieux Chesterfield de cuir. Et elle entendait également un ronflement.

Quelqu'un s'était assoupi sur le canapé. A pas de loup, Susan s'approcha et ne put s'empêcher de sourire quand elle aperçut Jack McGowan et Krissie, profondément endormis l'un contre l'autre. Il avait dénoué sa cravate; ses cheveux étaient hérissés sur sa tête, et une barbe naissante lui mangeait les joues. Jamais elle ne l'avait trouvé aussi séduisant. Elle laissa son regard glisser vers sa bouche, en se rappelant qu'il l'avait embrassée comme jamais aucun homme ne l'avait encore fait.

La jeune femme s'assit sur une chaise, à proximité du Chesterfield, et contempla en silence l'homme qu'elle aimait. Comme cette petite fille était confiante entre ses bras! Pourquoi n'aurait-elle pas pu en faire autant, et s'endormir dans ses bras, elle aussi? Son cœur — peu importait que ce fût le sien ou celui de Lou — se gonfla d'amour, et ses yeux s'embruèrent. Elle se sentait si lasse, si confuse, si perdue... Elle ferma les paupières. Comme elle aurait voulu prendre la place de ce bébé,

et se blottir entre les bras de Jack ! Tout au fond d'elle-même, elle avait la certitude absolue que cet être représentait son refuge, son port d'attache. Il était l'homme de sa vie, et elle l'aimerait jusqu'à la fin de ses jours.

Quand elle rouvrit les yeux, il était réveillé.

— C'est toi qui as retrouvé Krissie? lui demanda-t-elle.

— Oui. Il m'a suffi de me mettre à sa place. J'ai des tas de neveux et nièces, et je sais ce qui se passe dans la tête des gosses.

— Tu as prévenu ses parents?

— Je l'ai dit à sa mère, bien sûr. Elle va venir la chercher, mais elle doit d'abord s'occuper de son mari. Doug a vidé une bouteille de whisky pendant les recherches. Quant aux autres invités, ils en ont eu vite assez de fouiller les sous-bois, et ils sont rentrés pour danser.

— Quels égoïstes ! murmura Susan avec mépris.

Elle regarda Jack dans les yeux, puis ajouta avec gêne :

— Je regrette de t'avoir giflé.

Il rit doucement.

— Je le méritais sûrement.

Ils demeurèrent silencieux un court instant, puis Susan reprit :

— Tu ferais un excellent père. Les enfants te font confiance ; ils se sentent bien avec toi.

— Oui. Les chiens aussi, rétorqua-t-il.

— J'aimerais avoir des enfants. Beaucoup d'enfants, reprit la jeune femme.

Elle eut l'impression que la phrase lui avait échappé.

— Oh, je suis sûr que Neddie sera ravi de te faire plaisir. dit Jack. Il a assez d'argent pour assumer une ribambelle de gamins. J'espère seulement qu'ils ne lui ressembleront pas trop !

— Pourquoi le détestes-tu autant ?

Jack dévisagea longuement la jeune femme, puis répondit :

— C'est un prédateur. Il n'a aucun scrupule à écraser les autres pour s'élever dans l'échelle sociale. Il se fiche comme d'une guigne de ses victimes. Il représente tout ce qu'il y a de mauvais sur cette terre. Mais je le déteste surtout pour ce qu'il est en train de te faire.

— C'est-à-dire?

— Il éteint peu à peu la lumière qui brillait au fond de tes yeux. Quand il t'aura pris jusqu'à la dernière étincelle, il te transformera en une parfaite maîtresse de maison, une sorte de coquille creuse qui n'aura plus aucune personnalité. Tu seras morte à l'intérieur, aussi morte que Jimmy. Je ne veux pas être là pour voir ça.

— Tu n'as pas à t'inquiéter, puisque tu vas partir, de toute façon.

— C'est vrai. J'ai même décidé d'avancer la date de mon départ. J'ai fait ce que m'avait demandé Jimmy : j'ai cherché à te protéger en te prévenant de ce qui t'attendait. Tu ne m'as pas écouté. Il est inutile que je reste plus longtemps. Je n'ai pas envie de te regarder mourir à petit feu. Je n'assisterai pas à ton mariage... Je pars pour Singapour demain, dès l'aube. A moins que tu ne me donnes une bonne raison de rester.

La jeune femme se leva et fit quelques pas dans la pièce. Elle avait la meilleure raison du monde pour lui demander de rester. Mais était-il prêt à se laisser aimer? Elle l'ignorait. Était-il prêt à l'aimer en retour? Elle en doutait.

— Tu veux vraiment une raison? lui demanda-t-elle d'une voix étranglée.

— Non.

La réponse la surprit. Elle s'approcha de Jack pour le dévisager. Il semblait... craintif. Jamais

elle n'aurait cru qu'il pût avoir peur d'elle. Ni de qui que ce fût, d'ailleurs.

— Pourquoi? chuchota-t-elle.

Il prit une profonde inspiration.

— T'es-tu déjà sentie coupable, Lou? lui demanda-t-il. As-tu déjà éprouvé cet horrible sentiment qui s'insinue en toi et te ronge les sangs? Quand ça t'arrive, tu n'as plus goût à rien; tu n'as plus envie de vivre ni d'être heureux...

— Je ne comprends pas. De quoi te sens-tu coupable ?

— De tas de choses, dont tu n'as pas la moindre idée. Peu importe, Lou, ce n'est pas le moment de te confesser mes péchés ! Demain, je mets le cap sur Singapour, et tu n'entendras plus parler de moi.

— Dis-moi ce qui te ronge, Jack. Est-ce le fait d'avoir dû tuer des gens, pendant la guerre?

— Non. J'étais journaliste, et j'avais pour mission de faire des rapports sur les mouvements de l'ennemi. Je n'ai tué personne.

Susan s'agenouilla près du canapé. Elle brûlait d'envie de toucher Jack, mais elle n'osait pas.

— Quel est le problème, alors? lui demanda-t-elle dans un souffle.

— Qu'est-ce que ça peut te faire?

— J'ai besoin de savoir, Jack. J'ai besoin de comprendre. Tu me dois bien ça, non?

Il ne lui devait rien, et ils le savaient tous les deux. Mais il y avait une telle supplique dans le regard de Susan — de Lou — que Jack ne put refuser plus longtemps de lui répondre.

— Jimmy est mort, murmura-t-il d'une voix pleine d'amertume. Et moi, je suis vivant.

Elle le regarda un moment en silence, puis répondit :

— Tu devrais remercier le ciel d'être encore en vie, au lieu d'en avoir honte.

— Oh, je t'en prie, épargne-moi tes sermons ! J'ai accepté la mort de Jimmy, tout comme j'ai dû accepter celle de tous les amis que j'ai perdus pendant cette satanée guerre, dit-il, sans élever la voix pour ne pas réveiller Krissie.

— Dans ce cas, quel est le problème ?

— C'est toi, le problème ! Je ne peux pas désirer la fiancée de mon frère. Je ne peux pas prendre ce qu'il ne peut plus avoir. J'aurais l'impression de lui voler la part de bonheur qui lui était réservée.

Susan le contempla, muette de stupeur. Puis elle se releva, et déclara d'un air furieux :

— Tu n'es pas mieux que Ned, en fin de compte. Il me considère comme un objet d'art, et toi comme un trophée ! Eh bien, figure-toi que je ne suis ni l'un ni l'autre ! Je suis une femme. Un être humain avec un cœur, une intelligence, des talents, des espoirs et des besoins... Je n'appartiens à personne d'autre qu'à moi-même. Et si tu éprouves de la culpabilité, eh bien, tant pis. Tu apprendras à vivre avec. Tu apprendras à...

— Ah, vous voilà enfin !

Ginny déboula dans la pièce, interrompant Susan au beau milieu de sa tirade.

— Je ne sais pas comment te remercier, Jack ! s'écria-t-elle. Tu as sans doute sauvé la vie de Krissie... Si tu savais comme j'ai eu peur quand j'ai vu les invités revenir bredouille! Ils se sont remis à boire et à danser comme si de rien n'était. Tu as été le seul à poursuivre les recherches, jusqu'à ce que tu la retrouves !

Eperdue de reconnaissance, les yeux pleins de larmes, Ginny se pencha et prit avec d'innombrables précautions la fillette des bras de Jack. Elle ne se réveilla même pas, tellement elle était épuisée.

— Tu n'as pas besoin de me dire merci, Ginny, murmura Jack. J'ai l'habitude de retrouver les âmes perdues et les chiens errants.

Susan lança un coup d'œil à la porte que Ginny avait laissé ouverte. Si elle avait pu parler à Jack en le regardant de haut tandis qu'il était allongé sur le canapé, elle ne parvenait pas à soutenir son regard, maintenant qu'il était debout devant elle. Elle se sentait trop vulnérable, trop sensible à son charme magnétique. Ginny parlait toujours; elle remerciait Jack avec effusion. Discrètement, Susan fit un pas en arrière, puis un autre, certaine que Jake était trop occupé par la mère et l'enfant pour se rendre compte de son manège. Elle se trompait lourdement. Il fit un pas de côté, et tendit le bras pour lui saisir le poignet et l'empêcher de s'esquiver.

Les gens passaient leur temps à la tourmenter, songea-t-elle. Sauf Jack. Lui seul avait le pouvoir de la rassurer. Ses mains étaient à la fois tendres et réconfortantes. Elles semblaient la guider dans le bon sens, la pousser vers ce qu'elle souhaitait vraiment, en dépit des apparences.

En l'occurrence, elle souhaitait rester avec Jack. Il l'avait compris, et c'est pourquoi il l'empêchait de s'enfuir.

Quand Ginny fut partie avec sa fille, il posa les mains sur ses épaules, et la scruta dans la pénombre.

— Nous n'avons pas fini notre conversation, Lou. Tu me disais que je devais apprendre à... A faire quoi?

Elle plongea les yeux dans les siens. La passion qu'elle ressentait pour lui la fit trembler.

— A vivre sans toi ? demanda-t-il très doucement. Elle ne répondit pas. L'émotion lui serrait la gorge. Il se pencha lentement vers elle, sans détacher son regard du sien. Elle ferma les paupières pour lui dissimuler ses larmes, et retint son souffle, attendant qu'il posât enfin ses lèvres sur les siennes.

Il essuya d'abord les larmes qui roulaient sur ses joues. Puis il se pencha pour effleurer sa bouche.

— Il faudra que je m'y fasse, en effet, murmura-t-il. Quand elle rouvrit les yeux, elle était seule dans la pièce.

13.

Le ciel était dégagé, d'un beau bleu presque transparent pour la dernière matinée que Tallulah Abbott allait passer sur cette terre. Dans quelques heures, après que son mariage aurait été célébré, elle partirait pour un voyage de noces qu'elle ne ferait jamais. La mort devait l'arrêter en chemin. A moins que Susan ne réussît à changer le cours de son destin.

La jeune femme ne cessait de se répéter qu'elle n'allait pas mourir puisqu'elle n'était pas Tallulah, et que ce n'était pas elle qui allait se tromper en épousant un homme qu'elle n'aimait pas.

Pourtant, elle avait la chair de poule à l'idée qu'elle se trouvait piégée dans le corps de Lou. Une fois qu'il serait détruit, que deviendrait-elle? Serait-elle condamnée à errer indéfiniment, ou bien regagnerait-elle automatiquement son propre corps?

Elle se sentait si proche de Lou, maintenant, si réceptive à ses sentiments et à ses émotions, qu'elle avait l'impression que leurs destins étaient inextricablement liés.

Dans ce cas, il fallait réagir, et vite ! Susan lança un coup d'œil au gros réveil posé sur sa table de nuit, et se leva d'un bond. Il était 7 heures du matin, son mariage devait avoir lieu à 11 heures. Il n'y avait pas de temps à perdre si elle voulait trouver le moyen de rester en vie.

Sans hésiter, elle enfila le large pantalon de toile et la chemise blanche de Jack. Puis elle glissa ses pieds dans des espadrilles, et quitta sa chambre. En longeant le couloir, elle passa devant la chambre de Mary. La porte était entrouverte, et la pièce déserte. Sur le lit défait, une chemise de nuit à larges rayures blanches et roses était roulée en boule, ce qui fit sourire Susan. Sa mère insistait toujours pour qu'elle rangeât ses affaires et qu'elle fit son lit avant de prendre le petit déjeuner...

Dans la cuisine, Hattie lisait le journal tout en sirotant son café. Quand elle entendit les pas de Susan, elle leva les yeux et regarda la jeune femme en fronçant les sourcils.

— M. Marsden ne va pas apprécier cette tenue, mademoiselle Lou. Il ne faudra pas la mettre dans votre trousseau.

— Il s'y habituera, affirma-t-elle.

Hattie secoua la tête, l'air compatissant.

— Non, je ne le crois pas. Il n'est pas du genre à faire des concessions.

— Est-il du genre à me rendre heureuse, Hattie?

— C'est vous qui le savez, mon enfant. Ne me demandez pas la réponse, alors que votre cœur vous l'a soufflée plus d'une fois et que vous avez refusé de l'écouter.

La cuisinière se leva un peu brusquement.

— Voulez-vous prendre votre café dehors? Il fait un temps splendide, ce matin.

— Personne ne me verra?

Hattie eut un sourire complice.

— Votre sœur est levée, mais je ne sais pas où elle se trouve. M. Marsden ne viendra pas : il vous attendra à l'église, comme l'exige la tradition. Quant à vos parents, ils dorment encore. Leurs invités sont partis très tard, hier soir. Vous pensez à quelqu'un d'autre?

La voix de Hattie était neutre, son regard insondable. Elle était sans doute la personne la plus sage, la plus avisée de toute la maison, songea Susan avec admiration.

— Jack, murmura-t-elle.

— M. McGowan est passé il y a une heure. Il allait prendre le train pour New York. Il vous a laissé un message.

Hattie tira de la poche de son tablier un papier blanc, soigneusement plié en quatre. Susan hésita à le prendre. Son avenir — si elle en avait un — et celui de sa famille dépendaient peut-être de ce qui était écrit sur ce papier. Jack lui disait-il d'épouser Ned et lui souhaitait-il tout le bonheur possible? Ou bien lui avouait-il enfin qu'il l'aimait?

D'une main tremblante, elle saisit le papier et le fourra dans la poche de son pantalon.

— Je le lirai plus tard, déclara-t-elle d'un ton dégagé. Je suppose qu'il m'adresse ses félicitations et qu'il s'excuse de ne pouvoir assister à mon mariage.

La cuisinière eut un léger ricanement.

— Ne me prenez pas pour une idiote, mademoiselle Lou. Et faites-moi savoir ce que vous décidez.

— Mais... de quoi parles-tu? répliqua Susan faiblement.

Hattie posa sur elle son regard perçant.

— Depuis quand me mentez-vous, Lou?

La jeune femme ouvrit la bouche, se ravisa, prit sa tasse de café et quitta la cuisine.

Une fois dans le jardin, elle chercha Mary des yeux. En vain. Elle savait que Hattie l'observait par la fenêtre, et elle se refusait à lire le message de Jack tant elle craignait d'éclater en sanglots. Pourtant, la vieille cuisinière était sans doute la seule personne capable de compatir à son chagrin. Mais elle n'était pas sa mère, songea Susan. En fait, sa vraie mère était une fillette qui se promenait pieds nus dans l'herbe, quelque part entre les buissons de roses. Mue par l'instinct de Lou, Susan se dirigea droit vers un grand chêne aux branches épaisses et assez basses. Elle découvrit un banc de pierre, juste dessous, et devina immédiatement que c'était le refuge préféré de Lou, l'endroit où elle venait lire ou rêver.

Elle s'assit sur le banc et sortit aussitôt le message de Jack de sa poche. Il était assez laconique.

« Lizzie B. 37^e et 12^e Rues. A 3 heures, le
10 juin 1949. »

Comme lettre d'adieu, ça manquait de romantisme, songea Susan avec dépit. De plus, elle ne comprenait même pas ce qu'il voulait dire. Qui était Lizzie B.? Et que devait-il faire avec elle, à 3 heures, cet après-midi ?

Il s'était sans doute trompé et avait confié à Hattie un message qui ne lui était pas destiné. Sa lettre d'adieu était restée dans la poche de sa veste. Une lettre brève, sèche, peut-être même un brin désagréable... Avec un soupir lugubre, Susan froissa le papier dans sa main et ferma les yeux.

— Tu ne vas pas épouser ce crétin, dis?

C'était la voix flûtée de Mary. Elle semblait venir de loin. Susan tressaillit de surprise, puis ouvrit les yeux et aperçut la fillette juste au-dessus d'elle, perchée sur l'une des branches basses du grand chêne.

— Il ne me l'a même pas demandé, murmura-t-elle tristement.

Mary se laissa tomber sur l'herbe, juste à côté de Susan.

— Ce n'est pas de Jack que je te parle, mais de Neddie ! Je t'en prie, Lou, ne te marie pas avec Neddie si tu n'en as pas envie : ce serait trop bête.

— C'est un beau parti. Mary. Et il m'adore.

— Il n'est pas aussi séduisant que Jack. Et la seule personne qu'il adore, c'est lui-même, répliqua Mary avec une perspicacité qui stupéfia Susan, une fois de plus.

— Il est quand même riche.

— Tu ne t'es jamais intéressée à l'argent, Lou. Dis-moi, est-ce que les parents te font du chantage ?

— Ça n'a guère d'importance. Mary. Après tout, personne d'autre ne m'a demandée en mariage. Alors, autant épouser Ned : ça satisfera tout le monde.

— Je ne veux pas que tu l'épouses, déclara la fillette.

— Je n'ai pas le choix.

Mary se tut, perplexe. Puis son petit visage s'éclaira.

— Est-ce que tu crois toujours que tu n'es pas la vraie Lou ? Parce que, dans ce cas, tu dois être là pour une raison précise. Et je te parie que ce n'est pas pour épouser ce crétin de Neddie !

— Je ne sais même plus qui je suis, murmura Susan en fourrant le papier froissé au fond de sa poche. De toute façon, je n'ai pas le choix, répéta-t-elle tristement.

Jack était parti en lui laissant ce message ridicule. Elle n'allait pas courir après un homme qui ne lui avait jamais dit qu'il l'aimait, et qui avait déjà fixé rendez-vous à une autre femme !

— Tu m'as appris qu'on avait toujours le choix, déclara Mary de sa voix flûtée. Et Hattie dit la même chose.

Susan hocha la tête et se tourna vers la maison avec un soupir. Les premiers livreurs arrivaient, et formaient un ballet autour de la propriété. Tandis qu'une équipe s'affairait à nettoyer ce qui restait de la réception de la veille, une autre mettait en place le matériel destiné à celle d'aujourd'hui. Des fleurs blanches de toutes sortes, en corbeilles et en bouquets, étaient disposées un peu partout à l'intérieur et à l'extérieur de la maison.

— Il est trop tard. Mary, murmura Susan en voyant Elda et Ridley s'avancer vers elles d'un pas de grenadier.

Susan savait qu'ils étaient prêts à tout pour que son mariage eût lieu. Ils étaient capables de l'habiller de force, puis de l'amener, pieds et poings liés, jusqu'à l'église pour l'offrir à Ned Marsden en échange de son argent et de son silence.

— Qu'est-ce que vous faites ici, toutes les deux ? demanda Elda d'un air furieux. Le coiffeur est déjà là !

— Comment oses-tu te promener dans ces vêtements ridicules ? s'écria Ridley. C'est une honte, pour une jeune fille de ton rang !

— C'est sans doute la dernière fois que je les porte, rétorqua Susan. Et je n'ai rien de prévu, ce matin, à part me faire belle et dire « oui ». Alors, j'ai bien le droit de bavarder un moment avec ma petite sœur, non ?

Elda pinça ses lèvres trop fardées. Dans sa hâte, elle avait dépassé le contour de la lèvre inférieure avec son bâton de rouge orangé, ce qui lui donnait l'air d'un clown.

— Très bien, dit-elle d'un ton cassant. Tout ce que je te demande, c'est d'être prête à l'heure. Et tu as intérêt à te montrer conciliante, ajouta-t-elle en lançant un coup d'œil vers Mary.

Susan comprit parfaitement la menace à peine voilée. Si elle ne coopérait pas, c'était l'avenir de la fillette qui serait compromis par sa faute. Elle regarda Ridley en espérant vaguement déceler dans

ses yeux une trace de culpabilité. Mais il détourna la tête pour ne pas croiser son regard, et s'en prit à Mary.

— Toi aussi, tu as intérêt à aller te changer. N'oublie pas que tu fais partie des demoiselles d'honneur, et que tu n'as pas la beauté de ta sœur... Il va falloir un peu de temps et d'habileté pour te mettre en valeur.

La fillette ne broncha pas. Elle semblait immunisée contre les remarques acerbes de son père.

— Ne vous en faites pas, père, répondit-elle de sa voix paisible. Je suis une Abbott, et j'accomplirai mon devoir.

— Voilà qui est bien dit, déclara Ridley avec soulagement. Vous êtes toutes les deux des Abbott, et vous savez ce que vous avez à faire. Je compte sur vous pour vous montrer à la hauteur de la situation, dit-il d'un ton pompeux.

— A propos de devoir, quel est le vôtre, père? demanda Susan, l'œil brillant de défi.

Elle se leva et se redressa de toute sa taille. Elle le dépassait d'une bonne demi-tête, et elle prit plaisir à le toiser, ce petit homme mesquin et autoritaire dont sa mère n'évoquait pratiquement jamais le souvenir.

— N'êtes-vous pas censé subvenir aux besoins de votre famille et la protéger? Ne devez-vous pas nous montrer l'exemple, en étant fort, juste, intègre? N'est-ce pas cela, votre devoir de père?

— Comment oses-tu me parler sur ce ton? répliqua Ridley en tremblant de rage. Après tout ce que j'ai fait pour toi...

— Ah oui? Et qu'avez-vous fait pour moi, père?

— Je t'ai donné tout ce que tu voulais : de l'argent, des robes, une voiture... J'ai fait la fortune de ma famille, et je l'ai payé très cher.

— menteur! murmura Susan. Vous avez fait votre propre fortune, et c'est moi qui vais payer pour vous.

Ridley leva la main et, pendant une fraction de seconde, elle crut qu'il allait la gifler. Mais il se ressaisit. Il ne voulait certainement pas marquer la joue de sa fille alors qu'elle allait apparaître en public dans quelques heures !

— J'ai cinquante-deux ans, Tallulah. A mon âge, je n'ai aucune intention de faire de la prison. Je compte finir mes jours confortablement. Puisque Neddie veut bien t'épouser et m'assurer une fin de vie prospère, c'est une chance unique que je n'ai pas l'intention de laisser passer. Tu vas donc lui promettre d'être sa femme, avec le sourire aux lèvres. Personne ne doit soupçonner qu'il s'agit d'une transaction. C'est bien compris?

— Et si je refuse ?

Il jeta un coup d'œil à Mary, qui l'écoutait d'un air horrifié.

— Tu sais ce qui se passera, n'est-ce pas? dit-il à mi-voix, d'un air entendu. Tu sais qui aura le plus à perdre, si tu refuses.

Il y eut un silence pesant. Elda s'approcha de Susan et glissa son bras sous celui de la jeune femme.

— Voyons, Ridley, Tallulah nous fait juste une petite crise de nerfs... C'est tout à fait normal pour une future mariée, susurra-t-elle. Je sais ce que c'est, ma chérie... Mais tu verras : tout va très bien se passer. Tu seras une femme comblée, j'en suis sûre. Tout ce que Neddie te demande, c'est d'être une parfaite maîtresse de maison et de parader dans le monde, en portant les toilettes et les bijoux qu'il t'aura offerts. N'est-ce pas un avenir de rêve?

Susan sentit sa détermination faiblir. Le piège se refermait sur elle, inexorablement. Elle n'était qu'une étrangère dans un monde qu'elle n'avait pas choisi, et elle n'avait personne vers qui se

tourner. Comment pourrait-elle à la fois échapper au destin tragique qui lui était réservé et protéger Mary ?

— Viens, ma chérie, roucoula Elda. Les photographes vont arriver d'une minute à l'autre : il ne faut pas qu'ils te voient dans cette tenue. Mary, file te préparer, toi aussi, ajouta-t-elle en se tournant vers la fillette avec un air sévère.

Non, elle n'avait pas le choix, se dit Susan en se laissant entraîner vers la maison. Mais, si l'histoire ne faisait que se répéter, pourquoi Tallulah avait-elle capté son esprit par le truchement du miroir ? Longtemps, Susan avait cru qu'elle avait une leçon à apprendre, une situation à changer... Apparemment, elle avait échoué.

Les quelques heures qui la séparaient de son mariage furent vite passées. Après un bain parfumé à la rose, elle fut coiffée, habillée, maquillée par des mains expertes. Quand elle fut propulsée vers le miroir par Ginny, qui portait la robe pêche réservée aux demoiselles d'honneur, Susan n'y lança qu'un regard indifférent, comme si tout cela ne la concernait pas.

Avec l'aide d'Elda, Ginny posa sur sa somptueuse chevelure parsemée de fleurs et de perles un voile en dentelle arachnéenne.

— Oh, Lou... Tu es magnifique ! s'exclama-t-elle avec une admiration sincère.

Susan vit dans le miroir un visage ravissant, que l'on avait soigneusement fardé pour en dissimuler la pâleur. Mais, sous les longs cils noircis par le mascara, ses yeux étaient vides. Plus aucune étincelle de vie ne les habitait, comme l'avait prédit Jack McGowan.

— Tu es très belle, c'est vrai, dit Elda, comme à regret. Viens, il est l'heure... La limousine nous attend.

Susan la suivit sans protester. Elle était Tallulah, désormais. Elle allait épouser Ned Marsden et mourir quelques heures plus tard. Son destin était scellé : il était inutile de se battre davantage.

C'était compter sans Mary.

La fillette l'attendait sur le palier. Susan songea que sa robe pêche, ornée de multiples volants, semblait tout droit sortie de l'imagination d'un sadique.

Mary se mit sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Elle en profita pour lui glisser quelques mots à l'oreille en trompant la vigilance d'Elda.

— Ne te marie pas avec Ned, Lou. Promets-le-moi ! Susan se redressa et regarda Mary. Dans les grands yeux de l'enfant, elle lut son avenir. Alors, elle se sentit envahie par un immense espoir. Brusquement, la situation lui parut très simple. Ce futur, c'était à elle de le créer. Voilà pourquoi elle se trouvait là.

Sûre de sa mission, elle sourit à la fillette.

— Je te le promets, murmura-t-elle.

Puis elle retroussa le lourd satin de sa robe, et descendit l'escalier qui menait au rez-de-chaussée d'un pas soudain beaucoup plus léger.

14.

La longue limousine à la carrosserie rutilante s'arrêta devant l'église Sainte-Anne à 10 h 55. Les voitures des invités étaient garées un peu partout autour de l'édifice dont les portes étaient grandes ouvertes. L'éclat du soleil de juin contrastait avec l'obscurité qui semblait régner dans la nef.

Susan n'avait pas prononcé un mot depuis qu'elle avait quitté la propriété des Abbott, mais son silence avait été largement compensé par le bavardage incessant de ses demoiselles d'honneur. Les pensées qui l'habitaient étaient bien loin de celles d'une future mariée. En fait, une question unique l'obsédait : comment diable allait-elle s'y prendre pour empêcher ce mariage et changer, du même coup, le destin ? Son esprit était tellement lié à celui de Lou qu'elle ne faisait même plus la différence.

Dès que le chauffeur en livrée lui ouvrit la portière, elle aperçut, devant l'entrée de l'église, Elda et Ridley, vêtus avec une élégance raffinée. Ils l'attendaient d'un air déterminé, et semblaient prêts à la retenir de force si elle tentait de leur échapper. Les demoiselles d'honneur s'extirpèrent de la limousine les premières, dans une cascade d'exclamations et de rires, et s'éparpillèrent comme des papillons chatoyants et éphémères pour rejoindre la cohorte des garçons d'honneur. Quant à Mary, elle resta assise sur le strapontin face à Susan. La fillette la regardait de ses grands yeux trop sérieux pour son âge, trop tard.

— Je ne vois pas comment je pourrais échapper à ce mariage, murmura Susan.

— Tu trouveras un moyen. Surtout, ne t'inquiète pas pour moi. Je suis une battante, comme toi. Je me débrouillerai pour survivre. Ça m'est égal de ne plus être riche... Et si père va en prison, tant pis pour lui. Il le mérite, affirma-t-elle du ton tranquille qui ne devait jamais la quitter. Il ne faut pas que tu paies pour lui. Tu n'es pas une marchandise, Lou. Tu m'as toujours dit que la liberté était le bien le plus précieux au monde. Alors, montre-moi l'exemple !

— Si je pars maintenant, je risque de ne jamais revenir, Mary.

La fillette hocha la tête.

— Tu m'auras prouvé que tu es la sœur la plus courageuse et la plus forte du monde. Que tu sais te battre pour ce qui est important dans la vie : la liberté d'aimer l'homme que tu as choisi. Je sais que tu ne vas pas succomber à la tentation de la facilité... Si j'ai une fille un jour, j'espère qu'elle te ressemblera.

Susan sentit son cœur se gonfler d'amour pour cette enfant si résolue, si idéaliste, qui devait devenir sa mère. Du coin de l'œil, elle vit que Ridley s'approchait de la limousine dont la porte était restée ouverte.

Sans ménagement, il se pencha pour lui prendre le bras d'une main de fer.

— Dépêche-toi, Tallulah. Nos invités t'attendent.

— Il faut que je parle à Ned, murmura-t-elle.

— Tu auras toute la vie pour lui parler.

— Non... Il faut que je lui parle maintenant. C'est important, affirma-t-elle, au bord des larmes.

Ridley se pencha un peu plus, et, avec une force surprenante pour son âge et sa taille, il la gifla en pleine figure.

— Ça suffit, Tallulah, gronda-t-il.

Il était livide, et des gouttes de sueur perlaient à son front.

— Tu vas faire ton devoir, c'est bien compris?

D'un geste sec, il la fit sortir de la voiture et marcha vers l'église en la traînant derrière lui.

La joue brûlante, la gorge nouée par l'humiliation et le désespoir, Susan entra dans l'église à la suite de Ridley, et fut aussitôt entourée par la nuée de ses demoiselles d'honneur. Mary, qui les avait rejoints, la regardait d'un air horrifié.

Ridley rabattit le voile de Susan pour dissimuler à ses invités la trace que sa gifle avait laissée sur la joue de sa fille.

— Si quelqu'un te demande ce qui t'est arrivé, tu n'as qu'à répondre que tu es tombée, glissa-t-il à l'oreille de Susan, tandis que retentissaient les premières notes de la marche nuptiale.

— Inutile. Tout le monde croira que c'est Ned qui m'a frappée. Tu sais, Ned : celui que tu m'as choisi comme époux, rétorqua-t-elle.

Le visage de Ridley se durcit un peu plus.

— Allons-y, marmonna-t-il.

Susan prit le bouquet que Ginny lui tendait. C'était un arrangement floral à la fois coûteux et exotique, au parfum entêtant.

Ridley fit un pas en avant, et força Susan à l'imiter. D'un même mouvement, les invités se levèrent, et tournèrent les yeux vers le couple qui s'avavançait lentement en direction de l'autel.

Machinalement. Susan marchait au rythme de la musique, tandis que, devant elle. Mary lançait des pétales de rose à pleines poignées. Tout au bout, Ned l'attendait, un sourire satisfait aux lèvres. Et, devant l'autel, le père Montgomery la regardait d'un air bienveillant.

« Le sort en est jeté », se dit Susan, dont le cœur battait comme celui d'un lapin pris dans les phares d'une voiture. Dans quelques instants. Ridley allait la pousser vers Ned. Elle ne ferait que changer de main, comme un bien que l'on vend. Que pouvait-elle faire? Avait-elle encore le choix?

« On a toujours le choix »... « Montre-moi l'exemple... » La petite voix de Mary surgit du fond de sa mémoire. Alors, Susan prit une profonde inspiration et, au moment où Ridley la poussait effectivement vers Ned, elle s'effondra sur le sol le plus gracieusement possible.

Les exclamations stupéfaites de la foule résonnèrent sous la voûte.

— Il lui faut de l'air ! déclara Ned.

Il ne s'agenouilla même pas près d'elle pour lui demander comment elle se sentait. Seule, Mary s'en soucia. Elle allait soulever le voile de Susan pour lui permettre de mieux respirer quand la jeune femme lui murmura :

— Laisse ce voile tranquille... et regarde bien la suite !

Susan garda les yeux clos pendant que des mains viriles — celles des huissiers, sans doute — la

remettaient sur pied. A la façon d'une poupée de chiffon, elle laissa tomber sa tête de côté quand Ned lui prit le coude, et elle alla même jusqu'à baver sur son costume pour rendre la scène plus réaliste.

— Tallulah va très bien, déclara Ned d'une voix de stentor. Elle a juste besoin d'un peu d'air. La cérémonie reprendra dans quelques instants.

Mary prit la main de Susan tandis que Ned l'entraînait vers une petite porte, sur l'aile gauche de l'église. Quand il l'ouvrit, Susan sentit l'air tiède et parfumé de cette matinée de juin lui caresser le visage. Elle sut alors qu'elle allait gagner la partie.

Dans un accès de rage, Ned commit l'erreur de relâcher son étreinte et de reculer d'un pas pour mieux insulter sa fiancée. Mary, en revanche, demeura à son côté et glissa dans sa main un petit objet dur, métallique. Susan en reconnut aussitôt le contour. C'était une clé. Il lui suffit d'un coup d'œil pour voir le petit lapin en plastique qui servait de porte-clés. Son cœur battit plus fort. Il s'agissait de la clé de la voiture de Todd. Le cabriolet rouge vif était garé de l'autre côté de la rue, la capote rabattue, prêt à démarrer.

— A quoi joues-tu, Tallulah? aboya Ned, fou furieux. Il n'est pas question que tu me fasses passer pour un imbécile devant tous ces gens !

— Tu es un imbécile, de toute façon ! s'exclama Mary, avec sa franchise coutumière, en se glissant entre Susan et Ned.

— Je vais ruiner ta famille, ton père ira en prison, et...

— Si j'étais toi, je me creuserais les méninges pour trouver une excuse plausible à l'annulation du mariage, sinon tu risques d'être la risée de toute la ville pendant un bon bout de temps, déclara froidement Susan.

Elle arracha son voile, et retroussa les manches en satin de sa robe, comme si elle s'apprêtait à livrer bataille.

— Et si tu touches à ma sœur, je te le ferai payer très cher, ajouta-t-elle d'un ton menaçant.

— Oh, tu me fais une de ces peurs ! dit-il d'un ton railleur.

Mais c'était une raillerie de trop. Susan s'avança vers lui d'un air déterminé.

— Tu peux avoir peur, Ned... Je sais sur toi des choses que tu préférerais que j'ignore, j'en suis sûre. Je pourrais convaincre un journaliste de les divulguer dans la presse. Qu'en penses-tu?

Ned pâlit, mais il ne céda pas.

— Pourquoi te croirais-je?

— Parce que je suis beaucoup plus forte que tu ne le penses, répondit Susan.

Et, pour bien le lui prouver, elle lui décocha un coup de genou exactement là où il le fallait, là où aucune femme n'aurait osé le frapper en 1949. Ned se plia en deux sous l'effet de la douleur.

Il était hors d'état de nuire pendant un moment, se dit Susan en l'entendant gémir comme un animal blessé. Du bout des doigts, elle envoya un baiser à Mary qui regardait le corps recroquevillé de Ned d'un air satisfait, et fila vers le cabriolet rouge de Todd. Elle retroussa sa jupe, sauta par-dessus la portière, se glissa derrière le volant et inséra la clé de contact.

Quelques secondes plus tard, elle roulait vers New York.

La circulation était fluide. Susan entra dans la ville sans savoir où se trouvait l'intersection entre la 37' et la 12' Rues. Elle ignorait, d'ailleurs, si elle y trouverait Jack. Et elle n'avait aucune idée de ce qu'elle lui dirait.

Brusquement, alors qu'elle prenait un virage sur les chapeaux de roue, elle se rendit compte qu'elle avait foi en son destin. Quelque part en chemin, la sage et raisonnable Susan s'était effacée au profit de la personnalité impétueuse et passionnée que Tallulah avait tenté de refouler depuis la mort de Jimmy. Elle était éperdument amoureuse de Jack McGowan, et elle ressentait le besoin impérieux

de le lui dire, coûte que coûte.

L'adresse correspondait au quai qui longeait le fleuve. Des bateaux de toutes sortes se trouvaient amarrés côte à côte, à perte de vue. Susan se gara au coin de la 37^e Rue, jeta les clés dans la boîte à gants, et sortit vivement de la voiture. Puis elle hésita un instant. Elle n'avait ni papiers d'identité ni argent ni vêtements, à part la robe de mariée qu'elle portait encore. Tant pis! Le sort y pourvoirait, décida-t-elle bravement. Avec l'audace qui caractérisait Tallulah, elle lança un coup d'œil autour d'elle pour tenter de repérer la silhouette de Jack. L'endroit était désert, à l'exception de quelques marins qui travaillaient sur le pont d'un bateau, juste devant elle. C'était un petit rafiot qui avait l'air solide et prêt à prendre la mer. Comme Jack.

Elle chercha des yeux le nom du navire, tout en sachant déjà comment il s'appelait.

Le Lizzie B.

Sans hésiter, elle se précipita vers la passerelle.

— Je cherche Jack McGowan, dit-elle à l'un des marins qui s'affairaient autour des cordages.

L'homme leva la tête et la regarda en souriant.

— Il n'est pas là, dit-il, mais il ne va pas tarder. Nous devons prendre la mer à 3 h 30. Que s'est-il passé? Il vous a abandonnée devant l'autel?

— Je ne suis pas le genre de femme qu'on abandonne, rétorqua sèchement Susan. Je voudrais l'attendre dans sa cabine.

Le sourire du marin s'élargit.

— Suivez-moi. Je suppose que vous êtes... une surprise?

— C'est exact. Ne lui dites rien avant qu'on soit en mer.

— Vous pouvez compter sur moi.

La cabine était petite et très simplement meublée d'une table qui se rabattait contre un mur, d'un banc attaché également au mur, et d'un lit étroit. Par le hublot, Susan aperçut les eaux bleutées du fleuve.

— Je m'appelle Cafferty, dit le marin. Je suis heureux de savoir que vous allez voyager avec nous.

— A moins qu'il ne me jette par-dessus bord, marmonna Susan.

— Oh, permettez-moi d'en douter. Je crains plutôt qu'il ne quitte pas sa cabine pendant quelques jours.

Elle prit la remarque comme un compliment, et sourit. L'homme était très jeune, et son regard bleu, plein d'admiration, la réconforta.

Dès qu'elle fut seule, elle s'allongea sur le lit. En levant la main pour repousser son épaisse chevelure en arrière, elle se rendit compte qu'elle portait encore la montre en or et la bague ornée d'un énorme solitaire que Ned lui avait offertes. Elle ôta les bijoux, ouvrit le hublot, et les jeta dans le fleuve. Elle n'avait plus rien à faire avec Ned Marsden.

Epuisée, elle ferma les yeux et s'assoupit. Ce fut un bruit de moteur qui la réveilla. Quand elle vit les immeubles défiler devant ses yeux, elle comprit qu'il était plus de 3 h 30 et que le Lizzie B. prenait le large. Elle sourit avec bonheur. Tallulah Abbott n'avait pas épousé Ned, finalement. Puisque son destin avait changé, elle n'allait pas mourir ce soir. L'avenir s'ouvrait devant elle, riche de mille possibilités...

Avec l'impression d'avoir accompli sa mission, la jeune femme s'abandonna au sommeil. Les heures passèrent, les fleurs piquées dans ses cheveux fanèrent, sa coiffure se défit... La nuit était tombée quand la porte de la cabine s'ouvrit. Immobile, elle regarda Jack pénétrer dans la pièce. Il semblait fatigué, et même déprimé. Il portait une chemise froissée; il avait une tache d'huile sur la

joue, et ses cheveux étaient emmêlés par le vent. Jamais elle n'avait vu un homme plus séduisant.

Quand il l'aperçut, il parut tétanisé.

— Je voulais te surprendre, murmura-t-elle, brusquement intimidée.

C'était le moment de vérité. Son cœur savait, sans aucun doute possible, que Jack était l'homme de sa vie. Mais Jack pensait-il qu'elle était la partenaire idéale? Parviendrait-elle à l'en convaincre?

Il se ressaisit, ferma la porte derrière lui et s'approcha d'elle, le visage indéchiffrable. Elle crut pourtant déceler, au fond de ses prunelles sombres, une lueur d'espoir.

— Dis-moi ce qui s'est passé, demanda-t-il d'une voix presque calme.

— J'ai laissé mon fiancé devant l'autel, et j'ai décidé de te rejoindre. Mais tu aurais pu être plus précis, dans ton message. Un moment, j'ai cru que Lizzie B. était une femme.

Il la dévisagea longuement en silence, avant de lui poser la vraie question, celle qu'elle attendait avec anxiété.

— Pourquoi?

Elle décida de laisser son cœur parler pour elle et plaider sa cause.

— Parce que je t'aime. Je suis tombée amoureuse de toi quand j'avais douze ans. Tout le monde le savait, y compris Jimmy.

— Tu as grandi.

— C'est vrai. J'aimais Jimmy. Il était mon meilleur ami, et je pense sincèrement que, si je l'avais épousé, nous aurions été très heureux ensemble. Mais la vie en a décidé autrement. J'ai beaucoup pleuré Jimmy, mais quand je t'ai revu, j'ai compris que je t'aimais d'une façon différente. Et j'ai compris aussi autre chose...

— Quoi donc? souffla-t-il, les yeux plongés dans les siens.

— ... Que tu étais amoureux de moi. Tu refusais de l'admettre parce que tu te sentais coupable vis-à-vis de ton frère. Tu pensais que tu n'avais pas le droit d'aimer sa fiancée. Ce qui est totalement stupide, car je suis sûre que Jimmy serait heureux de nous savoir ensemble. Il serait même furieux si tu me repoussais, ajouta-t-elle très vite, le cœur battant à se rompre.

— Tu as peut-être raison... C'est une demande en mariage que tu me fais là, si j'ai bien compris?

— Oui. Tu vas passer le reste de tes jours et de tes nuits avec moi, affirma-t-elle.

Sa voix était pleine de certitude. Pourtant, elle attendit sa réponse sans oser respirer.

— Tu es quelqu'un d'incroyable, Lou Abbott...

— C'est vrai.

— Et tu ne me laisses guère le choix.

Ce n'était pas tout à fait la déclaration d'amour qu'elle espérait.

— Que veux-tu dire par là? lui demanda-t-elle, prête à lui jeter l'oreiller à la tête s'il ne la prenait pas dans ses bras.

— Je veux dire que je n'ai pas le cœur à décevoir mon petit frère. Et que je ne suis pas aussi bête que j'en ai l'air.

En trois pas, il fut près d'elle. Il glissa ses longues mains dans la chevelure dénouée de la jeune femme.

— Ce qui veut dire aussi que je t'aime et que j'ai bien l'intention de passer le reste de mes jours avec toi, comme tu l'exiges.

Elle eut un sourire radieux qui illumina jusqu'à son âme. Jack souriait, lui aussi, quand il se pencha pour l'embrasser. Leur baiser fut le premier geste de tendresse d'une longue série qui ne devait jamais finir.

TROISIEME PARTIE

LE REVEIL DE SUSAN

15.

Le matelas était ferme, beaucoup plus ferme que celui du lit de Tallulah auquel elle s'était habituée. Susan demeura immobile car il lui semblait que le monde tournait comme une toupie autour d'elle. C'était le mal de mer. Il y avait du tangage ; la mer devait être démontée. Nerveusement, elle agrippa son drap des deux mains, comme si elle s'accrochait à une bouée de sauvetage.

Quand elle se décida à soulever les paupières, elle l'aperçut aussitôt. Il était assis près de la fenêtre, comme la première fois qu'elle s'était réveillée dans le lit de Lou.

— Tu veux que je t'apporte une cuvette? Je peux aussi te tenir la tête...

Sa voix était à la fois tendre et amusée.

— Jack? murmura Susan.

Il traversa la pièce pour venir près d'elle.

— Jake, rectifia-t-il de sa drôle de voix. Jake Wyczynski. Tu n'as pas oublié, j'espère?

Elle se rendit compte alors qu'il avait les yeux bleus. Bleu indigo.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-elle.

— Non, tu peux m'appeler Jake, tout simplement, dit-il avec un sourire ironique. Comment te sens-tu? Tu as dormi pendant près de deux jours. Mary se demandait si elle n'allait pas annuler le mariage. J'ai l'impression que ça ne lui déplairait pas, d'ailleurs.

Elle le dévisagea longuement. Elle se sentait à la fois confuse et désorientée. C'était sans doute normal, après le rêve qu'elle venait de faire. Un rêve si réel qu'elle avait encore du mal à démêler le vrai du faux.

— Où est ma mère? demanda-t-elle.

Elle aussi, elle avait une drôle de voix. Plus haute et plus légère que celle de Lou.

— Alex a réussi à la persuader d'aller dîner avec lui. Elle n'a pratiquement rien mangé de la journée. Je lui ai promis de rester avec toi. Je suis content que tu aies enfin décidé de te réveiller.

— Qui est Alex? Et quel jour sommes-nous?

Susan lut la surprise dans les yeux de Jake.

— On est vendredi soir, fillette, répondit-il en négligeant la première question. Et tu te maries demain, à 4 heures précises.

Avec un soupir, Susan se redressa. Elle secoua doucement la tête, s'attendant à sentir contre ses

joues les longues boucles de Tallulah. Sans réfléchir, elle se cacha la poitrine des deux mains. Ses seins étaient menus : rien à voir avec les obus qui pointaient sous les robes ajustées qu'Elda l'obligeait à porter.

Son geste n'échappa pas au regard attentif de Jake.

— Ne t'inquiète pas : je ne t'ai pas touchée, mon chou. Je n'aime que les femmes lucides et consentantes.

Elle leva les yeux vers lui, et le trouva impressionnant. Il avait les cheveux longs et, quand il les repoussa en arrière, elle s'aperçut, pour la première fois, qu'il portait un minuscule anneau d'or à l'oreille gauche. Avec son teint hâlé et son regard perçant, il avait l'air d'un pirate. Un pirate dont elle était tombée follement amoureuse...

Mais non, c'était impossible. Elle raisonnait encore comme Tallulah, car elle se trouvait toujours sous l'influence de son rêve étrange. Il était temps pour elle de redescendre sur terre. D'un geste brusque, elle repoussa son drap.

— Dis-moi, Jake... A quel moment doit avoir lieu la répétition du mariage?

— Elle a eu lieu, répondit-il. C'est ta mère qui t'a remplacée à l'église. Elle a dit à tout le monde que tu étais fatiguée, et que tu avais besoin de repos.

Susan hocha la tête et lança un coup d'œil à son corps mince et musclé, dont les contours étaient à peine visibles sous le T-shirt rose qu'elle portait en guise de chemise de nuit. Un corps avec lequel elle avait besoin de se familiariser, car il lui semblait presque étranger, tout à coup.

— Il faut que je boive du café, déclara-t-elle. Noir et corsé.

— Je vais te préparer une cafetière pleine, mon chou. Pendant ce temps-là, tu n'as qu'à prendre une douche pour achever de te réveiller.

— Merci.

D'un geste machinal, elle se passa les doigts dans les cheveux, et tressaillit. Grands dieux, comme c'était étrange, ces mèches courtes et raides! Elle cligna des paupières, fit un effort pour se ressaisir, et lança un regard à Jake.

— Je ne sais toujours pas qui est Alex, et pourquoi ma mère dîne avec lui.

Rêvait-elle encore, ou le regard bleu de Jake s'était-il vraiment adouci ?

— Je crois que tu l'as déjà deviné, Susan... C'est ton père. Il est venu assister à ton mariage.

Sur ces mots, Jake se dirigea vers la cuisine. La journée s'annonçait mal. En fait, la situation ne cessait d'empirer, se dit Susan en entrant dans la cabine de douche.

Elle demeura un bon moment sous le jet d'eau, en espérant ainsi s'éclaircir les idées.

Non seulement elle venait d'apprendre qu'elle avait perdu près de deux jours à dormir, mais elle ne réussissait pas à oublier le rêve qu'elle avait fait. D'ailleurs, était-ce bien un rêve? Elle commençait à se demander si elle n'avait pas fait un voyage dans le temps... L'idée était folle, mais les sensations qu'elle avait éprouvées étaient si réelles qu'elle se sentait prête à l'admettre. Elle en aurait peut-être un jour la preuve, car, s'il ne s'agissait pas d'un rêve, cela signifiait qu'elle était parvenue à changer le destin de Tallulah. Sa tante n'avait pas épousé Ned Marsden ; elle n'était pas morte le soir de ses noces dans un stupide accident. Elle avait abandonné son fiancé à l'autel pour partir avec l'homme qu'elle aimait : un certain Jack McGowan. Ils avaient sans doute été très heureux ensemble, et peut-être étaient-ils encore en vie, quelque part sur la planète.

Avec un soupir de soulagement, Susan enfila des sous-vêtements fins et légers qui n'avaient rien à voir avec les instruments de torture de Tallulah. Puis, pieds nus, elle se dirigea vers la cuisine de sa mère d'où émanait une merveilleuse odeur de café frais.

Jake lui tendit un bol plein, et attendit qu'elle l'eût vidé pour prendre la parole.

— Ta mère est rentrée. Elle t'attend dans le salon. Quant à moi, je vais filer faire des courses. Il faut que je m'achète un costume pour assister à ton mariage... S'il a toujours lieu.

Il y avait une interrogation dans sa voix.

— Bien sûr qu'il aura lieu, répliqua-t-elle avec fermeté, bien qu'elle n'en fût absolument pas convaincue. Mais je ne sais pas pourquoi tu tiens tant à y assister.

— Parce que je l'ai promis à Louisa.

— Pourtant, la dernière fois qu'on s'est vus, je t'ai pourtant bien dit que je ne voulais pas que tu assistes à mon mariage, grommela-t-elle.

— La dernière fois qu'on s'est vus, on n'a pas vraiment parlé, tous les deux, rétorqua-t-il du tac au tac.

Susan pinça les lèvres. Le souvenir des baisers de Jake la hantait. Leur goût flottait encore sur ses lèvres; son corps portait encore l'empreinte du sien. Ces baisers langoureux, passionnés, avaient failli détruire tous ses projets, comme un raz de marée peut balayer une ville entière.

— Oh, vraiment? demanda-t-elle d'un ton léger. J'ai dû oublier...

Il la regarda d'un air incrédule.

— Va parler à ta mère, dit-il enfin. Elle veut s'assurer que tu vas bien.

— Elle est seule?

— Oui. Elle a demandé à Alex de la laisser quand je lui ai annoncé que tu étais réveillée... Tu lui en veux?

Susan prit une profonde inspiration. Trois jours plus tôt, elle aurait répondu oui. Ou, du moins, elle aurait exigé des explications. Ce soir, elle se rendait compte à quel point son « rêve » l'avait changée. Mary Abbott avait été, au fil de ces dernières heures, sa petite sœur chérie, sa confidente, son alliée. Elle l'aimait de tout son cœur, tout comme elle aimait sa mère, aujourd'hui. Jamais elle ne porterait de jugement sur elle.

— Non.

— Me voilà rassuré ! Bon, il faut que tu déballes les cadeaux de ta marraine que je t'ai apportés ces deux derniers jours. Je te verrai demain.

Elle n'avait pas envie qu'il s'en allât. S'il le lui avait demandé, elle aurait tout quitté pour partir avec lui. Maintenant. Tout de suite. C'était d'autant plus absurde que Jake était exactement le type d'homme qu'elle avait toujours évité.

— Parfait, dit-elle d'un ton léger. Tu me reconnaîtras facilement : je porterai un voile et une longue robe blanche.

— J'aurai le droit d'embrasser la mariée?

Se faisait-elle des idées? Ou bien la voix de Jake était-elle vraiment chargée d'émotion?

— Tu l'as déjà fait, murmura-t-elle.

— Je suis prêt à recommencer.

Il y eut un silence tendu. Susan croisa le regard de Jake et frémit, car elle y vit le reflet de son propre désir. Instinctivement, elle fit un pas vers lui, et il tendit la main vers elle. Ils allaient se toucher quand Mary apparut sur le pas de la porte.

— Susan ? Oh, ma chérie, comme je suis contente que tu sois enfin réveillée ! Je me faisais du souci, tu sais.

Elle enveloppa sa fille de ses bras. Susan respira son parfum familial, et sourit. La dernière fois qu'elle avait embrassé Mary, elle était haute comme trois pommes et elle sentait le chocolat au lait.

— Je vais bien, maman. Tu n'aurais pas dû t'inquiéter. J'étais juste un peu fatiguée.

— Juste un peu, répéta Jake, qui regardait la scène d'un air attendri.

— Laisse-nous, Jake, s'il te plaît. J'ai besoin de parler à ma mère tête à tête. Après tout, je me marie demain, et nous avons des tas de choses à nous dire.

— Fillette, si tu veux que je te raconte la vie des abeilles, ou comment les enfants naissent dans les roses et les choux, je serai ravi de le faire à la place de ta mère, dit-il en riant doucement.

— Tu m'agaces, grommela Susan.

— Je m'y efforce, en tout cas, affirma Jake sans se départir de son sourire.

— Eh bien, je peux t'assurer que tu réussis très bien, rétorqua Susan avec véhémence.

Voyant que le ton montait. Mary intervint.

— Voyons, chérie... Comment peux-tu traiter Jake de cette façon? Il a été merveilleux pour moi, ces deux derniers jours. Il a fait mes courses, il m'a tenu compagnie et, surtout, il t'a veillée pendant des heures, avec une patience incroyable. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans lui. J'ai l'intention d'écrire une longue lettre à Louisa pour la remercier de nous avoir envoyé un tel messenger, et j'espère que tu vas lui mettre un mot.

Avec un sourire enchanté, Jake traversa la cuisine et passa tout près de Susan. Il ne la frôla même pas, mais elle tressaillit comme s'il l'avait caressée.

— Je ne suis pas sûr que votre fille soit ravie de mon intervention, murmura-t-il.

Elle aurait aimé lui envoyer un bon coup de pied dans les tibias, mais elle était pieds nus. Et puis, de toute façon, elle l'avait déjà fait.

Non... C'était Tallulah qui l'avait fait, et l'homme en question était Jack McGowan !

— Elle vous remerciera plus tard, dit Mary de sa voix paisible, tout en le raccompagnant à la porte.

Quand elle se retrouva seule, Susan se versa un second bol de café et se dirigea vers le salon. Elle regarda le décor avec des yeux neufs. Elle reconnut sans peine le secrétaire en chêne ouvragé. La dernière fois qu'elle l'avait vu, il se trouvait dans la chambre de Tallulah. Ainsi que les deux chiens en porcelaine fleurie, qui décoraient maintenant la cheminée de Mary.

Quand elle entendit les pas de sa mère derrière elle, Susan se retourna lentement. Elle avait un air grave.

— Maman, pendant que je dormais, j'ai fait un rêve extrêmement étrange. Il semblait si réel que j'ai du mal à l'oublier.

— Vraiment? Quel genre de rêve?

— J'ai rêvé que je voyageais dans le temps. Je suis repartie cinquante ans en arrière, et j'ai sauvé la vie de Tallulah.

Le doux visage de sa mère se crispa; ses yeux s'embruèrent.

— Ce qui est passé est passé, Susan. Tu ne peux rien y changer. En revanche, tu peux changer le futur... Confidence pour confidence, ma chérie, je dois t'avouer que, moi aussi, j'ai rêvé de ma sœur. C'est la première fois que cela m'arrive depuis des années.

Mary soupira et secoua la tête.

— Je suis bien contente que tu sois revenue parmi nous, car je commençais à m'inquiéter sérieusement.

Elle sourit à sa fille, et ajouta d'une voix chargée d'émotion :

— Il faut que je te dise quelque chose. Susan. Ton père est venu me voir.

— Je sais. Il est passé à la maison juste avant que je joue la Belle au bois dormant.

— Et alors?

Mary dévisageait Susan avec intensité. Elle guettait sa réaction. Susan savait que son opinion serait déterminante pour la suite des événements. Elle n'avait aucune envie de servir les intérêts

d'Alex, car elle lui en voulait terriblement de les avoir abandonnées toutes les deux.

Pourtant, elle avait appris à se méfier des apparences, au cours de son rêve. Elle savait maintenant qu'Alex avait dû s'opposer à Ridley et à Elda pour épouser Mary Abbott. Une situation qui lui donnait des excuses.

— Pourquoi est-il revenu, maman? A-t-il l'intention de me conduire jusqu'à l'autel, demain, comme c'est le rôle d'un père? Le problème, c'est qu'il ne me connaît pas, et qu'il a vécu comme s'il n'avait jamais eu d'enfant, ajouta la jeune femme avec amertume.

— Je sais, ma chérie. Il est parti, et ça, on ne peut pas le changer, n'est-ce pas ? Veux-tu que je le prie de ne plus jamais revenir nous voir?

Si Susan ignorait la raison exacte pour laquelle son père était parti, elle savait, en revanche, pourquoi sa mère ne s'était jamais remariée : elle était toujours amoureuse d'Alex.

Mary demeurait silencieuse. Au cours des cinquante ans qui s'étaient écoulés depuis que Susan l'avait vue en rêve. Mary Abbott était devenue calme et prudente à l'extrême. A croire qu'elle n'avait jamais été la fillette passionnée qui avait perdu sa sœur adorée le jour de son mariage.

Susan se ressaisit. Elle devait absolument oublier ce rêve, car elle continuait à le confondre avec la réalité.

— Dis-lui de venir à mon mariage, maman. Il pourra s'asseoir près de toi.

— C'est fait, chérie. Je l'ai déjà invité.

Susan réprima un sourire. En fait, elle s'était trompée. Sa mère n'avait pas tellement changé en devenant adulte. Elle possédait toujours ce caractère à la fois paisible et têtu, qui n'excluait pas un brin de malice.

— Il faudrait peut-être que j'appelle Edward pour lui dire que tu t'es enfin réveillée, reprit Mary d'un air interrogateur.

— Je parie que tu lui as fait peur... Alors que c'était juste un coup de fatigue, marmonna Susan.

— C'est exactement ce qu'Edward m'a dit. Il était convaincu qu'il s'agissait d'un simple coup de fatigue, et que tu te réveillerais largement à temps pour la cérémonie. Il avait l'air ennuyé que tu aies manqué la répétition à l'église, et aussi deux dîners qui étaient donnés en votre honneur. Il y est allé seul, après que je l'ai assuré que tu n'avais pas de fièvre.

— Il n'est pas venu me voir?

— Non, ma chérie. Edward est comme la majorité des hommes : il déteste tout ce qui ressemble de près ou de loin à la maladie. Mon père était comme ça, ajouta Mary, pensive.

— La comparaison est loin d'être flatteuse, s'exclama Susan sans réfléchir.

Mary lui lança un regard surpris.

— Ton grand-père est mort quand tu avais trois ans, Susan. Comment peux-tu t'en souvenir assez pour le juger?

Susan hésita. Mary n'avait jamais critiqué devant elle Ridley et Elda Abbott. Elle n'avait même pas pris la peine de lui expliquer qu'Elda était sa belle-mère, et non sa vraie mère. En fait, elle ne parlait pratiquement jamais de sa famille ni de son enfance.

La jeune femme prit une profonde inspiration. Elle allait avoir la preuve qu'elle avait fait un simple rêve. Ensuite, elle pourrait s'empresser de l'oublier, au lieu de se sentir confuse, comme si elle se trouvait entre deux mondes.

— Est-ce que je ressemble à Elda? demanda-t-elle à brûle-pourpoint, en regardant sa mère bien en face.

Dans son rêve, Elda était petite, brune, et assez provocante, c'est-à-dire tout le contraire de Susan.

— Oh, non... D'ailleurs, il n'y a aucune raison que tu lui ressembles, ma chérie. Elda était la seconde femme de mon père : tu n'as aucun lien d'hérédité avec elle.

Susan sentit un frisson glacé lui parcourir le dos.

— Tu ne me l'avais jamais dit!

— Pourquoi l'aurais-je fait? répliqua Mary en haussant légèrement les épaules.

— Comment était-elle? reprit Susan.

Mary soupira.

— Elle avait quelque chose de Joan Crawford. Petite, brune, sophistiquée... Elle portait toujours un rouge à lèvres orangé et un vernis à ongles assorti. C'est curieux, je croyais l'avoir oublié...

Une fraction de seconde, Susan revit les lèvres orange d'Elda et son sourire cynique. Elle secoua la tête.

— Il faut que je sorte. J'ai besoin d'air.

— Mais enfin, Susan, il est tard. La nuit est tombée... Il est près de 10 heures !

— Je n'en ai pas pour longtemps.

— N'oublie pas que tu te maries demain après-midi, ma chérie. A moins que tu n'aies changé d'avis?

— C'est curieux, les gens me posent cette question sans arrêt. Comme s'ils ne croyaient pas à mon mariage avec Neddie.

Mary fronça les sourcils et pâlit légèrement.

— Edward, rectifia-t-elle d'une voix tremblante. C'est Edward que tu vas épouser.

— C'est ça, murmura Susan.

Neddie et Edward, Jack et Jake... Leurs visages se superposaient constamment devant ses yeux, et leurs histoires s'embrouillaient dans sa tête.

Elle avait vraiment besoin de prendre l'air.

16.

Jake Wyczynski était d'une humeur exécrable. Il avait envie de se battre avec n'importe qui, histoire d'évacuer la colère qui l'avait envahi. Jamais il ne s'était senti aussi furieux. Sauf, peut-être, le jour où il avait pris cette cuite, avec son oncle Jack, dans un bar de Singapour... Ils avaient fini la soirée en se battant avec des marins et en cassant quelques meubles.

Le résultat avait été douloureux : dix points de suture pour son oncle, une main cassée et une côte

fêlée pour lui. Jack était enchanté d'avoir accompli un tel exploit à soixante-douze ans. Quant à Jake, il s'était senti beaucoup mieux après cette petite séance.

Voilà exactement ce dont il avait besoin, ce soir : quelques verres de trop et une bonne bagarre. Il n'y avait rien de tel pour vous apaiser les nerfs.

Malheureusement, oncle Jack était mort... Ce qui n'empêchait pas Jake de chercher les ennuis de temps à autre, et de se faire ensuite sermonner par Louisa. Elle avait même eu l'aplomb de lui déclarer qu'il avait intérêt à se marier pendant qu'il était encore présentable.

Bien sûr, elle le taquinait. Elle le connaissait assez pour savoir qu'il ne pourrait jamais se ranger complètement. De plus, il lui semblait impossible de se contenter d'une seule femme. Sauf s'il s'agissait du sosie de Louisa Abbott, en plus jeune.

C'est alors qu'il avait rencontré Susan Abbott.

Elle l'avait tout de suite fait penser à Louisa, sans qu'il sût vraiment pourquoi. Elles étaient grandes, toutes les deux, même si Louisa était maintenant courbée par les ans. L'une avait les yeux verts, l'autre les prunelles sombres, mais la même lueur de défi couvait dans leur regard. Et elles étaient toutes les deux aussi agaçantes que fascinantes.

Cela dit, Susan avait une personnalité bien à elle. Mais elle possédait le charme et la force de Louisa, et Jake devait reconnaître qu'elle l'avait envoûté au premier regard. Demain, à cette heure-ci, elle aurait épousé ce crétin d'Edward, et cela le rendait fou.

Il ouvrit en grand les portes brinquebalantes de la vieille grange, et inspira profondément, dans l'espoir de se calmer. La nuit était tombée, et une brise fraîche faisait bruisser le feuillage des arbres alentour.

Dans quelques heures, il mettrait le cap sur l'Afrique. Puis il irait passer deux ou trois mois en Espagne où il possédait une maison. Ce serait bon d'être de nouveau chez soi... Mais non ! Qui croyait-il duper ? Désormais, partout où il irait, il se sentirait désespérément seul, sans Susan.

D'une main fébrile, il rejeta en arrière les mèches trop longues qui lui tombaient sur le front. Il avait pourtant pris soin de nager près d'une heure dans le petit lac niché au creux des bois, à quelques centaines de mètres de la grange. Mais il n'avait pas réussi à se calmer.

Pendant deux jours, il avait veillé sur Susan. Il avait suivi le mouvement de ses seins menus qui se soulevaient sous le drap fin, au rythme de sa respiration ; il avait contemplé ses longs cils noirs qui battaient délicatement sur ses joues comme les ailes d'un papillon ; il avait frôlé du bout de l'index ses lèvres soyeuses, à peine entrouvertes... Tout cela l'avait fait brûler à petit feu, et l'incendie n'était pas près de s'éteindre.

Pour l'oublier, il devait partir très loin d'ici. Il aurait même mieux fait de filer dès l'aube, avant la cérémonie. Tant pis pour la promesse qu'il avait faite à Louisa. Il lui expliquerait la situation... Mais Louisa ne comprendrait pas sa lâcheté, pas plus qu'il ne la comprenait lui-même. Il n'avait jamais eu peur de rien ni de personne... Que lui arrivait-il donc ?

Un craquement, à trois mètres de lui, le fit tressaillir. Il s'immobilisa, et plissa les paupières pour tenter de distinguer une ombre dans l'obscurité. Pétrifié, il crut voir une grande jeune femme à la chevelure sombre, vêtue d'une robe longue, qui s'avancait vers lui. Puis la vision disparut, aussitôt remplacée par une autre : celle de Susan Abbott...

Mais non, ce n'était pas une vision. Susan était bien là, en chair et en os, vêtue d'un jean et d'un T-shirt, ses courtes mèches blondes décoiffées par le vent. Elle avait l'air aussi perdue, aussi confuse que lui.

Jake ne bougea pas. Il avait bien trop peur de la voir prendre la fuite, comme un lapin détalé devant celui qu'il croit être un prédateur. Il se contenta d'observer la jeune femme, tout en songeant

qu'il n'était guère présentable : il portait, en tout et pour tout, un vieux bermuda en jean qu'il avait enfilé à la va-vite après avoir nagé dans le lac.

Il n'y avait pas d'électricité dans la grange. Le seul éclairage était dispensé par deux lampes à pétrole, posées à même le sol de terre battue, et dont la flamme projetait d'étranges ombres sur les murs en pierre grise. Dans la pénombre, son œil de chasseur exercé discernait sans peine le doute et la frustration qui voilaient le beau regard vert de Susan.

— Je ne sais même pas pourquoi je suis venue, dit-elle d'un air perplexe.

— Non?

Il s'efforçait d'adopter un ton neutre, pour ne pas l'effaroucher. Il songeait au sac de couchage qu'il avait déposé sur le sol, juste derrière lui. Un sac de couchage bien assez grand pour deux. Rien que d'y penser, il sentait son corps s'embraser.

— Je suis allée chez Edward, dit Susan. Je voulais lui parler. Mais, en arrivant devant chez lui, je l'ai aperçu par la fenêtre. Il était... occupé.

— Avec une autre femme? demanda Jake dans un souffle.

Susan secoua la tête.

— Pire. Il regardait un tournoi de golf à la télévision.

Jake hésita, perplexe. Où était le problème?

— Et alors? chuchota-t-il.

— Et alors, il se marie demain ! Comment un homme peut-il rester devant la télé, la veille de son mariage, en sachant que sa fiancée vient de se réveiller d'une sieste qui a duré deux jours? C'est plutôt froid, comme attitude, non?

— Edward ne m'a jamais semblé du genre fougueux, murmura Jake.

— Non... C'est vrai. Mais je ne le suis pas non plus, admit Susan.

— C'est là que tu te trompes! Tu es passionnée, mais tu n'en as pas conscience, car tu n'as jamais rencontré le partenaire adéquat, affirma-t-il d'un ton catégorique.

Elle leva le menton et le regarda d'un air ironique.

— Et ce partenaire, je suppose que c'est toi?

— Absolument.

C'était le mot juste, qui traduisait ce qu'il ressentait. Il avait eu beau le nier pendant un certain temps, il savait qu'il était le partenaire idéal, pour Susan. Tout comme elle était faite pour lui.

— Tu aimes le golf? demanda-t-elle d'une voix soupçonneuse.

— Je ne déteste pas ça. Mais je ne regarderais sûrement pas la télévision la veille de mon mariage... Surtout si ma fiancée te ressemblait.

Il attendit, en se demandant lequel des deux allait faire le premier pas. S'il prenait l'initiative et qu'elle s'enfuît, comme la dernière fois, il ne le supporterait pas.

— Je ne peux pas me marier avec Edward, dit-elle soudain.

Il hocha la tête.

— Tu viens seulement de t'en rendre compte?

— Non, avoua-t-elle en baissant les yeux. Je crois que je le sais depuis cinquante ans.

La réponse était absurde, mais il s'en moquait. D'ailleurs, il n'avait plus la patience d'attendre.

En deux enjambées, il fut près d'elle. Elle ne chercha pas à s'enfuir. Elle leva simplement vers lui un regard craintif.

— Tu as peur de moi, Susan?

— J'ai peur que tu m'abandonnes un jour, avoua-t-elle. J'ai vu la façon dont ma mère a souffert après le départ de mon père, et j'ai compris que la seule façon de me protéger, c'était de ne pas

m'attacher. De ne pas aimer.

— Ça ne marche pas, affirma Jake. J'ai déjà essayé. On ne peut pas lutter contre ses sentiments.

— C'est vrai, admit Susan. Et puis, de toute façon, il est trop tard, chuchota-t-elle. J'éprouve déjà des sentiments...

— Tu vas m'épouser, déclara-t-il.

Les mots lui avaient échappé. En les entendant, il comprit à quel point ils étaient justes. Épouser Susan, il n'y aurait jamais pensé. Pourtant, c'était exactement ce qu'il voulait faire.

— Oui, répondit-elle sans hésiter.

Il glissa les mains dans ses cheveux courts et soyeux.

Puis il se pencha et lui donna un baiser si langoureux, si voluptueux, qu'elle en eut les larmes aux yeux. Bientôt, leurs bouches et leurs mains s'enhardirent. Ils tremblaient tous les deux d'un même désir ardent, lancinant, quand Jake prit la jeune femme dans ses bras et la déposa sur le sac de couchage.

Il ôta ses vêtements à la hâte, puis entreprit de la déshabiller en prenant tout son temps. Elle ferma les yeux en gémissant de plaisir quand il se mit à la caresser avec douceur et insistance.

— Arrête, murmura-t-elle en haletant, le dos cambré, en proie à des sensations si exquises et si fortes qu'elle se demandait comment son corps pourrait y résister.

Un sourire langoureux sur ses lèvres gonflées de baisers, elle lui ouvrit les bras pour l'attirer à elle. L'invite était si tentante que Jake ne put y résister. Il s'allongea sur ses courbes féminines. Quand elle le sentit bouger au plus profond d'elle-même, elle poussa un petit cri rauque, suivi d'un long soupir plein de volupté.

Jake comprit alors que, pour la première fois de sa vie, il perdait pied. Il ne contrôlait plus rien. Il n'y avait plus que Susan dans son univers. La femme qui se trouvait dans ses bras, et qu'il allait aimer éternellement.

Leurs corps enchevêtrés bougeaient lentement. Puis le rythme s'accéléra. Leurs souffles devinrent saccadés. Et, enfin, leurs bouches s'ouvrirent pour pousser le même cri déchirant : celui de l'extase.

La brise lui caressait le dos et faisait vaciller la flamme des lampes à huile. Lentement, Jake se redressa, en proie à un vertige délicieux. Le cœur battant, il dévisagea Susan, prêt à lui faire la plus belle des déclarations d'amour, mais il se rendit compte qu'elle dormait. Profondément. Du même sommeil de plomb dans lequel elle avait sombré ces deux derniers jours.

Avec d'innombrables précautions, il s'allongea à son côté et l'attira contre lui. Il enfouit son visage dans ses courtes mèches couleur de miel sauvage, et s'assoupit à son tour.

Elle rêvait de nouveau. Mais, cette fois, son rêve n'avait rien d'un cauchemar. Les sensations qu'elle éprouvait étaient délicieusement érotiques. Le matelas bougeait sous son dos, mais elle ignorait si le mouvement était provoqué par l'homme qui se cabrait au-dessus d'elle ou par les vagues de l'océan. Elle ne savait même plus si elle était Susan ou Tallulah, et si son amant se prénomrait Jake ou Jack.

Cela importait peu, finalement. L'univers dans lequel elle se trouvait plongée était à la fois sombre et voluptueux, tout imprégné de l'odeur subtile et merveilleuse du fruit défendu. L'air de la nuit jouait dans ses cheveux, caressait son front moite et rafraîchissait sa peau brûlante. Elle serrait son partenaire dans ses bras; sa bouche cherchait avidement la sienne... Un cri s'échappa de ses lèvres quand l'extase la saisit.

Ce fut ce cri qui la réveilla. Elle l'avait poussé instinctivement, tant son rêve était puissant et

réaliste. Il lui fallut un moment pour retrouver ses esprits, pour se rappeler qui elle était et comprendre où elle se trouvait. En revanche, une fraction de seconde lui suffit pour prendre conscience qu'elle était seule au milieu du sac de couchage déplié. Elle eut beau regarder de tous côtés, la grange était vide. Jake l'avait abandonnée, exactement comme elle le craignait.

La jeune femme ne chercha même pas à vérifier s'il lui avait laissé un message. Fébrilement, elle récupéra ses vêtements épars sur le plancher et s'habilla à la hâte. Ses membres étaient courbatus, sa peau portait la trace de suçons et de griffures qui auraient fait rougir une prostituée. Susan évita de s'y attarder, tout comme elle préféra oublier la nuit torride qu'elle venait de passer. Elle enfila une chemise de Jake par-dessus son T-shirt, car l'aube risquait d'être fraîche, puis sortit, et s'engouffra aussitôt dans sa voiture. Elle roula vers la maison de sa mère sans se retourner une seule fois, sans jeter un seul regard en arrière pour voir si Jake se trouvait dans les parages. S'il avait choisi de la quitter pendant son sommeil, de ne pas se réveiller auprès d'elle, c'est qu'il préférait oublier leur étreinte.

Le cottage de Mary était aussi vide que la grange. Susan vit que sa mère n'avait pas dormi dans son lit, cette nuit. Elle était restée près d'Alex, l'homme qu'elle avait toujours aimé. Était-il, finalement, le compagnon qu'il lui fallait? Mais comment une femme pouvait-elle être sûre de reconnaître l'homme de sa vie, le bon partenaire, l'âme sœur? se demanda-t-elle. Jamais elle ne s'était sentie aussi confuse, aussi perdue.

Sans doute allait-elle commettre une erreur, elle aussi. Comme Tallulah. Comme Mary. Ce devait être dans les gènes de la famille. Les femmes Abbott avaient tendance à choisir des hommes qui n'étaient pas faits pour elles.

Mais peut-être Tallulah avait-elle réellement quitté Ned Marsden avant de prononcer les vœux du mariage? Peut-être s'était-elle enfuie avec Jack McGowan? Peut-être Mary regrettait-elle de ne pas être restée avec Alex Donovan? Peut-être allait-elle elle-même rompre avec Edward et partir avec Jake Wyczynski? Toutes les trois, elles auraient ainsi rejeté les conventions, le confort, la sécurité, pour leur préférer l'aventure, le risque et la passion.

Susan se sentait au bord du vertige. Il lui semblait tout à coup que rien n'avait de sens. Elle ne savait plus si elle devait se marier avec Edward ou s'enfuir avec Jake. Elle ignorait, d'ailleurs si c'était encore possible puisque Jake avait disparu.

Elle prit une longue douche tiède, qui apaisa les meurtrissures de sa chair autant que le tourbillon de ses pensées. Elle appela Edward, mais n'obtint que son répondeur. Elle but un café, tenta de grignoter un toast, puis regagna sa chambre à pas lents.

La robe de mariée qu'elle avait suspendue à un cintre au-dessus de sa porte semblait l'attendre. Le satin épais luisait doucement sous les premiers rayons du soleil de juin, et ses plis retombaient parfaitement. Elle n'était ni froissée ni tachée, comme Susan aurait pu le craindre après l'avoir gardée sur elle pour dormir. Le tissu n'était même pas jauni par les années. Comment sa marraine Louisa était-elle entrée en possession de cette robe? Pour quelle raison la lui avait-elle envoyée? Avait-elle porté chance ou malheur à Tallulah? Susan n'en avait pas la moindre idée. Elle ne savait même pas si elle avait rêvé de Tallulah ou si elle l'avait effectivement rejointe en voyageant dans le temps. Peu importait, finalement. Sa mère ne lui avait-elle pas dit qu'il était impossible de changer le passé, et que l'on pouvait tout juste s'efforcer d'agir sur l'avenir?

Susan ôta son peignoir de bain et enfila sa lingerie fine, puis la robe de satin. Elle se campa ensuite devant son miroir, plissa les yeux et regarda longuement son reflet, en essayant de voir si Tallulah se superposait à lui. Au bout d'un moment, elle dut se rendre à l'évidence : ce n'était pas sa tante qu'elle voyait dans la glace, mais ce n'était pas non plus le reflet auquel elle était habituée. La

femme qui lui rendait son regard était différente. Elle semblait moins rigide, plus douce, plus grave, et surtout plus humaine. Elle avait l'air vulnérable d'une femme amoureuse, songea Susan.

Par la fenêtre restée ouverte, elle entendit le bruit d'un moteur, et celui d'une portière qui claque. Puis ce furent des pas crissant sur le gravier, et le grincement que faisait la porte d'entrée quand on l'ouvrait. Susan demeura immobile devant son miroir.

— Tu es absolument ravissante, chérie.

La voix d'Edward fit à Susan l'effet d'un verre d'eau glacé qu'on lui aurait jeté au visage. Elle se retourna d'un bloc et pâlit.

— Je ne t'attendais pas ! Tu ne devrais pas être ici, Edward...

— Voyons, Susan, ne fais pas l'enfant. Je ne suis pas superstitieux. Le fait de voir ma fiancée avant la cérémonie ne va pas me porter malheur. Je suis certain que chacun de nous est l'artisan de sa propre chance.

Il s'interrompit pour tourner autour de Susan.

— Ta robe est magnifique ! Ma mère a eu du mal à accepter que tu ne portes pas la sienne, mais j'ai réussi à la calmer, et j'en suis ravi quand je te vois dans cette tenue.

— Edward, dit Susan d'une voix faible.

— Oui, chérie ?

— Je ne peux pas t'épouser.

Edward fronça légèrement les sourcils.

— Tu es un peu nerveuse, dit-il. C'est bien normal. Mais ça va passer, chérie, ne t'inquiète pas. Susan avait oublié à quel point son fiancé était sûr de lui.

— Je ne t'aime pas, Edward, avoua-t-elle, la gorge serrée.

Il eut un sourire éclatant.

— Moi non plus, ma chérie. Mais nous allons former un si beau couple ! C'est ce que tout le monde pense... Nous nous entendrons très bien, je te l'ai toujours dit.

Oh, oui, il le lui avait dit et répété si souvent qu'il avait fini par la convaincre. C'était à cause de lui qu'elle se retrouvait en robe de mariée et que, dans trois petites heures, une centaine d'invités se rassembleraient dans l'église pour célébrer leurs noces.

L'idée la glaça d'effroi.

— Non, tu ne comprends pas, reprit-elle avec l'énergie du désespoir. Non seulement je ne t'aime pas, mais j'ai passé la nuit dernière à faire l'amour avec un autre homme.

Là, elle avait mis les points sur les i. Le sourire d'Edward s'effaça d'un coup.

— Je devine de qui il s'agit. C'est l'ami de ta mère, n'est-ce pas ? Celui qui arrive tout droit de la brousse et qui porte un nom à coucher dehors. Ne me dis pas que tu songes à l'épouser ! Ce n'est pas du tout ton type d'homme.

— Ah oui ? Et toi, tu crois que tu es mon type d'homme ?

— Bien sûr que oui, chérie ! Ecoute, je veux bien te pardonner pour cette fois. Après tout, tu n'es qu'une femme, et tu es sujette à certaines pulsions. Je ne peux pas t'en vouloir d'avoir succombé à la tentation... Tu es très nerveuse, en ce moment, et très fragile. Après notre mariage, tout rentrera dans l'ordre.

Elle n'avait aucune intention de le remercier de sa magnanimité.

— Et toi, tu n'es pas sujet à des pulsions ? lui demanda-t-elle, intriguée.

Il haussa les épaules.

— Je sais les sublimer. Il y a tellement de choses plus importantes que le sexe, chérie !

— Tu n'as pas envie d'avoir des relations sexuelles avec moi ?

Edward leva les yeux au ciel en soupirant.

— Voyons, Susan, il est évident que nous en aurons! On m'a dit que j'étais doué dans ce domaine. Et puis, c'est excellent pour la santé. Je suis même d'accord pour avoir un ou deux enfants, si tu en as envie.

— Edward, que se passera-t-il si je succombe de nouveau à mes pulsions? demanda Susan en regardant son fiancé avec fascination.

Jusqu'à présent, elle avait cru que Jake était une sorte d'extraterrestre. Elle s'était trompée. A côté d'Edward, il était parfaitement normal. Le problème, c'est qu'elle était censée épouser E.T. cet après-midi même.

— Je compterai sur toi pour rester discrète à ce sujet, chérie, répondit Edward en retrouvant son sourire.

Elle s'approcha de lui et posa les mains sur ses épaules.

— C'est non, Edward, murmura-t-elle.

Elle lui donna un chaste baiser sur la joue, puis ajouta avec une certaine fermeté :

— Je ne t'épouserai pas.

L'espace d'une seconde, la confusion voila le beau regard d'Edward. Puis il se ressaisit, et fronça les sourcils.

— Je t'attendrai à l'église, Susan. A 4 heures précises. Je sais que, d'ici là, tu auras repris tes esprits. Tu n'as qu'à te demander ce que cet aventurier peut t'offrir. Penses-tu vraiment qu'une tente et un lit de camp te suffiront? Ce type n'est qu'un bohémien! Tu ne vas quand même pas le suivre sur les routes toute ta vie !

Susan laissa retomber ses mains le long de son corps, et regarda son ex-fiancé droit dans les yeux.

— Adieu, Edward.

Pour la première fois, elle vit passer sur son visage l'ombre de la colère. Ses traits parfaits se déformèrent imperceptiblement; les coins de sa bouche se crispèrent. Elle ne put s'empêcher de songer à Ned Marsden et à sa brutalité. Non, se dit-elle. L'histoire ne pouvait pas se répéter. Il s'agissait d'un autre homme, à une autre époque. Et ce n'était probablement qu'un rêve.

— Tu es en train de commettre l'erreur de ta vie, Susan.

— J'en prends la responsabilité. Adieu...

Elle se détourna. Un instant plus tard, elle entendit Edward sortir de la pièce. Elle venait d'annuler son mariage, et elle se retrouvait seule, dans le cottage de sa mère, vêtue de la robe de mariée de tante Tallulah.

Jamais elle ne se serait imaginée dans une situation aussi absurde.

C'était pourtant elle qui l'avait choisie.

17.

Susan jeta pêle-mêle deux jeans, quelques T-shirts, des sous-vêtements et un gros chandail dans son sac de voyage. Tant pis pour les robes longues et les petits tailleurs élégants qu'elle avait achetés en guise de trousseau. Sa nouvelle vie ne comporterait ni cocktails mondains, ni dîners dans de luxueux restaurants en compagnie du bel et richissime Edward. Elle n'avait, d'ailleurs, pas la moindre idée de l'endroit où elle allait entamer cette nouvelle existence. Elle avait passé toute sa vie dans le Connecticut, dans le cercle fermé que constituaient les Abbott et d'autres familles privilégiées. Et, pendant tout ce temps, elle avait ignoré les élans de son cœur car ils lui semblaient beaucoup trop dangereux.

Il était temps de les écouter, maintenant décida-t-elle en refermant son sac d'un geste déterminé. Puis elle alla se faire un café dans la cuisine, pieds nus et toujours vêtue de la robe de mariée de Tallulah.

Elle sifflotait devant le percolateur quand elle entendit une voiture s'arrêter devant le porche de la maison. Un coup d'œil à la fenêtre lui suffit pour reconnaître la haute silhouette de Jake. Il s'extirpait d'un petit coupé sport qu'elle n'avait encore jamais vu.

Elle se sentit tétanisée, et attendit qu'il sonnât, en se disant qu'elle n'irait sûrement pas lui ouvrir. Mais la porte d'entrée n'était pas fermée à clé et, quelques secondes plus tard, il déboulait dans la cuisine en fulminant.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici? gronda-t-il, sans se soucier de la saluer.

La dernière fois que leurs regards s'étaient croisés, c'était au creux d'un sac de couchage, au

milieu d'une étreinte torride. Mais Jake semblait l'avoir oublié.

— Je fais du café, répondit-elle de son ton le plus neutre.

— Pourquoi portes-tu cette robe? Et pourquoi as-tu quitté la grange sans me dire où tu allais?

Tu n'as pas vu mon message?

Elle haussa les épaules. Ainsi, il lui avait quand même laissé un mot! Mais cela importait peu. Jake l'abandonnerait, de toute façon : il n'était pas le genre d'homme à vouloir former un couple, encore moins à fonder une famille. Mieux valait une séparation rapide et brutale. Elle pourrait tourner la page et entamer sa nouvelle vie.

— Si je porte cette robe, c'est parce que je me marie cet après-midi. Est-il nécessaire que je te le rappelle?

Il pâlit car il ignorait que c'était un mensonge.

— Après cette nuit? murmura-t-il, incrédule.

— Eh bien, en général, le matin vient après la nuit, et l'après-midi après le matin, déclara-t-elle d'un ton léger, sans quitter le percolateur des yeux.

Elle souffrait trop quand elle le regardait.

— Je croyais que tu allais m'épouser.

— Tu n'es pas sérieux, Jake... N'est-ce pas? ajouta-t-elle dans un souffle.

Une infime lueur d'espoir au fond des yeux, elle se tourna pour le regarder. Il avait les traits figés, et elle ne put déchiffrer aucune émotion sur son visage.

— Qu'en penses-tu? lui demanda-t-il simplement.

— Je pense que tu n'es pas prêt à assumer une vie de couple. Tu peux donc te considérer libre de tout engagement, dit-elle, la gorge serrée.

Elle déglutit avec peine, et poursuivit :

— Tu peux retourner à Tombouctou ou ailleurs sans te soucier de moi. Je suppose que, la nuit dernière, tu as assouvi tes pulsions sexuelles pour un petit moment. En tout cas, c'est ce que j'ai fait, moi.

De nouveau, elle mentait. Il lui suffisait de le regarder pour avoir envie de lui. Une envie folle, lancinante. Mais elle devait le chasser de son corps et de ses pensées. Jake était un pigeon voyageur, une étoile filante... Que ferait-il d'elle, au cours de ses voyages? Il se laisserait vite de sa compagnie; il la trouverait bientôt encombrante. Leur échec était inéluctable, se dit-elle. Alors, autant trancher dans le vif. Tout de suite.

Il la regarda au fond des yeux, avec une extrême intensité.

— Quai 18, à l'intersection de la 37^e et de la 12^e Rues, lâcha-t-il soudain. A 8 h 30.

La stupéfaction la cloua sur place. Quand elle se ressaisit, il était trop tard. Jake s'était éclipsé en claquant la porte derrière lui.

Elle voulut le rattraper, mais c'était inutile. Déjà, elle entendait le crissement des pneus sur le gravier. Les bras ballants, bouche bée, elle suivit des yeux la petite voiture qui s'éloignait à vive allure. Comment savait-il? se demanda-t-elle, abasourdie. Comment savait-il qu'un demi-siècle auparavant, Tallulah Abbott s'était enfuie avec l'homme qu'elle aimait sur un bateau amarré à l'endroit exact qu'il venait de lui indiquer?

Elle ferma les paupières, et une larme roula sur sa joue. Le temps, l'espace venaient de s'abolir. Elle avait rêvé qu'elle s'était glissée dans la peau de Tallulah... oui, mais tout semblait indiquer que ce n'était pas un rêve. Par un tour de magie, elle avait vraiment vécu ce qui s'était passé cinquante ans plus tôt, bien avant sa naissance. Mais aurait-elle le courage d'appliquer la leçon? Aurait-elle la force de tout quitter pour partir avec l'homme qu'elle aimait?

— Qu'est-ce que tu fais ici, chérie?

Susan tressaillit. Sa mère se tenait sur le seuil de la cuisine. En la dévisageant, la jeune femme eut un choc. Pour la première fois. Mary accusait son âge. Elle semblait aussi confuse, aussi perdue que sa fille.

— Il t'a encore abandonnée, maman, n'est-ce pas? demanda Susan, en s'approchant de sa mère pour la prendre dans ses bras. Comment a-t-il osé recommencer?

— Non, c'est moi qui lui ai dit de partir, répondit Mary d'une voix à la fois douce et triste.

Susan recula d'un pas pour mieux la regarder.

— Mais pourquoi ?

— J'ai eu peur. Je l'aime encore, Susan, et je ne pourrais pas supporter de le perdre une deuxième fois.

— Tu as bien fait, maman! s'exclama la jeune femme d'un ton triomphant. Puisqu'il t'a quittée une fois, il est pratiquement certain qu'il recommencera. Tu ne peux pas lui faire confiance : c'est un lâche, et il vaut mieux souffrir maintenant que de...

— C'est moi qui suis lâche, Susan. En trente ans, je n'ai pas changé, déclara Mary avec amertume. Je lui avais demandé de partir parce qu'il était devenu alcoolique. J'ai toujours refusé qu'il revienne, alors que je savais qu'il ne buvait plus. Pendant vingt-cinq ans, il n'a pas touché à l'alcool, mais j'avais trop peur de lui faire confiance. Trop peur d'aller à l'encontre de la volonté de mes parents, qui étaient pourtant morts depuis des années. J'avais même trop peur pour lui adresser la parole !

Elle essuya les larmes qui lui venaient aux yeux, et reprit :

— Je ne suis pas comme ta tante Lou, chérie. Je n'ai pas le courage de tout quitter, de tout remettre en question pour vivre avec l'homme que j'aime. Et j'ai bien peur que tu sois comme moi, ajouta-t-elle.

— Mais tante Lou n'a pas fait ça, maman ! Tu m'as toujours dit qu'elle avait épousé Ned Marsden et qu'elle était morte le soir de ses noces !

Mary détourna le regard sans répondre.

— Je vais aller me reposer, dit-elle simplement.

— Quand est-il parti ?

— Il a pris un taxi pour se rendre à l'aéroport, il y a quelques minutes. Il m'a suppliée de ne pas le rejeter, mais j'ai tenu bon.

— Va le rejoindre, maman.

— Non. J'ai pris la bonne décision.

— Malheureusement, tu t'es trompée, affirma Susan sous le coup d'une brusque inspiration. Ta sœur aurait honte de toi. Va le rejoindre. Prends le vol suivant si tu as raté le sien. Précipite-toi chez lui, et demande-lui de te pardonner ta lâcheté. S'il t'aime encore, il le fera. Et vous ne vous quitterez plus jamais.

Mary écarquilla les yeux sous l'effet de la surprise.

— Qu'est-ce qui se passe. Susan? C'est toi qui me donnes ce genre de conseil, alors que tu t'es toujours montrée si prudente, si raisonnable dans ta vie?

— J'ai rompu avec Edward, maman.

— Dieu merci ! murmura Mary en poussant un soupir de soulagement.

— Tu vois : je te pousse à partir avec l'homme que tu aimes. Cette fois, tu ne pourras pas te servir de moi comme prétexte pour refuser d'être heureuse. Va le rejoindre, maman... Ne gâche pas les années de bonheur qui te restent à vivre.

Mary hésita un instant. Elle ne quittait pas sa fille des yeux. Et puis, tout à coup, un sourire radieux illumina son visage. Ses traits se détendirent, et elle parut beaucoup plus jeune. Elle étreignit sa fille avec une exubérance qui ne lui était guère habituelle et, sans dire un mot, elle sortit en coup de vent de la maison.

De nouveau, Susan se retrouvait seule. Après avoir débranché le téléphone, elle se dirigea vers le salon et s'allongea sur le canapé. Elle se demanda si Edward avait eu le temps de prévenir les invités que le mariage était annulé. Sinon, il se débrouillerait pour leur expliquer la situation dans quelques instants, seul devant l'autel de l'église Sainte-Anne.

Elle avait refusé de partir avec l'homme qu'elle aimait. Maintenant, il était trop tard pour changer d'avis.

Les aiguilles de la vieille horloge qui appartenait à Ridley avançaient inexorablement. 5 heures, 5 h 30... Susan ne pouvait plus rien faire pour changer la situation. Mais, au lieu du soulagement auquel elle s'attendait, elle ressentait un horrible sentiment de vide.

Il était plus de 6 heures quand elle entendit de nouveau une voiture s'arrêter devant le cottage. Pendant une fraction de seconde, elle espéra follement qu'il s'agissait de Jake. S'il revenait la chercher, que ferait-elle?

Mais, à la façon dont la porte s'ouvrait, au bruit des pas qui résonnaient dans l'entrée, elle sut que ce n'était pas lui. Ce devait être sa mère qui avait manqué de courage au dernier moment. Elles allaient finir par vivre ensemble, comme deux vieilles filles, et partager une existence de plus en plus vide...

La silhouette qui se découpa soudain dans l'embrasure de la porte n'était pas celle de Mary. La femme était beaucoup plus grande, ses yeux étaient beaucoup plus sombres.

Susan la regarda sans oser croire ce qu'elle voyait.

— J'ai traversé la moitié du globe pour me précipiter à l'église Sainte-Anne et empêcher ce mariage... Mais tu n'avais pas besoin de moi. Je vois avec plaisir que tu es plus sensée que ta mère, dit l'inconnue d'une voix basse, légèrement rauque.

Elle s'avança dans la pièce en s'appuyant sur sa canne. Avec un soupir, elle se laissa tomber dans le gros fauteuil de cuir brun, patiné par les ans, qui avait appartenu à Ridley Abbott.

— J'ai toujours détesté la couleur de ce fauteuil, grommela-t-elle. Elle est beaucoup trop foncée.

Susan continuait à regarder sans un mot cette femme très âgée, aux cheveux gris, aux yeux sombres et vifs, à la bouche gourmande.

— Qui êtes-vous? lui demanda-t-elle enfin, d'une voix étranglée, bien qu'elle connût parfaitement la réponse.

La vieille dame éclata de rire.

— Cette robe te va aussi bien qu'à moi ! dit-elle. Mais je vais finir par croire qu'elle est maléfique. Les futures mariées qui la portent ont tendance à annuler la cérémonie au dernier moment ! Ne la prête surtout pas à ta mère, car j'espère qu'elle va se remarier avec Alex!

Susan se redressa et cligna des yeux.

— Tante Lou? chuchota-t-elle.

— C'est bien moi ! Je suis aussi Louisa, ta marraine.

— Mais... Mais c'est impossible. Tu es morte dans un accident, juste après avoir épousé Ned Marsden ! bredouilla la jeune femme.

— Celui-là, je ne l'ai jamais épousé. Je l'ai planté devant l'autel pour rejoindre l'homme que j'aimais. La famille a raconté n'importe quoi pour éviter le scandale. Ils ont préféré faire comme si j'étais morte plutôt que ruiner leur réputation. Très peu de gens savent la vérité à mon sujet. Ton oncle Jack et moi, nous nous sommes mariés à bord du Lizzie B. Et nous ne nous sommes pas quittés pendant plus de quarante-huit ans, jusqu'à ce que la mort nous sépare.

— Je suis désolée.

— Moi aussi, mon chou. Mais il a vécu comme il l'a voulu, et il est mort sans souffrir. Bien sûr, il me manque terriblement. C'est Jake qui prend soin de moi, maintenant.

— Jake?

— Il est le neveu de Jack. C'est nous qui l'avons élevé, après la mort de ses parents. Nous n'avons jamais pu avoir d'enfant, alors nous avons adopté les gamins perdus que nous avons rencontrés au hasard de nos voyages à travers le monde. Tu dois avoir vingt-sept cousins et cousines, si je sais encore compter.

— Y compris Jake?

Susan se sentait aussi bizarre qu'Alice quand elle était passée de l'autre côté du miroir. Voilà qu'elle bavardait avec une femme censée être morte depuis des années !

— Il n'a aucun lien de parenté avec toi, affirma Lou. Je t'ai parlé du passé. Maintenant, il est temps d'envisager l'avenir... Où est ta mère? J'espère bien la voir. J'aimerais aussi rencontrer Alex.

— Elle lui a dit de s'en aller.

— Je croyais qu'elle avait du bon sens, grommela Lou. Ton père est quelqu'un de bien : elle aurait tort de le quitter une seconde fois. Après ta naissance, elle n'a pas eu la force de résister à Ridley et à Elda. Ils m'avaient déjà perdue, moi, leur fille aînée. Ils voulaient que Mary se débarrasse d'Alex et se remarie avec quelqu'un de son rang : un homme digne d'une Abbott. Ils ont réussi à les séparer, mais Mary ne s'est pas remariée, car elle n'a jamais cessé d'aimer ton père.

— Elle est partie le retrouver.

— Voilà une bonne nouvelle! Maintenant, voyons quel est ton problème... J'étais certaine qu'en arrivant ici, je te trouverais dans les bras de Jake. Mon dernier cadeau de mariage, c'était lui, vois-tu.

— Jake? Vous voulez dire que vous aviez tout planifié depuis le début? Que vous aviez décidé que j'épouserai Jake? Mais il n'est pas du tout mon genre, tante Lou ! Il me tape sur les nerfs. Je ne le supporte pas. Comment avez-vous pu imaginer que je tomberais amoureuse de quelqu'un comme lui?

Lou eut un sourire plein de sagesse.

— C'est une question d'intuition, Susan. Et cela m'a été confirmé par une bohémienne en Bulgarie et un sorcier au Zaïre, une voyante en Thaïlande... Ils ont tous vu que vous étiez faits l'un pour l'autre.

— Ce sont des sornettes ! s'exclama Susan.

— Ce sont des prédictions respectables, faites par des sages, ma chérie. Mais toi, tu vas me dire que tu n'aimes pas Jake, n'est-ce pas?

— Je ne l'aime pas du tout.

Lou hocha la tête d'un air grave.

— C'est sans doute pour cela que tu es venue le voir, la veille de ton mariage, et que tu as passé la nuit avec lui?

— Il vous l'a dit?

— C'était inutile. Il m'a suffi de voir l'éclat de ses yeux, la trace de baisers sur son cou, et d'entendre la façon dont il prononçait ton nom. Jake est comme un fils pour moi. Je le connais mieux qu'il ne se connaît lui-même. Il t'aime comme jamais il n'a aimé une femme. Malheureusement, j'ai l'impression que tu as décidé de lui briser le cœur.

— Il est parti...

— La belle affaire! Les hommes passent leur vie à partir, mais, s'ils nous aiment, ils reviennent toujours. Ce qui veut dire que tu as simplement refusé l'amour de Jake par lâcheté, déclara Lou.

Elle s'extirpa du fauteuil et se redressa de toute sa taille. Elle était très grande.

— N'as-tu rien appris de ce que tu as vécu ces deux derniers jours? demanda-t-elle, l'air sévère.

— Vous... Vous savez ce qui m'est arrivé? murmura Susan, stupéfaite.

Un sourire éclaira le visage de Lou, encore superbe malgré l'âge et les rides.

— Tu as rêvé, mon chou. Un rêve étrange et merveilleux. Si tu as eu la chance de faire un tel rêve, ce n'est pas pour rien. Je t'en prie, garde bien à la mémoire les leçons que cette aventure t'a enseignées.

A cet instant, l'horloge de Ridley Abbott sonna 6 heures.

— Où est-il? demanda Susan à sa tante.

— Tu le sais. Le bateau porte un autre nom, mais il est amarré au même endroit. Tu peux encore le rejoindre, si tu te dépêches.

— Mais je ne peux pas...

— Bien sûr que si ! Il te suffit de le décider.

— Ma mère a pris ma voiture. Et je dois changer de tenue...

— Tu n'as plus le temps, Susan. Quant à la voiture, prends celle que ton cousin m'a prêtée pour venir ici.

— Quel cousin?

— Todd Abbott. Il a bien vieilli, mais il est toujours aussi séduisant. Je lui ai emprunté sa voiture de sport. Tu n'auras qu'à la laisser près du quai. Je suppose qu'il ne va pas apprécier qu'on lui vole sa belle automobile une seconde fois, mais il s'en remettra.

— Todd n'est pas mort? Mais je croyais qu'on ne pouvait pas changer le passé !

Lou eut un sourire énigmatique.

— Les miracles existent, chérie.

Elle se pencha et prit la main de Susan. D'un geste étonnamment vigoureux pour une femme de son âge, elle obligea sa nièce à se mettre debout. Pendant une seconde, dans la pénombre de la pièce, Susan vit en sa tante la ravissante et énergique Tallulah.

— Allez, fillette. File rejoindre celui que tu aimes ! Apparemment, c'est devenu une tradition dans la famille.

— Et s'il ne veut pas de moi?

Lou eut un rire ironique.

— Tu n'as pas affaire à un abruti, Susan. D'ailleurs, si tu n'as pas confiance en la vie, tu la vivras avec le cœur brisé, et ce sera mérité. Allez, ma nièce... Il est temps de te réveiller et de vivre pour de vrai ! N'oublie jamais que la vie est un acte de foi permanent.

Jamais elle n'avait conduit aussi vite, se dit Susan en se faufilant au milieu des embouteillages. C'était l'heure de pointe, et il faisait chaud. La jeune femme actionna l'air conditionné et tourna le bouton de l'autoradio. Le bruit l'empêchait de réfléchir. Sinon, il est probable qu'elle aurait fait demi-tour.

À 8 heures, elle traversa le pont George Washington. Elle n'était encore jamais venue sur cette partie des quais, mais elle reconnut sans peine le paysage qu'elle avait vu en rêve. Apparemment, l'endroit avait peu changé au cours des cinquante dernières années. Elle se gara au coin d'une rue, fourra les clés dans la boîte à gants, s'empara de son sac de voyage, et sortit de la voiture en toute hâte. Puis elle retroussa sa longue jupe en satin blanc d'une main, et courut vers le quai 18.

Le Barbara K. ne semblait pas beaucoup plus neuf que le Lizzie B. La nuit était tombée, créant une atmosphère sordide et inquiétante. Une femme n'aurait pas dû traîner par ici, se dit Susan, la gorge nouée par l'appréhension. Si elle avait eu un grain de bon sens, elle aurait rejoint la voiture en courant, et elle serait retournée chez sa mère.

Mais, apparemment, le bon sens l'avait désertée. Il n'était plus temps de faire des choix raisonnés : il était temps de laisser parler son cœur.

« Un acte de foi », avait dit tante Lou. Eh bien, elle allait en faire un. Pour l'amour de Jake Wyczynski. Elle verrait bien où cela la mènerait...

L'impression de déjà-vu était si forte qu'elle en eut le vertige. Mais elle refusait de se demander si elle était Susan ou Tallulah, si elle partait rejoindre Jack ou Jake. Elle était simplement une femme amoureuse, anxieuse de retrouver l'homme de sa vie. Se dirigeant sans peine dans l'obscurité, elle gravit la passerelle qui menait au bateau. Sur le pont à peine éclairé, elle ne rencontra que deux marins, qui la laissèrent passer sans faire le moindre commentaire. Elle sentit juste leurs regards intrigués la suivre tandis qu'elle descendait vers la cabine de Jake.

La pièce était vide, bien sûr. Et elle n'était meublée que d'un lit, d'une table et d'une chaise, comme elle s'y attendait. À l'instar de Tallulah, c'était là qu'elle allait passer sa nuit de noces, si Dieu — et Jake — le voulait bien.

Elle posa son sac à ses pieds, puis s'assit au bord du lit et attendit.

Elle perçut bientôt des voix d'hommes et une certaine agitation, sur le pont. Puis elle sentit le bateau bouger et vit, par le hublot, le quai s'éloigner. Ils venaient de larguer les amarres.

Jake ouvrit la porte de la cabine quelques instants plus tard. Il portait un jean et une chemise mal boutonnée, dont les pans sortaient de sa ceinture. Il avait les traits tendus et le regard vide, absent. Tellement absent qu'il ne la vit même pas quand il pénétra dans la pièce.

— Surprise, chuchota-t-elle, le cœur battant et les mains moites.

Il la regarda d'un air abasourdi. Puis il ferma la porte d'un coup de pied, et demeura silencieux un moment, l'air plus crispé que jamais.

— Je ne peux pas t'offrir ce que tu veux, murmura-t-il enfin.

Elle se redressa.

— Je veux quoi, à ton avis?

— La sécurité. Une belle maison, un mari en costume trois-pièces, deux voitures, des bijoux et des actions en Bourse, répondit-il très vite.

— Pourquoi est-ce que je voudrais tout cela?

— Je ne vois pas d'autre raison d'épouser quelqu'un comme Edward, déclara-t-il froidement.

— Je ne l'ai pas épousé.

— Ah bon? Quand as-tu pris ta décision?

— Hier soir.

— Mais tu m’as dit que...

— Je sais. Je n’avais pas confiance, tu comprends? Depuis, j’ai fait ce que certains appellent un acte de foi.

Jake hocha la tête. Il avait envie de sourire, mais il n’osait pas. Pas encore.

— La vie que je mène n’est ni sédentaire ni conventionnelle, expliqua-t-il. J’ai la bougeotte, comme Lou et Jack.

— Très bien.

— Je me fiche de l’argent. Je ne possède ni plan d’épargne ni fonds de pension. Je peux gagner beaucoup d’argent, et en perdre tout autant : ça ne me fait ni chaud ni froid. Je prends la vie comme elle vient, et je ne pense jamais au lendemain.

— Parfait.

— Je n’ai pas de famille. A part tante Louisa, bien sûr.

— Je croyais que tu avais vingt-sept frères et sœurs?

Elle vit flotter sur ses lèvres et dans ses yeux l’ébauche d’un sourire.

— C’est elle qui te l’a dit, n’est-ce pas? Ils forment une tribu, ou plutôt une horde sauvage... Nous nous entendons assez bien, dans l’ensemble. Quand as-tu vu Lou?

— Tout à l’heure. C’est elle qui m’a conseillé de te rejoindre.

— Et tu lui as obéi ?

— Disons plutôt que j’ai fait ce que j’avais envie de faire.

Il hocha la tête.

— Que veux-tu de moi, exactement, Susan ?

La jeune femme rejeta ses cheveux en arrière, et prit une profonde inspiration.

— Je veux que tu m’aimes, répondit-elle. Que tu m’aimes autant que je t’aime.

Il ne broncha pas.

— C’est impossible.

— Impossible? répéta-t-elle, affreusement déçue.

— Oui. Parce qu’il est impossible que toi, tu m’aimes autant que je t’aime, Susan. Je suis fou de toi. Tu m’obsèdes, tu me hantes jour et nuit. Pour te plaire, j’irais jusqu’à porter un costume et une cravate. Tu ne pourras jamais savoir à quel point je suis amoureux de toi.

— Si. murmura-t-elle. C’est pour ça que je suis ici.

Il cligna des paupières, comme s’il prenait tout à coup conscience de ce qui lui arrivait. Le bateau filait vers le large, et l’amour de sa vie se trouvait devant lui, les yeux pleins d’espoir.

— Tu es venue, murmura-t-il, émerveillé. C’est vrai.

Il s’approcha d’elle, sans la quitter des yeux, et lui toucha l’épaule comme pour s’assurer qu’il ne rêvait pas.

— Où allons-nous ? demanda la jeune femme.

— En Espagne. Et ensuite, en Afrique.

— Tu veux bien que je t’accompagne?

En riant, il la serra contre lui.

— Oh, oui ! Je veux même que tu m’accompagnes jusqu’à la fin de mes jours !

Elle noua les bras autour de son cou, et l’embrassa longuement.

— Aide-moi à ôter cette maudite robe, lui glissa-t-elle à l’oreille. Pour que je puisse t’accompagner encore plus loin, quelque part vers le septième ciel.

Il ne se le fit pas dire deux fois.

EPILOGUE

Deux ans plus tard.

De toutes les maisons que possédait Jake, c'était le palais vénitien que Susan préférait.

Elle aimait ses murs couverts de fresques, ses moulures en stuc, ses immenses fenêtres donnant sur le canal. Mais elle l'aimait surtout parce que c'était là qu'elle allait donner naissance à son premier enfant.

Jake et elle avaient choisi Venise pour l'occasion car le palais était le seul endroit assez vaste pour recevoir toute la famille. Alex et Mary s'étaient installés au deuxième étage, tante Lou avait établi ses quartiers au rez-de-chaussée, et une bonne douzaine des membres de la « horde » campaient un peu partout. Tout ce petit monde attendait avec impatience l'arrivée du bébé. Jake partageait son temps entre son travail — un projet destiné à sauver des eaux une partie de la ville — et sa vie de famille.

Susan n'aurait jamais cru qu'il pût se montrer si attentionné, si tendre, si aimant. Il représentait tout ce qu'elle avait toujours cherché chez un homme. Il la mettait constamment au défi de se surpasser, mais il la chérissait et la protégeait aussi. Pour lui, elle était Susan, tout simplement. Jamais il ne la voyait comme une Abbott du Connecticut.

A demi allongée sur le canapé tendu de velours vert bronze, elle jeta un coup d'œil par l'une des fenêtres du salon. Les eaux du canal étaient calmes sous les chauds rayons du soleil de ce premier jour d'automne. Le paysage dégagait une telle impression de sérénité que Susan se promit de revenir à Venise à chaque nouvelle naissance.

Mais, au fond, peu importait l'endroit. Elle se sentait partout chez elle, tant qu'elle se trouvait avec Jake. Comme les membres de sa nouvelle famille habitaient dans des coins différents de la planète, elle risquait de passer son temps à voyager. A vrai dire, elle avait pris goût à cette vie de bohème, elle qui n'avait pas quitté Matchfield pendant trente ans.

Des éclats de rire résonnèrent dans la cage d'escalier. Un air d'opéra s'échappa de l'une des fenêtres ouvertes à l'étage. Dehors, sur le canal, la voix grave d'un gondolier entonna une chanson traditionnelle. Susan renversa la tête en arrière et sourit. Les contractions se faisaient à la fois plus fréquentes et plus régulières, depuis près de deux heures. Elle allait bientôt appeler Jake à la rescousse. Il y aurait alors un grand remue-ménage dans la maison. Mary voudrait appeler l'hôpital, tandis que Tallulah insisterait pour que l'enfant naquît ici, dans le lit de sa mère. Elle se vantait d'avoir fait accoucher une bonne centaine de femmes dans la brousse ou dans la jungle, et Susan la croyait.

Elle ferma les yeux. Elle avait envie de passer seule avec son bébé les derniers instants qui les séparaient encore de sa naissance. Ce moment lui était extrêmement précieux. En fait, chaque seconde lui était précieuse, désormais. Jamais elle n'avait autant aimé la vie.